This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRAIRIE
RAYMOND CLAVREUIL
37, RUE STANDRÉ DES ARTS
PARIS VII

UNS. 168 h. 39

X

£2-10-

COUP D'ŒIL

D'UN ARABE

SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

COUP D'ŒIL
D'UN ARABE,
SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE,
OU
LE BARBIER DE BAGDAD,
FAISANT LA BARBE
AU BARBIER DE SÉVILLE FIGARO.

Ouvrage rédigé & mis au jour par M. NOUGARET.

Un Barbier raſe l'autre.

A LONDRES,
Et ſe trouve à PARIS,
Chez GUILLOT, Libraire de MONSIEUR, Frere du Roi,
rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.

M. DCC. LXXXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
2 MAR 1957
OXFORD
LIBRARY

ESPÈCE DE PRÉFACE.

Le Barbier de Bagdad, vêtu ſelon le coſtume Arabeſque, mais les cheveux retrouſſés avec un peigne, & préſentant, d'un air goguenard, ſon Ouvrage au Lecteur (1).

Tout beau ! tout beau ! ami Lecteur ; homme ou femme, grave perſonnage ou petit-maître, prude ou coquette ; enfin, qui que vous ſoyez, tout beau ! Vous tenez le premier livre que je publie ſous mon nom ; vous croyez le parcourir, le dévorer tout de ſuite : je ſuis fâché de vous dire que vous êtes dans l'erreur.

Avant que vous alliez au fait, avant que je vous permette de lire mes très-curieuſes

(1) Je dois avertir que M. Arnould, mon ami, Directeur de l'Ambigu-Comique, a eu beaucoup de part à la critique du *Barbier de Séville*. Je dirai auſſi, en paſſant, que le Roman intitulé *les Dangers de la Sympathie*, eſt de Madame de B*** : je n'ai d'autre mérite, ſi c'en eſt un, que d'en avoir ſupprimé quelques longueurs & corrigé des négligences de ſtile. *Note de l'Editeur.*

réflexions au ſujet de mon cher & féal confrère Figaro, jadis Barbier de Séville, enſuite valet-de-chambre de ſon Eminence Monſeigneur le Comte Almaviva, ſon agent, ſon favori, ſon bonneau ; puis amoureux, puis marié, puis C***; car les intrigans font tôt ou tard fortune ; & l'ami Figaro ne manque pas de modèles : je prétends, oui, je *prétends* avoir avec vous une petite converſation d'une heure. Vous direz que je mets mal-à-propos un frein à votre impatience ; que je ſuis mal-adroit, impertinent ; qu'il s'agit de mon livre, & non d'une longue Préface, ou eſpèce de *Lettre immodérée ;* car je ne ſais trop ce que j'écris : ma plume vole ſur le papier auſſi légèrement que mon raſoir ſur un viſage maſculin ; mes idées ſe préſentent en foule : elles inonderaient quarante-ſix pages de ſuite. Comme je lis tout haut, dans la chaleur de la compoſition, ces phraſes que je fixe pour jamais ſous les yeux de la Poſtérité, il me ſemble que je parle à quelqu'un, & cela me ſuffit. On ſait que j'ai toujours paſſé pour être un peu babillard, & cela fort

injuſtement. Mais qui n'a pas ſes ennemis, ſes envieux? Qu'ils ſachent que je ſuis ſans ceſſe le même; & qu'en Europe, comme dans ſa patrie, le Barbier de Bagdad ſerait bien fâché de ne point paſſer pour taciturne.

Je diſais donc tout à l'heure, Monſieur, Madame, ou Mademoiſelle, qui liſez actuellement mes Réflexions, je diſais donc que je voulais abſolument vous entretenir de choſes importantes. C'eſt de moi dont je vais parler, & je me propoſe..... Mais je crois vous voir froncer le ſourcil, & vous écrier, qu'on s'apperçoit bien, à ma façon impolie de lier converſation, que je ne ſuis qu'un miſérable Barbier de village. — Quels termes oſe-t-il employer, ce marouflo! Il *veut*, il *prétend*; on eſt ſon *ami Lecteur!* Un ſimple Garçon Frater devenir ſi familier! Qu'il aille apprendre que les Auteurs les plus huppés, les *Maîtres Poétes*, ne portent la parole dans une Préface, qu'avec toute l'humilité poſſible, que le chapeau bas & le dos courbé. J'en ſuis fâché pour mes confrères les Auteurs. Je ſuis, dis-je,

très-mortifié que les feſeurs de Préface vous aient gâté, chef Lecteur, avec toutes leurs courbettes : car enfin que gagnent-ils avec leurs longues révérences & leurs propos doucereux ? Traitez-vous moins impitoyablement les productions du Génie ? Avez-vous plus d'indulgence pour les fautes qui lui échappent ? Non vraiment ; tout au contraire même, vous critiquez davantage. Vous n'auriez ri peut-être que du livre ſoumis à votre tribunal ; vous riez auſſi de Monſieur l'Auteur. Voilà ce que lui procurent ſes humbles prières & ſes pantalonades. Eh, morbleu ! ne ferait-il pas mieux de vous préſenter noblement ſes Œuvres, le chapeau ſur la tête, avec l'aſſurance & la fierté qui conviennent aux talens ?

N'allez pas croire, malin Lecteur, que mon deſſein ſoit d'inſinuer à l'homme de Lettres qu'il doit ſe prévaloir exceſſivement de ſa dignité ; je ſais qu'un peu de modeſtie eſt néceſſaire en tout état, même dans celui de Barbier. Mais je dis, fi ! fi ! je ſuis indigné, quand je vois des gens qui s'humilient mal-à-propos, & qui, loin de

ſe rendre par-là plus intéreſſans ; n'excitent que le ſentiment de la pitié.

Pour moi, qui ne ſuis pas digne de faire la barbe à ceux que je cenſure ici, je n'aurai garde néanmoins de les prendre pour modèles. Je déclare que ſi je fais gémir la Preſſe, je veux avoir le plaiſir de gourmander mes Lecteurs, & de me venger d'avance du mal qu'ils diront de mes Ouvrages. N'en doutons pas, c'eſt pour cela ſeul qu'on imagina les Préfaces ; car ce ſerait-on flaté d'apprivoiſer l'homme, toujours malin ou méchant, ſelon les circonſtances ?

Laiſſez-moi donc, Lecteur, prendre le ton qui convient à la nature, à la raiſon. Si votre orgueil vous fait aimer les plus humbles ſupplications, l'on m'a dit que vos Littérateurs Français pourraient vous contenter même au-delà de vos vœux. Adreſſez-vous, entr'autres, à M. de Beaumarchais & *Compagnie*.

Mais je parais trop oublier que j'ai deſſein de vous conter par quel enchaînement d'avantures je ſuis venu de Bagdad à Paris.

Le beau livre que les *Mille & une Nuits* ! Pendant le ſéjour que j'ai fait dans cette Capitale, on n'a ceſſé de m'en citer quelques hiſtoires. La Cour & la Ville, m'aſſurait-on, en ont fait leurs délices : il a eu en France un ſuccès auſſi ſurprenant que les Pantins, les Magots de la Chine, les Opéra-Comiques, les Drames, le Magnétiſme, les Ballons, &c., &c. Combien d'Ecrivains, enflés de leur mérite, n'ont fait aucun Ouvrage auſſi fameux, auſſi généralement connu que les Contes Arabes ! Je me flate d'avoir la plus grande part à leur célébrité. Les premiers évènemens de ma vie, & les biſarres avantures de mes ſix frères, en ſont le principal ornement. Mais comme la modeſtie a toujours été mon partage, je ſuis au déſeſpoir de la gloire dont ils me font jouir. De quoi diable l'Auteur des *Mille & une Nuits* s'eſt-il aviſé de me fourrer parmi ſes Contes ! Encore paſſe, ſi je figurais dans un Recueil rempli de choſes toujours vraies, tel que celui des Panégiriques, des Eloges Académiques, ou dans les Mémoires des actes de bienfaiſance opérés par les amis de

l'humanité. Bien des gens se sont bonnement imaginés que l'existence du Barbier de Bagdad n'était pas plus réelle que celle de la lampe merveilleuse ou de l'eau qui danse.

Voilà ce que c'est aussi que de se trouver en mauvaise compagnie ! On ne peut croire qu'il y ait quelque chose de réel dans un livre où les bons & les mauvais Génies jouent un si grand rôle..... Tout bien considéré, je chante la palinodie, à l'exemple de tant de bons Auteurs & de Citoyens respectables, & je crie de toute la force de mes poumons : la mauvaise platitude que les Contes Arabes traduits par l'interprète Galland !

Ce sont eux cependant qui m'ont acquis une réputation immortelle. Je me vante d'être aussi connu à Paris qu'à Bagdad, où je rasais si proprement une face turque, maure, arabe, grecque ; car mon rasoir & moi nous sommes fort tolérans. Tel Auteur qui se rengorge d'avoir donné un Opéra-Comique, ou remporté un Prix dans quelque Académie, n'est certainement pas si célèbre que moi. Avisez-vous, par hasard, de

nommer l'un de ces Meſſieurs, on vous demandera qui eſt-ce? Quoi? Qu'a-t-il fait? Mais que l'on vienne à citer le Barbier de Bagdad, on vous entend tout de ſuite; on ſe rappelle auſſi-tôt le perſonnage ſi ſerviable & ſi taciturne des *Mille & une Nuits*. Je ne vois que M. de Beaumarchais, M. de Montgolfier, le Docteur Meſmer, Caglioſtro & le & cher Figaro, qui jouiſſent d'une réputation auſſi brillante & auſſi étendue que la mienne.

Mais je ne veux point m'écarter de mon ſujet. Je vous ai promis mon hiſtoire: la voici. L'Auteur de ces Contes Arabes, qui vous ont tant amuſé, m'a peint au naturel. Trouvez bon que je retrace ici mon portrait. — « Le Barbier de Bagdad était un » vieillard qui pouvait avoir quatre-vingt- » dix ans. Il avait la barbe blanche comme » neige, les oreilles pendantes, & le nez » fort long ». — Vous voyez que mon Peintre ne m'a pas flaté, mais il m'a rendu très-reſſemblant: & l'un vaut bien l'autre: en me peignant tel que je ſuis, ſans doute il n'avait pas deſſein d'expoſer quelque jour

à Paris ſon tableau au Sallon ; car il eſt reçu, m'a-t-on dit, que l'on n'y doit reconnaître preſque aucun des portraits que l'on y étale : peut-être afin que les perſonnes repréſentées n'aient point à rougir de ſe montrer à tant de monde. Moi, je ſuis fort content de l'Artiſte qui a rendu ma perſonne au naturel. Comme je ne me pique point d'être homme à bonnes fortunes, je n'ai aucune raiſon de diſſimuler ma laideur ni mon âge. Mais, ce qui va vous ſurprendre, c'eſt que depuis l'époque où l'on fit mon hiſtoire, je n'ai point vieilli, & que je ne dois plus me reſſentir des outrages du Tems. Un Sage de la Cour du Sultan de Caſgar m'a fait boire une liqueur merveilleuſe, l'*élixir de vie*, qui doit alonger mes jours de deux ou trois-mille années. Voilà déjà quatre ſiècles de paſſés : ainſi je ne ſuis qu'à mon aurore. Je raconterai, dans quelques ſiècles, les révolutions dont j'aurai été témoin : je parlerai de ces réputations que le Tems diſſipe en fumée ; de ces Rois & de ces Miniſtres qui croient être, de leur vivant, d'illuſtres perſonnages ; de ces Au-

teurs & de ces Académiciens ſi grands dans l'opinion de leurs contemporains, & ſur-tout dans la leur, & ſi petits, ſi petits aux yeux éclairés de la Poſtérité, &c., &c.

Vous reſtez donc toujours avec votre figure ridée & votre taille rabougrie de quatre-vingt-dix ans, me direz-vous peut-être? Le Sage du Sultan de Caſgar aurait bien dû rajeunir ſon protégé. Quelle mine fera-t-il dans le monde, étant accablé de toutes les infirmités de la décrépitude? — Un moment, s'il vous plaît: apprenez que ma ſanté eſt vigoureuſe. Eſt-ce que vous me prenez pour un élégant de Paris, qui, à trente ans, eſt auſſi blême, auſſi caſſé, auſſi défait que s'il en avait ſoixante? Ma foi, je ne voudrais pas plus reſſembler à vos jeunes gens qu'à vos vieillards. En un mot, j'ai bon pied, bon œil, & autant d'appétit que ſi je mangeais aux dépens des autres. Je ſuis moins redevable de tout cela à mon tempérament qu'à ma conduite: je ne bois que quand j'ai ſoif; je n'ai qu'une maîtreſſe à la fois, encore ai-je grand ſoin qu'elle ſoit ſage pour tout le monde, ex-

cepté pour moi. Content de ma petite fortune, je ne l'augmente au préjudice de perſonne, & n'ai point de créanciers. Graces à ce régime, mes plaiſirs n'ont jamais été troublés par des inquiétudes & des chagrins, & j'ignore ce que c'eſt que la goutte, l'aſthme, la gravelle, la paralyſie, & autres ſemblables bagatelles, dont les agréables des villes européennes ſont ſi ſouvent tourmentés.

Je reprends le fil de mon hiſtoire. Après la mort du Sultan de Caſgar, mon illuſtre bienfaiteur, qui m'avait gratifié d'une groſſe penſion, éteinte à ſon décès, je me livrai au goût des voyages. J'ai parcouru différentes Cours. Ce qu'on raconte du Juif-Errant, de l'empirique Comte de Saint-Germain & de Caglioſtro, tout cela n'eſt rien, en comparaiſon de mes promenades ſur le globe de la terre. J'ai vu le tombeau de Mahomet, celui de Saint-Pierre, à Rome, les piramides d'Egypte, la colonnade du Louvre; j'ai baiſé les pieds de l'Empereur du Monomotapa, & la pantouffle du Saint-

Père. Je me ſuis proſterné neuf fois à l'aſpect du trône du Deſpote de la Chine, & j'ai fait les trois révérences devant la chaiſe-percée du Grand Lama, &c., &c.

Vous trouverez peut-être qu'il eſt impoſſible qu'un miſérable tel que moi ait parcouru tant de pays différens. Vous avez la ſimplicité de m'objecter d'abord la faibleſſe humaine, qui ne ſaurait ſoutenir des fatigues continuelles. Enſuite vous m'oppoſez la variété des langues, & vous prétendez qu'un Prince ſerait à peine aſſez riche pour parcourir, ainſi que moi, tout l'Univers. Je vous réponds que cela n'eſt que bagatelle, & vais, d'un ſeul mot, vous fermer la bouche. C'eſt préciſément la relation de mes courſes étonnantes qu'on a publiée chez vous, ſous le titre de *Voyageur Français*. La collection doit être actuellement de vingt-huit volumes. Vous voyez que, pour peu que je vive encore quelques milliers d'années, je vous donnerai au moins cinq ou ſix-cents *in-folio*; & vous ſerez sûr d'avoir alors un petit abrégé commode & portatif

de

de ce qu'il y a de plus curieux dans mes voyages. Vous liſez, avec plaiſir, les trente volumes de mes Relations que vous avez déjà, & il ne vous a point paru que mes courſes d'un tropique à l'autre, dans les régions brûlantes & glacées, fuſſent contre la vraiſemblance : pourquoi voudriez-vous donc à préſent me chicaner, lorſque je me montre à viſage découvert, & que je ceſſe d'être un vrai fantôme coſmopolite?

Si le Rédacteur de mes promenades autour du globe terreſtre, vous dit que je ſuis en Italie, c'eſt que ſa plume ne va pas auſſi vîte que mes jambes. Mais le repos auquel je me livre maintenant, va faire qu'il me ratrappera bientôt, & alors il vous entretiendra de mon ſéjour en France.

Comme il a négligé d'entrer dans certaines explications, qui me paraiſſent néceſſaires, je veux bien avoir la complaiſance de vous dire comment je parle paſſablement le Français, quoique je ſois Arabe, & comment je fournis aux dépenſes de mes

voyages, quoique je ne ſois qu'un pauvre hère.

Je pourrais d'abord vous dire, au ſujet de votre langue, que je la poſsède par le même prodige que les héros de vos Tragédies..... Mais je ne veux pas plaiſanter ſur votre Théâtre, qui eſt le premier de l'Europe. Cependant, permettez-moi un avis modeſte, ſans conſéquence : faites des Pièces nationales ; alors vos héros s'exprimeront naturellement dans votre idiôme. Je l'ai appris avec beaucoup de facilité, cet idiôme un peu barbare, en comparaiſon des langues Aſiatiques. Les PP. Capucins de Bagdad, dont je peignais la barbe, m'inſtruiſirent par reconnaiſſance.

Il ne me reſte plus qu'à vous informer des moyens que j'ai mis en uſage pour me procurer ma ſubſiſtance & fournir aux frais de mes voyages. Je vais vous mettre au fait très-laconiquement, ſelon ma louable coutume. Gardez-vous de me confondre avec ces gens délicats ou faſtueux, gourmands ou orgueilleux, qui vivent ſplendidement,

ſans le moindre revenu, ſans aucune profeſſion, & qu'on appelle *Chevaliers d'induſtrie*, *Piqueurs de table* ou *Paraſites*. Moi, je me ſoutiens de mon travail avec une noble décence. Un raſoir, un peigne, voilà tout mon bien. Avec ces deux inſtrumens je me procure le néceſſaire. Eh ! que faut-il de plus à l'homme raiſonnable ?

J'allais oublier, je crois, de faire mention de ma plus féconde reſſource. Malpeſte ! ce ſerait avoir trop de modeſtie, dans un tems encore où elle n'eſt plus guère de mode : à préſent on ſe loue *en toute humilité*, ou ſérieuſement, ou d'un air goguenard. Apprenez donc, Lecteur, que j'ai le talent de guérir de diverſes maladies. Sans me piquer ici d'être au rang de ces fameux Empiriques qui viennent de faire tourner toutes les têtes Pariſiennes, je déclarerai ſimplement que je poſsède quelques recettes infaillibles, & ma main a d'ailleurs beaucoup d'aptitude pour un grand nombre d'opérations chirurgicales. Sans citer en preuve ce malheureux boſſu qui avait avalé une

arête, & que j'ai préſque reſſuſcité aux yeux du Sultan de Caſgar, je vous dirai que je guéris les Gaſcons de la manie de ſe vanter; les Normands du goût pour la chicane; les jolies femmes de l'envie d'être coquettes; les jeunes gens du penchant à l'inconſtance & à l'indiſcrétion; les Comédiens du fol orgueil de ſe croire les égaux du Poéte dramatique. Mais je n'ai jamais pu trouver le ſecret de guérir vos Seigneurs de leur honteuſe crédulité, occaſionnée par leur ridicule amour-propre, qui leur perſuade qu'ils ſont inſtruits de tout, & qu'on ne ſaurait les duper.

Je poſsède ſeul l'art d'amputer les Poèmes deſtinés à paraître ſur la Scène; je coupe, je remets, je retranche des actes entiers, ſans qu'on apperçoive les fractures ni la moindre cicatrice: du moins j'ai l'adreſſe de le perſuader au Poète obligé de ſe réſigner à des démembremens douloureux; choſe qui ne s'était vue ni ne ſe verra jamais. Les Amateurs qui n'ajouteraient pas foi à mes paroles, peuvent s'adreſſer à un homme

d'esprit, qu'une Pièce bisarre a rendu célèbre; il a fait usage de mon secret, & déclare publiquement qu'il s'en est bien trouvé.

Je pense que c'en est assez. L'entretien que je desirais avoir avec vous, Lecteur, acquiert une longueur raisonnable, & il est tems de le finir. Revenons à mes Réflexions sur mon confrère le Barbier de Séville. Je vous dis expressément d'y revenir, car enfin elles suivent mon espèce de Préface ou ma Lettre circulaire, comme vous voudrez; & je ne les ai point fait imprimer pour que vous ne les lisiez point. Il serait donc fort singulier que je vous priasse de les laisser-là (1); ce serait donner à entendre qu'elles ne sont nullement mon sujet principal, & que je n'ai voulu faire qu'une longue Préface sans livre; ce qui serait un phénomène en Littérature: on n'a point encore vu d'Ouvrage ne former qu'un Discours prélimi-

(1) Voyez *la Lettre modérée*, qui précède la Pièce du *Barbier de Séville*, par M. de Beaumarchais.

naire. Il eſt vrai qu'en vous conſeillant de fermer ma brochure ſans la lire, c'eſt vous inviter à ne pas me croire, & vous donner en même tems une preuve caractériſée de ma modeſtie. C'eſt ainſi que dans un repas où règne la gaîté, un des convives qui a la voix belle, ſe fait preſſer de chanter, & ſe défend ſous prétexte qu'il a un rhume affreux, ou bien qu'il chante à faire peur. Mais moi, je me moque de tant de modeſtie apparente, & j'invite mon Lecteur à voir promptement ce que le Barbier de Bagdad a cru devoir dire ou écrire au Barbier de Séville, devenu ſi fameux depuis la fole journée de ſon mariage, qui eſt cauſe que le nom de Figaro déſigne proverbialement un intrigant, un courtier d'amour, & ſur-tout un C***. Pour indiquer tout cela, il ſuffit de s'écrier: *c'eſt un Figaro!* Je m'arrête, & n'en dirai pas davantage, afin de mériter toujours le ſurnom de ſilencieux.

Encore un petit mot. Si vous trouviez, Lecteur, que j'aie abuſé de la patience

que vous avez eu de m'entendre, je vous obſerverais que je vous ai entretenu de choſes fort utiles, & que dans la ſuite de cet Ecrit, vous conviendrez que je ſuis par fois auſſi malin qu'enjoué.

En voulez-vous aux feſeurs de digreſſions ? n'allez pas me confondre avec un de mes confrères de Lettres, qui, ayant à parler d'une Pièce dramatique, perd ſon ſujet de vue pour employer près de cinquante pages à faire mention de Mémoires à conſulter, d'un Journaliſte qui l'a maltraité avec Approbation & Privilège ; de ſa manière de lire dans les Sociétés ; de ſon eſprit qui reſſemble à un volant, & qu'on balote avec une raquetre trouée ; du Cardinal de Retz, & du Duc de Beaufort ; d'un Charpentier qui cherche dans ſes copeaux ; des jolies femmes & des Médecins ; de la déclamation théâtrale ; enfin d'un excellent Danſeur qu'il compare à un étalon, & des Demoiſelles de l'Opéra qu'il métamorphoſe en cavales. Je conviens que tout cela ne peut avoir aucun rapport à ſon

Drame, & je livre de bon cœur cet éternel babillard au bras ſéculier, pourvu qu'on reconnaiſſe mon caractère ſilencieux, & qu'en faveur de l'exemple que je viens de citer, on me paſſe la ſatisfaction de battre quelquefois un peu la campagne.

COUP D'ŒIL D'UN ARABE, OU LES GRANDS RAISONNEMENS SUR LES PETITES CHOSES.

CHAPITRE PREMIER.

Bonne trouvaille que fait le BARBIER DE BAGDAD.

JE revenais gaîement d'exercer la légéreté de ma main ſur le viſage d'une de mes meilleures pratiques ; c'eſt un vieillard amoureux qui, pour cacher ſa barbe griſe, ſe fait raſer deux fois par jour ; ce qui me produit la ſomme de huit ſous toûtes les vingt-quatre heures ; je ſortais, dis-je,

de chez cet homme rajeuni ſous le tranchant de mon raſoir, quand il m'arriva ce que je vais vous raconter.

En paſſant ſur le quai de la Mégiſſerie, vulgairement appelé quai de la Ferraille, tenant mon plat à barbe & mon coquemard d'une main; de l'autre, me gratant la tête, je me mis, je ne ſais comment, à réfléchir ſur les viciſſitudes des choſes de ce bas-monde; car, quoique Barbier, j'ai toujours eu beaucoup de goût pour la réflexion; je me diſais à moi-même : ſi par un de ces caprices de la Nature, auxquels nos plus grands Philoſophes ne peuvent rien comprendre, les barbes allaient ceſſer de croître; ſi les hommes, devenant plus ſages, avaient moins de maladies, ſe paſſaient de Médecins, de Chirurgiens, d'Apothicaires, à quoi me ſerviraient mon raſoir, ma lancette, l'adreſſe de ma main, mon empiriſme? Quoique j'aie la vie très-dure, puiſque j'exiſte depuis tant de ſiècles, ne courrai je pas riſque de mourir de faim? N'aurait-il pas mieux valu que j'euſſe appris à labourer la terre? Je raiſonnais, comme vous voyez, en vrai Philoſophe Enciclopédiſte ou Economiſte. Lors, deux brochures attachées enſemble, giſſant mollement dans la boue, au milieu de la rue, échappées, ſans doute, de la poche de quelqu'un plus *coſſu* que

moi, s'offrirent à mes regards. Je les ramaſſai avec autant de célérité que je manie une ſavonnette ; & comme perſonne ne réclamait ma trouvaille, je pourſuivis mon chemin, en donnant un coup d'œil ſur le titre d'un des livres qui allaient compoſer toute ma bibliothèque. — LE BARBIER DE SÉVILLE. — Oh ! oh ! ceci eſt de ma compétence. Puis me rappelant tout-à-coup la réflexion qui m'occupait l'inſtant d'auparavant, le Ciel, m'écriai-je, veut m'éclairer en cas d'évènement fâcheux ! Quelque Savant aura apperçu l'inconvénient que je viens d'entrevoir, & je trouverai dans ces livres bleus des reſſources que je n'aurais peut-être jamais imaginées. Tout en diſant ces belles choſes, j'arrivai dans mon réduit.

CHAPITRE II.

Dialogue plaiſant entre le BARBIER DE BAGDAD *& la* PRÉFACE *du Barbier de Séville.*

A peine débarraſſé de mon attirail barbificatoire, j'ouvre la plus petite brochure bleue (l'autre m'effrayait par ſon extrême groſſeur), je me mets à lire la Préface, & je vois : *l'Auteur vêtu mo*

deſtement & courbé, préſentant ſa Pièce au Lecteur. — Ah ! il eſt bien honnête, bien poli, bien humble pour un Savant ! Il faut le lire debout & le chapeau bas.

— « Je ſouhaite vous rencontrer dans un de » ces momens heureux, où, dégagé de ſoin, » content de votre ſanté, de vos affaires, de » votre maîtreſſe, de votre dîner, de votre eſto- » mac, vous puiſſiez vous plaire un moment à » la lecture de mon Barbier de Séville ; car il » faut tout cela pour être homme AMUSABLE » & indulgent ». — Peſte ! s'il faut *tout cela* pour être amuſable & indulgent, ces momens, dans leſquels vous deſirez me rencontrer, ſont auſſi rares qu'ils ſont heureux.

— « Mais enfin tout va-t-il bien pour vous ? » — Ni bien ni mal. — « Avez-vous à ſouhait » double eſtomac ? » — Je l'ai triple, quadruple ; celui d'un Procureur qui dévore une riche ſucceſſion. — « Bon Cuiſinier » ? — Je ſuis le mien, & je m'en contente. — « Maîtreſſe honnête » ? — Ma petite Ravaudeuſe l'eſt *couſſi*, *couſſi* ; du moins elle en a l'apparence, comme tant d'autres. — « Repos imperturbable » ? — Je travaille tout le jour, & la nuit je dors auſſi profondément qu'un homme du peuple qui n'a ni dettes, ni grandes dépenſes à ſoutenir, ni mauvaiſes affaires.

— « Ah ! parlons, parlons, donnez audience à » mon Barbier ». — Parlez, parlez, j'écoute.

— « J'ai toujours vu que les airs ne séduisaient » perſonne, & que le ton modeſte d'un Auteur » pouvait ſeul inſpirer un peu d'indulgence à ſon » fier Lecteur ». — Oh ! je ne ſuis pas fier, moi, je dirai tout uniment, tout bonnement ma façon de penſer. D'ailleurs, vous êtes ſi modeſte, qu'en vérité..... Continuons.

— « J'eus la faibleſſe autrefois, Monſieur, de » vous préſenter deux triſtes Drames..., Preſſé » depuis par les évènemens, j'ai haſardé de mal- » heureux Mémoires, que mes ennemis n'ont » pas trouvé du bon ſtile, & j'en ai le remords » cruel ». — Aie, aie, aie ! Monſieur l'Auteur, votre dos ſe redreſſe, l'orgueil commence à percer. Remettons donc notre chapeau & aſſeyons-nous.

— « Hélas ! Meſſieurs, j'ai lu ma platitude » (le Barbier de Séville), en vérité, tout pla- » tement, comme je l'avais faite ». — Entendons-nous. Lorſqu'un Auteur parle ainſi de ſon Ouvrage & de lui-même, cela ſignifie : *Meſſieurs, j'ai lu mon chef-d'œuvre, en vérité, avec toute la grace poſſible* : ce qui devient bien différent. Monſieur l'Auteur, vous n'êtes pas auſſi modeſte que vous voudriez me le faire croire.

— « Quant à moi, Monſieur, s'il eſt vrai,

» comme on l'a dit, que tous les hommes ſoient » frères ; & c'eſt une belle idée ». — Oui, ſûrement ; & je la trouve ſi belle, que dorénavant je vous traiterai toujours de frère. — « Je voudrais qu'on pût engager nos frères les gens de » Lettres à laiſſer, en diſcutant, le ton rogue » & tranchant à nos frères les Libelliſtes qui » s'en acquittent ſi bien, & à nos frères les Plaideurs.... qui ne s'en acquittent par mal non- » plus ». — Ah ! mon frère, que vous avez bien raiſon ! Vos Mémoires contre G***, M***, B***, A*** ſont autant de preuves convaincantes de cette honnêteté, de cette modération que vous deſirez dans nos frères les gens de Lettres, & dans nos frères les Plaideurs.

— « A mon égard, au moins, n'eſpérez pas » *aſſervir, dans ſes jeux, mon eſprit à la règle* ». — Ce vers gliſſé dans votre proſe prouve, ſans doute, que vous êtes un grand Poéte, ſans le ſavoir. — « Comme un liége emplumé qui » bondit ſur la raquette, il s'élève, il retombe, » égaie mes yeux, repart en l'air, y fait la roue, » & revient encore ». — En effet, cela doit être plaiſant ; je manquerais volontiers deux ou trois de mes meilleures Pratiques, pour jouir du plaiſir de voir l'eſprit de Monſieur l'Auteur bondir, s'élever, retomber, égayer les yeux, repartir en

l'air, y faire la roue, & revenir encore. Convenons, mon frère, qu'il y avait bien là de quoi faire une belle ariette ! Quelles images à peindre pour un Musicien, qui aurait du génie ! Un esprit qui *bondit*, *retombe*, *fait la roue*, & *revient encore*. Hélas ! mon frère, on ne dit plus d'aussi belles choses. — « Si quelque joueur adroit veut » entrer en partie, & balloter à nous deux le » léger volant de mes pensées; de tout mon » cœur ». — Puisque vous voulez bien me le permettre, mon frère, quoique je ne sois pas fort *adroit*, je vais prendre modestement une *raquette*, & *ballotons*, s'il vous plaît, *à nous deux*, *les pensées* de votre esprit léger.

— « Moins prévenu que le Journal de Bouillon, » qui se trompe avec approbation & Privilège ». Bonne plaisanterie, mon frère.

— « Eh ! qui sait si Madame Almaviva ne se » repentira pas un jour des libertés qu'on se » donne à Bouillon sur elle, avec Approbation » & Privilège ? » — Encore de *l'Approbation & Privilège !* Par ma foi, frère très-cher, je suis curieux de savoir combien de fois vous avez frappé ce terrible coup. Comptons. — « Déjà l'un d'eux » établi dans Bouillon, avec *Approbation &* » *Privilège*. . . . » — Une. — « Une autre plus » naïf encore, à la vérité, *sans Approbation*,

» *sans Privilège*.... » — Deux. — « A dit encore » le Journaliste établi dans Bouillon, avec *Ap-* » *probation & Privilège*.... » — Trois. — « Moins » prévenu que le Journal de Bouillon, qui se » trompe, avec *Approbation & Privilège*.... », — Quatre. — « Et le Journal de Bouillon use » encre & papier, avec *Approbation & Privilège*... » — Cinq. — « Des libertés qu'on se donne à » Bouillon SUR ELLE, avec *Approbation & Pri-* » *vilège*..... » — Et six. Ah ! je respire. Mais s'il est vrai, comme on l'a dit, que *Bis repetita placent, ter repetita nocent*, dites-moi, je vous prie, à l'oreille, ce que je dois penser de ces répétitions fatigantes?

— « Ma Pièce, qui paraît n'être aujourd'hui » qu'en quatre actes, est réellement & de fait » en cinq...., Il est vrai que le jour du combat, » voyant les ennemis acharnés, le Parterre on- » dulent.... Alors fesant la part au Diable, & » déchirant mon manuscrit : Dieu des Siffleurs.... » il te faut du sang; bois mon quatrième acte, » & que ta fureur s'appaise..... De cet exposé, » Monsieur, il suit que ma Pièce est restée en » cinq actes..... Le Diable a son affaire; mon » char n'en roule pas moins bien sans la cinquième » roue ». — Je donne au Diable le plus rusé à deviner ce que tout cela veut dire. Quant à moi,

mon frère, il me paraît que c'est du galimatias tout pur. Le fait est que votre Pièce était d'abord en cinq actes; que le cinquième acte, que vous venez de nommer vous-même *une cinquième roue à un chariot*, ayant été sifflé, vous en avez fait, avec raison, un sacrifice, mais bien contre votre gré, & qu'il ne vous en reste plus, *réellement & de fait*, que quatre. Mais, comme vous vous croiriez trop humilié d'en convenir, vous tâchez de vous tirer d'affaire par des quolibets, des écarts, & quelques phrases entortillées, dans lesquelles il est d'autant plus difficile de vous suivre, que vous vous y égarez vous-même. Au reste, *tel qui ne vous entendra pas, vous admirera :* voilà ce que vous pensez, & vous avez raison. Passons plus avant.

— « Un Amateur, saisissant l'instant qu'il y » avait beaucoup de monde au foyer, m'a repro- » ché, du ton le plus sérieux, que ma Pièce » ressemblait à ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT. » — Ressembler, Monsieur ! je soutiens que ma » Pièce est *On ne s'avise jamais de tout* lui-même. » — Et comment cela ? — C'est qu'on ne s'était » pas encore avisé de ma Pièce. — L'Amateur » resta court, & l'on en rit d'autant plus, que » celui-là qui me reprochait *On ne s'avise jamais* » *de tout*, est un homme qui ne s'est jamais avisé

» de rien ». — Mon très-cher frère, voilà, ce me semble, bien des *On ne s'avise*. N'auriez-vous pas dû vous contenter du pitoyable jeu de mots qui vous a si heureusement servi de réponse, sans y ajouter que cet homme ne s'était *jamais avisé de rien*? Vous avez cru faire une épigramme, mon frérot, & vous avez dit, tout au plus, une petite méchanceté. Vous aimez à faire rire; il n'y a pas grand mal à cela: vous avez toujours été un drôle de corps. Cependant, permettez-moi de vous le dire, il me semble que vous n'avez pas répondu juste à la question. Il s'agissait de savoir si le fonds de votre Pièce n'est pas à-peu-près le même que celui de *On ne s'avise jamais de tout*; & s'il n'y a pas dans l'une & l'autre quelques situations qui se ressemblent. Avant de répondre, mon frère, il fallait regarder votre *raquette*: peut-être y avait-il un trou.

— « Quelques jours après, ceci est plus sérieux, » chez une Dame incommodée, un Monsieur » grave, en habit noir, coiffure bouffante, & » canne à corbin, lequel touchait légèrement le » poignet de la Dame, proposa civilement plu- » sieurs doutes sur la vérité des traits que j'avais » lancés contre les Médecins..... Au mot de » Docteur, je commençai à soupçonner qu'elle » parlait à son Médecin ». — Parbleu, mon frère!

il n'y avait pas à en douter : *cet habit noir, cette coiffure, ce bec à corbin, ... lequel touchait légèrement le poignet de la Dame*, tout cela indiquait assez clairement la profession de ce Monsieur ; il n'était pas possible de s'y méprendre. Fallait-il attendre qu'on l'appellât Docteur, pour *commencer à soupçonner* qu'il en était un ? Oh ! par ma foi, si je n'avais pas conçu une idée avantageuse de votre pénétration, je croirais, mon frère, que vous voyez quelquefois les objets un peu de travers ; mais j'entrevois dans cette expression mitigée, *je soupçonnai*, un faux air de modestie. Un autre aurait dit : *je connus clairement* ; vous avez cru devoir affecter une faible judiciaire, bien persuadé que vos Lecteurs n'en seraient point la dupe.

— « Quand ces derniers (les Médecins) nous » tiennent, ils font de nous tout ce qu'ils veu- » lent, au-lieu que les Belles, toutes belles qu'elles » sont, n'en font jamais que ce qu'elles peuvent ». — En prenant ceci dans le sens où il doit être entendu, il me semble, mon frère, qu'il y a quelque chose qui cloche. Que les Belles ne fassent de nous que ce qu'elles peuvent, à la bonne heure : mais que les Médecins en fassent tout ce qu'ils veulent, c'est ce que je ne crois pas. Quand un Médecin est appelé auprès d'un malade, il y

vient dans l'intention & avec la *volonté* d'en faire un homme bien portant, & souvent il n'en fait qu'un squelette, qu'il envoie bientôt *ad patres*; & c'est justement en cela que je trouve beaucoup de rapport entre les Médecins & les Belles; car ils ne font de nous l'un & l'autre, mon frère, que ce qu'ils peuvent.

— « Au désespoir, dit le Médecin, en se levant, de ne pouvoir plus long-tems profiter » de vos lumières!.... Il me laissa, ma foi, la » bouche ouverte, avec ma phrase en l'air ». — Trouvez bon, mon frère, que je vous y laisse aussi. Votre dissertation sur les femmes & les Médecins est assez plaisamment tournée; mais pour une conversation in-promptu, vous conviendrez qu'elle se ressent furieusement du travail solitaire du cabinet.

— « C'est assez pour une bagatelle; insensiblement je tomberais dans le défaut reproché trop » justement à nos Français, de faire toujours de » petites chansons sur les grandes affaires, & de » grandes dissertations sur les petites ». — Ne dites pas, mon frère, que vous y tomberiez, dans ce défaut trop justement reproché aux Français; car, par ma foi, vous y êtes bel & bien tombé tout de votre long. Je pourrais citer en preuve de volumineux Mémoires sur un petit

procès. Mais il s'agit principalement ici d'une Pièce de théâtre. Mortifié, piqué du mauvais début de votre Drame (*le Barbier de Séville*), vous vous repliez en tout sens pour prouver au Public qu'il a mal jugé un chef-d'œuvre. Vous ne vous humiliez si piteusement, que pour vous redresser avec plus de fierté.

Mais aviez-vous besoin de ce manège ridicule? Votre esprit n'était-il pas connu? Votre réputation n'était-elle pas faite? Vous croyiez-vous déshonoré, pour avoir donné une Pièce dans laquelle il y avait un acte de trop, & quelques défauts par-ci, par-là? Eh, mon frère! si un tel malheur couvrait d'une honte éternelle, qu'il y aurait de réputation chancelante, perdue, abîmée!

— « Je suis, avec le plus profond respect, » Monsieur, votre très-humble & très-obéissant » serviteur, L'AUTEUR ». — Comment donc, mon frère, vous vous moquez de moi; c'est moi-même, Monsieur, qui ai l'honneur d'être, avec toute la modestie que vous êtes bien éloigné d'avoir, le plus grand de vos Admirateurs, LE LECTEUR.

CHAPITRE III.

Digreſſion qui n'eſt pas un hors-d'œuvre.

PARLONS ſérieuſement, Monſieur l'Auteur; votre lettre eſt un hors-d'œuvre, plus propre à prévenir le Lecteur, qu'à vous le rendre favorable. Votre ironique modeſtie n'en impoſera à perſonne. Direz-vous que vous n'avez écrit ſur ce ton que pour faire rire? Mais ce ſerait donc à vos dépens? Il eût été mieux, ce me ſemble, de dire, avec un noble orgueil, vos raiſons, plutôt de vous efforcer à paraître gai, quand réellement vous étiez très-piqué d'avoir eſſuyé la cannonade & la mouſqueterie des Critiques. Quand vous prenez le parti de les perſiffler, on vous applaudirait d'un commun accord, ſi vous ne vous aviſiez de vous moquer auſſi du Public, à qui les Rois mêmes doivent des égards; jugez donc des ſentimens qu'il doit inſpirer aux Auteurs, qui ne travaillent que pour lui plaire.

Avez-vous des torts moins réels dans votre Comédie du *Barbier de Séville?* C'eſt ce qu'il s'agit maintenant d'examiner. Voyons cette Pièce *fort gaie* en quatre actes, quoique réellement & de fait en cinq.

CHAPITRE IV.

Examen du premier acte du Barbier de Séville.

Je me hâte d'entrer bien vîte en matière, & comme je vais former avec vous, Monsieur l'Auteur, ou avec les personnages que vous mettez en action, une espèce de dialogue, il est juste de distinguer vos paroles des miennes : ainsi les vôtres seront précédées de guillemets.

SCÈNE II.

« Dit-on *se partagent ?* .... Eh, mon Dieu ! » nos feseurs d'Opéra-comiques n'y regardent » pas de si près ». — Nos *feseurs* d'Opéra-comiques ! Eh ! pourquoi ne dirait-on pas aussi nos *feseurs* de Comédies ? Il y a du bon & du mauvais par-tout ; & je pense, mon frère, que l'on est quelquefois aussi *feseur* à un Théâtre qu'à un autre.

« (Il met un genou en terre, & écrit en chan- » tant) ». — Ecrire en chantant, un genou en terre, & dans la rue ! Cela ne me paraît guère naturel, mon frère.

« Pauvre petit » ! — Cette exclamation est bien

petite dans la bouche de S. E. Monſeigneur le Comte Almaviva, *votre ami particulier*. Savez-vous bien que ſi tous vos amis particuliers s'expriment auſſi noblement, le ſuccès de vos Drames, dans les lectures de ſociété, n'a plus rien qui doive ſurprendre.

« Le Miniſtre me fit nommer ſur-le-champ » garçon Apothicaire. — Dans les hôpitaux de » l'armée? — Non, dans les haras d'Andalouſie». — Cela peut faire rire, mon frère; mais convenez que c'eſt un pauvre quolibet.

« Je vendais ſouvent aux hommes de bonnes » médecines de cheval. — Qui tuaient les ſujets » du Roi! — Ah! ah! il n'y a point de remède » univerſel; mais qui n'ont pas laiſſé de guérir » quelquefois des Galiciens ». — A propos de quoi vient ce *mais qui n'ont pas laiſſé?*... On s'en doute; mais cela ſuffit-il? Tout Arabe que je ſuis, j'aurais écrit cette phraſe en meilleur français.

« Aux vertus qu'on exige dans un domeſtique; » votre Excellence connaît-elle beaucoup de » maîtres qui fuſſent dignes d'être valets »?—Outre que la queſtion de mon confrère Figaro eſt d'une impertinence à lui mériter des coups de bâton de la part de ſon Excellence, qui ſe contente de lui répondre, d'un ton approbatif, *pas mal*; il me ſemble

ſemble encore, mon frère, que vous le faites quelquefois parler comme devrait parler un Comte, & que le Comte tient ſouvent le langage d'un Barbier; mais, comme vous le dites fort bien dans votre *Lettre modérée*, il n'eſt point de règles pour les grands génies.

« A la fin, convaincu que l'utile revenu du » raſoir eſt préférable aux vains honneurs de la » plume, j'ai quitté.... ». — Je n'entends pas trop cela, mon frère: Figaro dit qu'il a quitté la plume, & cependant nous venons de le voir un genou en terre & dans la rue, occupé à compoſer des couplets en apoſtrophant *Meſſieurs de la Cabale*. N'y aurait-il pas là une petite inconſéquence?

SCÈNE III.

« Comme le grand air fait plaiſir à reſpirer »! — Vous débutez là par un vers bien mauvais, Mademoiſelle Roſine. C'eſt dommage. — « Mon » excuſe eſt dans mon malheur: ſeule, enfermée, » en butte à la perſécution d'un homme odieux, » eſt-ce un crime de tenter à ſortir d'eſclavage »? — Eh! eh! petite Roſine, ſi toutes les jeunes filles à qui on ne permet pas de ſuivre leur penchant raiſonnaient & agiſſaient comme vous, elles feraient ſouvent de grandes ſotiſes.

Scène IV.

« A préſent qu'ils ſont retirés, examinons cette » chanſon dans laquelle un miſtère eſt ſûrement » renfermé. C'eſt un billet » ! — *A préſent qu'ils ſont retirés !* Comment, Monſieur Almaviva, vous n'avez pas dévoré ce papier à l'inſtant même où vous l'avez reçu ! Vous vous êtes retiré, & vous attendez que l'on ſoit *retiré*, pour revenir ſotement le lire devant la maiſon de Bartholo, de ce Tuteur vigilant, qui peut retourner ſur ſes pas & vous ſurprendre, tandis que vous devriez être bien loin de ſon logis ! Allons, allons, Monſieur le Comte, vous êtes un mal-adroit. —

« C'eſt que vous ne pourrez peut-être pas ſoutenir ce perſonnage difficile. Un Cavalier.... » pris de vin..... — Tu te moques de moi (le Comte prenant un ton ivre). N'eſt-ce point » ici la maiſon du Docteur Bartholo » ? — Comment, Monſeigneur, & toi auſſi, Figaro, vous vous exercez tous deux à faire des gambades, à bien contrefaire l'ivrogne au milieu d'une rue ! Si c'était dans quelque endroit écarté, & de nuit, paſſe encore; mais en plein jour, dans une rue, & devant la maiſon de Bartholo ! En vérité, c'eſt une extravagance dont rien n'approche. —

« Ce n'eſt que depuis peu de jours que j'ai

» découvert qu'elle s'appelle Roſine, eſt d'un ſang » noble, orpheline, & mariée à un vieux Mé- » decin de cette ville, nommé Bartholo ». — Quoi! vous ſavez que cette fille eſt d'un ſang noble, mariée à un Médecin; & vous continuez vos pourſuites. Fi, Monſieur Almaviva! vos intentions ſont mal-honnêtes, & je les déſapprouve. Quand les grands Seigneurs donnent de pareilles leçons, il ne faut pas s'étonner ſi le peuple eſt corrompu. —

« Tu connais donc ce Tuteur? — Comme ma » mère ». — Ce *comme ma mère*, dont vous avez tant parlé, eſt plus plaiſant, mon frère, dans votre *Lettre modérée*, que dans cet endroit. Il eſt clair, par ce membre de phraſe, que Figaro n'eſt point bâtard, ou qu'il a du moins une parfaite connaiſſance de ſa mère. Nous verrons ſi cette légitimité s'accordera avec la ſuite de ſes avantures. —

« Quel homme eſt-ce? — C'eſt un beau, gros, » court, jeune vieillard ». — Pauvre plaiſanterie d'Arlequin. — « Gris pommelé ». — Excellent dans la bouche d'un maquignon. — « Ruſé, » raſé, blaſé ». — Trois bonnes rimes. — « Qui » guète & furète ». — Deux pas mauvaiſes. — « Et gronde & geint tout-à-la fois ». — Fort bien; je ſuis ſûr, mon frère, que vous trouvez

cette définition bien ſpirituelle & bien plaiſante. Pour moi, je crois y entrevoir les membres épars d'une ariette infortunée, que vous avez été contraint, après l'avoir miſe au monde avec peine ou avec plaiſir, de tuer impitoyablement, & d'enterrer enſuite, ſous force proſe. Mais nous verrons ſouvent voltiger ſur le bord de leur foſſe les mânes plaintifs de ces enfans mort-nés. Il faut avouer que les Acteurs de l'Opéra-Comique ou Comédie Italienne vous ont mis dans un furieux embarras, en refuſant votre *Barbier de Séville*. Pour le tranſporter ſur un autre Théâtre, il vous a fallu commettre je ne ſais combien d'*ariéticides*. Qu'une telle exécution a dû coûter à votre cœur paternel ! C'eſt ſûrement ce que vous donnez à entendre par votre épigraphe : . . . . . .

Et j'étais père, & je ne pus mourir !

Je vous plaindrais bien davantage, mon frère, ſi je n'avais ouï dire que vos vœux ont enfin été comblés, & que vous ayez réparé fort adroitement le maſſacre d'ariettes auquel de triſtes circonſtances vous avait forcé. Mon cher confrère, le Barbier de Séville, ſe montre dans le monde, ſous vos auſpices, & en s'exprimant dans le ſtile le plus enjoué, & en chantant d'une manière très-agréable. Que vous êtes un zélé protecteur !

Vous lui avez fait prendre toutes les formes qui pouvaient le plus séduire ! Malheureusement trop de précipitation vous a fait commettre des fautes qui n'ont pas laissé que de nuire à son avancement. Je vais continuer de les examiner, avec votre permission, non dans l'*œuvre chantante*, il aurait trop de moyens pour m'éblouir, mais dans le Drame comique & *parlant* où vous le produisez en qualité de simple Barbier. Je reviens à la scène IV du premier acte, à la suite du portrait du vieux Bartholo.

— « Sa probité ? — Tout juste autant qu'il en » faut pour n'être point pendu. — Tant mieux, » punir un fripon en se rendant heureux. . . . ». Tout beau, Monsieur le Comte ! Vous allez un peu vîte en besogne : vous ne devriez pas, ce me semble, juger si facilement de la probité du Médecin, sur la parole de maître Figaro, que vous avez toujours connu pour un *assez mauvais sujet*. — « Présentez-vous chez le Docteur en habit de » cavalier, avec un billet de logement ; il faudra » bien qu'il vous héberge ». — Il n'y a pas un Théâtre à Paris, depuis l'hôtel des Comédiens ordinaires du Roi, jusqu'à la salle des Danseurs de corde du sieur Nicolet, où ce petit moyen n'ait été mis en usage ; entr'autres dans les Farces intitulées *les Fourberies d'Arlequin & de Scapin*,

& *Pierrin & Pierrette*, à l'Ambigu-Comique.

— « La porte s'ouvre. — C'eſt notre homme » (Bartholo), éloignons-nous ». — Eh ! ſans doute, éloignez-vous ; il y a long-tems que vous devriez être bien loin. Bartholo, dites-vous, eſt un *jaloux ruſé, qui guète & furète ;* s'il vous eût vu enſemble, & qu'il fût venu finement vous écouter, où en ſeriez-vous ? Etait-ce devant ſa maiſon que vous deviez venir gauchement former le projet de lui enlever ſa pupille ?

Scène V.

« (*Bartholo à part.*) Et Baſile ne vient pas ! » Il devait tout arranger pour que mon mariage » ſe fît ſecrettement demain ». — Paix, Bartholo, chut ; prenez garde ; le Comte & Figaro ſont aux aguets : s'ils vous entendent, vous êtes un homme *raſé*..... Mais non, je me trompe, c'eſt un *à parte*, vous ne riſquez rien, continuez. — « Et » point de nouvelles ! Allons voir ce qui peut » l'arrêter. *Il ſort* ».

Scène VI.

« Quai-je entendu » ! — Quoi, Monſieur le Comte, vous avez entendu tout ce que Bartholo

vient de dire ! = « Demain il épouſe Roſine en » ſecret ». = Comment vous ſavez tout le miſtère ! Je n'en reviens pas. Je n'aurais jamais cru qu'un homme qui s'entretient intérieurement d'une choſe qui l'intéreſſe, pût être entendu à vingt ou trente pas de lui. Mon frère de lait a bien raiſon de le dire : il n'y a pas de règles pour les grands génies.

= « Elle (Roſine) ſe ſert du moyen qu'elle » même a indiqué. Que de graces ! que d'eſprit » ! = Trouvez-vous, mon frère, qu'il y ait beaucoup d'*eſprit* dans l'invention de ce *moyen* ? Au reſte, c'eſt ſur vous que tout le mérite en rejaillit. La modeſtie eſt une belle choſe !

= « Retirons-nous, crainte de nous rendre » ſuſpects ». = Oh ! parbleu, voilà une réflexion que vous auriez dû faire il y a long-tems. Depuis le commencement de la Pièce vous n'avez pas bougé de la place. Mais..... je commence à comprendre : il faut bien ſortir pour finir le premier acte.

CHAPITRE V.

Examen non moins curieux du second acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

« JE l'ai vu (dit Rosine) à travers ma jalousie, » parler long-tems au Barbier Figaro. C'est un » bon-homme qui m'a montré quelquefois de la » pitié : si je pouvais l'entretenir un moment »! = Oh ! Mademoiselle, vous allez le voir à l'instant ; mon cher frère est trop complaisant pour vous le refuser. Tenez, le voilà qui vient *comme Mars en carême.*

SCÈNE II.

— « Ah ! Monsieur Figaro, que je suis aise de » vous voir ! » — Ah ! mon frère, que l'entrée de cet homme est bien amenée ! On ne se ferait jamais attendu à le voir arriver si à propos. C'est un beau trait de génie.

= « Fi donc, trembler ! mauvais calcul, Ma- » dame : quand on cède à la peur du mal, on » ressent déjà le mal de la peur ». = Bravo ! mon frère ; voilà ce qui s'appelle savoir jouer sur le mot : *la peur du mal, le mal de la peur.....* Oh ! c'est tout-à-fait plaisant !

= « La pauvre jeuneſſe eſt ſi malheureuſe aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix; » amour ſans repos, ou repos ſans amour ». = Comment diable, quatre lignes après, encore un jeu de mots! des paroles tranſpoſées qui changent de ſignification! Donnez-vous pour *Retourneur-général des phraſes*, & faites créer une charge.

= « .... Il exhale un tel feu, qu'il m'a preſque » enfiévré de ſa paſſion ». = Ah! ah! une petite note pour le mot *enfiévré*. Liſons : « *Le mot* enfiévré, *qui n'eſt plus français, a excité la plus vive indignation parmi les Puritains Littéraires* ». = Bon, je vois où vous en voulez venir. Pour mieux perſuader que les endroits qui ont été blâmés dans votre Pièce, que les retranchemens faits en conſéquence, étaient très-peu de choſe, ou n'en valaient pas la peine, vous vous rejetez, du ton d'un homme piqué, ſur la critique qu'on vous a faite d'un mot ſeul : cela n'eſt point du tout mal-adroit de votre part. Mais ce mot *enfiévré* n'eſt pas le ſeul que vous ayiez haſardé, à ce qui me ſemble, mon frère. Un homme *amuſable*, un pied *furtif*, un hère *beſoineux*, un genre *dramique*, une taille *adroite*, un homme *déformé*, &c., &c. Toutes ces épithètes ſont-elles réellement de *bon aloi*?

Scène IV.

= « C'eſt bien mettre à plaiſir de l'importance » à tout » ! = Ah ! le joli vers, mon frère ! Il pourrait bien quelque jour paſſer en proverbe.

Scène VIII.

= « Viendrez-vous ce ſoir, Baſile ? = N'y » comptez pas. Votre mariage ſeul m'occupera » toute la journée ; n'y comptez pas ». = Quelle fineſſe dans l'arrangement de ces deux *n'y comptez pas !* Bartholo croit bonnement que Baſile lui dit de ne point *compter* ſur ſon retour, & point du tout ; le ruſé Baſile lui dit finement de ne point compter qu'il s'occupera toute la journée de ſon mariage ; ou ſi l'on veut, car cela eſt au choix du Lecteur, qu'il ne doit point compter ſur ſon mariage avec Roſine. Cette phraſe offre non-ſeulement un double, mais un triple ſens. Quelle abondance d'idées ! Quelle comique *d'un nouveau genre* !

= « Reſtez donc. = Je veux fermer ſur vous » la porte de la rue ». = Encore un vers ! Dites donc, mon frère, le Bourgeois Gentilhomme feſait de la proſe *ſans le ſavoir* : eſt-ce que vous feriez des vers *ſans y penſer ?*

Scène X.

= « Savez-vous que c'eſt fort mal d'écouter ? » = C'eſt pourtant ce qu'il y a de mieux pour

» bien entendre ». = *Vivat !* Voilà, morbleu, ce qui s'appelle répondre *ad rem.* Ce Figaro eſt bien plaiſant, quoiqu'il joue ſi ſouvent ſur le mot.

Scène XI.

= « Mais le bout du doigt reſte noir, la plume » eſt tachée, le papier manque.....». = Mon cher Bartholo, on vous a répondu à toutes ces queſtions d'une manière aſſez probable ; on voit que vous êtes un fin matois. Cependant, vous vous êtes contenté d'une réponſe que vous auriez dû approfondir. Vous demandez pourquoi ce bout du doigt taché d'encre ? Roſine vous répond qu'elle s'eſt brûlée *en chiffonnant autour de la bougie.* Et que chiffonnait-elle autour de cette bougie ? C'eſt ce qu'il fallait demander avec inſtance ; cette queſtion ſe préſentait tout naturellement, ſur-tout lorſque vous avez vu qu'il manquait une feuille de papier, que la plume était tachée, &c. Elle convient d'une choſe ſur laquelle vous ne l'interrogez pas, qui eſt d'avoir allumé une bougie, & en plein jour encore ! Et il ne vous vient pas tout de ſuite dans l'idée que c'était pour cacheter ſa lettre ! Si vous êtes ruſé, vous êtes ſouvent auſſi un pauvre homme. Combien de femmes deſireraient un mari de votre trempe ?

Je me ſouviens d'avoir entendu dire, à deux de mes pratiques, qu'on n'avait jamais pu percer l'obſcurité de ces paroles que prononce Mademoiſelle Roſine, pour tâcher de ſe diſculper: = « Il manque une feuille de papier, dit-elle, » parce que j'en ai fait un cornet, pour envoyer » des bonbons *à la petite Figaro* ». Mon confrère le Barbier s'eſt donc ſoumis au joug du mariage, ou du moins il a une petite fille qu'il élève chez lui. Mais pourquoi ne parle-t-il jamais ni de cette enfant, ni de la femme qu'il a épouſée ? Il en avait pourtant une ſi belle occaſion, lorſqu'il décrit au Comte Almaviva les avantures qu'il a eues. Quelque choſe de plus étonnant encore, ajoutaient mes deux pratiques bel-eſprit, c'eſt que lorſqu'il eſt queſtion par la ſuite des amours & du mariage de l'intrigant Figaro avec la belle & non moins fourbe Suzanne, première Camariſte de ſon Excellence Madame la Comteſſe Almaviva, il n'eſt pas dit un ſeul mot de la petite Figaro, ni du veuvage du père. On a voulu ſavoir ce qu'elle était devenue, cette pauvre petite Figaro; on ne pouvait mieux s'adreſſer qu'à l'ardent protecteur de ce biſarre perſonnage; mais ſa réponſe n'a pas plus ſatisfait les curieux que les ames ſenſibles.

Cette diſcuſſion ne m'intéreſſe nullement; car enfin, que Figaro ſoit père ou non, il n'en a pas

moins été Barbier à Séville, & par conséquent mon digne confrère. Je reprends la suite du grave examen que j'ai commencé.

Scène XII.

= « Mais que nous veut cet homme?... Un » soldat! Rentrez chez vous, Signora ». = Quoi! Docteur, vous venez de fermer, vous-même, la porte de la rue, &, crac, un soldat *entre deux vins* se présente à vous comme un trait d'arbalête! Vous ne lui demandez pas comment il s'est introduit dans cet appartement? Vous ne faites pas venir vos domestiques pour les gronder, les quereller, les assommer? Vous vous êtes vivement emporté contr'eux, de ce qu'ils ont laissé passer Figaro, qui est censé avoir la liberté d'entrer chez vous comme Barbier & Chirurgien de la maison, & vous n'êtes pas surpris de l'arrivée du soldat! Mon cher Bartholo, vous sortez furieusement de votre caractère.

Scène XIII.

— « Car moi, qui suis pour le moins aussi » Docteur que vous..... — Comment cela? — Est-ce que je ne suis pas le Médecin des chevaux du » régiment »? — Figaro, dans la seconde scène

du premier acte, dit qu'il a été *garçon apothicaire des haras d'Andalouſie*, & dans celle-ci vous faites encore dire à Monſieur le Comte qu'il eſt *le Médecin des chevaux du régiment !* Qu'en penſez-vous, mon frère, cette petite plaiſanterie ne ſent-elle pas un peu le réchauffé ? Ne décèle-t-elle pas une diſette de moyens ? D'ailleurs, on a déjà dit cela tant de fois !

— « Un art (la Médecine) dont le ſoleil s'ho-» nore d'éclairer les ſuccès, & dont la terre » s'empreſſe de couvrir les bévues ». — *La terre qui s'empreſſe !*... Ah ! mon frère, devriez-vous faire parler ainſi un ſoldat entre deux vins ?.... *de couvrir les bévues :* cette épigramme prouve que vous avez lu les recueils de bons mots.

— « N'eſt-il pas de *notoriété* que le Maréchal » guérit toujours ſes malades ſans leur parler ; au-» lieu que le Médecin parle beaucoup aux ſiens... » — Sans les guérir, n'eſt-ce pas ? — C'eſt vous » qui l'avez dit ». — Parbleu, vous en voulez beaucoup à ces pauvres Médecins ! Auriez-vous quelque ſujet de plainte contre un de ces Meſſieurs ? Cela ſe pourrait..... Vous reprochez au Journaliſte de Bouillon d'avoir *frappé* ſur vous, *comme un ſourd* ; & vous frappé comme deux.

Scène XIV.

— « S'il y a de l'obscurité dans mes phrases.... » — J'en saisirai l'esprit. — Non, attachez-vous » à la lettre, à la lettre ». (*Le Comte montre une lettre à Rosine*). — Encore un calembourg : je vous en fais grace en faveur de la quantité. Je vous observerai seulement que je me rappelle avoir vu, dans une Pièce de l'ancien Théâtre Italien, le *lazzi* qu'emploie ici Monsieur Almaviva. Qui ne connaît pas la Farce intitulée *Arlequin enfant, statue, perroquet*, &c. ? Eh bien, le héros de la Pièce met une lettre à son pied, & s'écrie : *Prenez les choses au pied de la lettre, au pied de la lettre, attachez-vous à la lettre.*

— « On dirait que cet homme se fait un malin » plaisir de m'estropier de toutes les manières » possibles ». — Il est vrai, mon frère, que vous vous êtes terriblement évertué sur le nom de *Bartholo*. Tantôt c'est *Balordo*, tantôt *Barfaro*, ensuite *Barque à l'eau*, *Barbe à l'eau*. Vous avez peint un ivrogne de *sang-froid*, qui est bien-aise de faire voir en combien de manières on peut estropier un nom.

— « Rien n'est pourtant aussi gai qu'une ba- » taille : figurez-vous (*poussant le Docteur*) que » l'ennemi est du côté du ravin, & les amis de

» l'autre (*à Roſine, en lui montrant la lettre*) ».
— Oh ! pour le coup, mon petit frère, je vous y prends : ce *lazzi* eſt tout juſtement le même que celui de *On ne s'aviſe jamais de tout*, lorſque Dorval, déguiſé en mendiant, dit à Liſe & à Margarita : *je fus emmené devant le Cadi & le Muphti : le Muphti* (en pouſſant Margarita) *était là, là, là ;* & *le Cadi* (à Liſe) *ici, oui, ici ; ici ;* & certes, c'eſt un des meilleurs moyens que vous ayiez employés juſqu'ici dans votre Pièce. Au reſte, je me garderai bien, mon frérot, de faire part de cette découverte à d'autres qu'à vous. Car, pour avoir le plaiſir de faire un bon mot, vous diriez peut-être auſſi de moi, pauvre Barbier, que je ne me ſuis *jamais aviſé de rien*, & vous feriez un menſonge.

« (le Comte crache à terre en diſant :) voilà » le ravin ». = Un moment. J'ai encore vu cela quelque part..... Ah ! je me rappelle..... C'eſt à l'Ambigu-Comique, dans la Pièce qui a pour titre, *l'arbre de Cracovie* : M. de la Craque, grand nouvelliſte, y dit, à ceux qui l'écoutent, & *en crachant à terre*, VOILA LA RIVIÈRE. On ne vous accuſera jamais d'avoir pillé cette idée-là, ſur-tout à un Théâtre ſubalterne ; mais enfin c'eſt pourtant la même, exactement la même idée. Il eſt vrai que la plupart des Pièces de ce Théâtre

ne

ne ſont point imprimées, & que vous pourriez nier tout uniment le fait; à la bonne-heure; mais cette petite Farce eſt ſi connue, que deux-mille témoins s'élèveraient contre-vous; & voilà l'enclouure. Je ſuis fâché, mon frère, de n'avoir point des citations plus diſtinguées à vous offrir: elles ne ſont pas ſuivant votre mérite, je le ſais; mais un pauvre Barbier ne peut, avec ſes douze ſous, aller s'aſſeoir commodément au grand hôtel de Noſſeigneurs les Comédiens du Roi.

SCÈNE XV.

= « Convenez qu'il eſt bien gai, ce jeune » ſoldat. A *travers* ſon ivreſſe, on voit qu'il ne » manque, ni d'eſprit, ... ». = C'eſt à vous, mon frère, qu'il en a l'obligation de cet *eſprit*.

= « Nous ne ſommes pas ici en France, où » l'on donne toujours raiſon aux femmes ». = Taiſez-vous, petit badin; on ſait de qui vous voulez parler: cependant, vous l'avez vu, il n'eſt pas vrai qu'on leur donne toujours raiſon.

= « Mais, pour vous en ôter la fantaiſie (de » ſortir), je vais fermer la porte ». = Ah! nous y voilà, Monſieur Bartholo; vous allez encore fermer une porte qui eſt ſans ceſſe ouverte à ceux qui veulent vous fourber, ſans ſonger à vous in-

former de quelle part vient cette négligence ! Il eſt vrai que Figaro a dit plus haut, qu'en ſortant il l'ouvrirait au Comte ; mais tout en *éternuant* & en *baillant*, la Jeuneſſe ou l'Eveillé ne pouvaient-ils pas la refermer ? Ne voyons-nous pas tous les jours des gens bâiller en traitant les affaires de la plus grande conſéquence ? Je ne vois point qu'un bâillement fréquent ſoit une maladie à garder le lit. On peut bâiller, & cependant avoir ſoin d'une porte : de même qu'on aſſiſte à quelques Pièces nouvelles en bâillant. Dans le fonds, à quoi vous ſervent ces deux Valets ? à alonger votre Comédie de deux petites ſcènes. Dans *On ne s'aviſe jamais de tout*, Lindor, déguiſé en valet bègue, peut avoir fourni l'idée d'en faire bâiller un, & éternuer l'autre : ceci ſoit dit ſans vous déplaire ; mais dans l'Opéra-Comique, il ſert à éloigner le tuteur de Liſe. Les deux vôtres, mon frère, les deux vôtres ?.. Ils ont *éternué*, *bâillé*, & puis, c'eſt tout.... Attendez, je vois.... ah ! oui, je vois pourquoi Bartholo va la fermer, cette porte ; c'eſt pour donner le tems à Roſine de faire l'échange de la lettre du Comte avec celle de ſon couſin l'Officier. Cela n'eſt, ma foi, pas mal imaginé : ſans cette porte, la petite perſonne eût été fort embarraſſée. Comme vous trouvez des chevilles pour chaque trou ! Oh !

mon frère, vous êtes un grand *Charpentier*, ainſi que vous l'avez dit dans votre lettre modérée (page 51).

Eh bien ! eh bien !... Que ſignifie ceci ? De l'enthouſiaſme poétique ! = « Quel avenir affreux ! » j'étouffe de fureur. = Elle ſe trouve mal ! = Je » m'affaiblis, je meurs ! = Dieux ! la lettre ! » Liſons ».

Ces deux vers & demi ſont aſſez bons ; mais, dites-moi, mon frère, ne ſentent-ils pas un peu trop le Tragique ?

= « Tu me vois à tes pieds prêt à les réparer ». = Oh ! pour celui-ci, il eſt d'un ſtile plus ſimple, il peut paſſer.

= « Je vais voir la pauvre Marceline ; n'y » viens-tu pas auſſi ? = J'y monterai dans un mo- » ment ». = Sans doute : il ne lui faut qu'un moment pour lire la lettre du Comte, faire quelques petites réflexions à ce ſujet, s'excuſer ſur ſon imprudence, & ſerviteur très-humble, voilà le ſecond acte fini.

CHAPITRE VI.

Le troiſième acte paſſe en revue.

SCÈNE II.

= « MAIS prenez garde que toutes ces hiſtoires » de Maîtres ſuppoſés » (*& de ſoldats ſuppoſés, fallait-il dire*), « ſont de vieilles fineſſes, des » moyens de Comédies ». = Oh ! cela eſt bien vrai, mon frère ; & cependant tous ceux dont vous vous êtes ſervi ſont dans ce cas. Puiſque vous le ſaviez, pourquoi vous en ſerviez-vous ?

SCÈNE IV.

= « Le pied vous a tourné, Madame..... » = (*Roſine, en regardant le Comte.*) Le coup » m'a porté juſqu'au cœur ». = Des *Puritains littéraires* traiteraient cela de calembourg, & des gens délicats diront que votre jeune perſonne ne s'exprime point avec décence.

Mademoiſelle Roſine, après avoir dit avec humeur : = « Où donc eſt-il ce Maître ? je ne veux » plus entendre parler de muſique ; je vais, en » deux mots, lui donner ſon compte » ; vous faites paraître tout-à-coup un empreſſement trop vif à

le faire reſter. Et vous, Docteur, ce changement ſubit ne vous fait naître aucun ſoupçon ! Après s'être donné une entorſe au pied, comme vous en êtes perſuadé, les inſtances de Roſine, ſon obſtination à vouloir chanter tout de ſuite, ne vous font pas craindre quelque fourberie de ſa part ? Au contraire, vous donnez bonnement dans le *pot au noir*. Allons, allons, Bartholo, mon ami, tantôt vous avez la fineſſe du renard, tantôt la ſtupidité d'une oiſon : je ne connais rien à votre caractère ; & le Comte Almaviva ne fait pas honneur à ſa pénétration, quand il vous prend (ſcène précédente) pour un *homme rude à manier*.

Ah ! me voici enfin à ce morceau de muſique, à cette *image du printems*, *d'un genre aſſez vif*. Liſons la note qui l'accompagne. « Cette ariette » fut chantée le premier jour à Paris, malgré les » huées..... Mais ſi la dignité de la Comédie » Françaiſe y a gagné quelque choſe (*en ne la* » *chantant plus*), il faut convenir que le Barbier de Séville y a perdu ». = Voilà comme ſont tous nos confrères les Gens de Lettres ; retranchez quelque choſe de leurs Ouvrages, ce ſera toujours le meilleur que vous en aurez ôté.

Examinons cette ſublime ariette.

« Quand, dans la plaine,
» L'Amour ramène, . . . »,

— *Quand, dans !* Comme ce vers eſt lirique ! comme cela ſonne agréablement ! *Quand, dans !*

« *Dans* tous les côteaux,
» Les cris des agneaux
» Retentiſſent;
» Ils bondiſſent; »

— Quoi ! *les cris des agneaux bondiſſent !* Eh ! mais, mon frère, vous me ſurprenez; je n'ai jamais vu *bondir des cris*, & ſur-tout des *cris d'agneaux*, qui ſont des *bêlemens*. Que votre eſprit, mon frère, bondiſſe ſur une raquette, paſſe encore; mais des cris qui bondiſſent ajoûtent trop au merveilleux.

« Mais Lindor enflammé
» Ne ſonge guère
» Qu'au bonheur d'être aimé
» De ſa bergère ».

— Quelle image ! *Lindor enflammé !* Ah ! que cet enflammé eſt expreſſif ! Ne *ſonge guère !* Ne ſemble-t-il pas voir *Lindor enflammé, riſſolé, ne ſonger guère*

Qu'à l'onguent pour la brûlure,
Robin, turelure, lure.

« Mais chanter
» Sauve-t-il du danger » ?

— *Chanter* & *danger* riment-ils bien, mon frère ?

C'eſt que j'ai ouï dire que dans tout ce qui s'appelle *petites Pièces*, & les vôtres me paraiſſent de ce nombre, la rime devait au moins être exacte.

« Il vient de l'embraſſer,
» Elle, bien-aiſe,
» Feint de ſe courroucer,
» Pour qu'on l'appaiſe ».

— N'auriez-vous pas un peu compté ſur un adouciſſement de la lettre P dans la prononciation l'*appaiſe* ? Cette équivoque n'aura pas manqué de faire rire les Eveillés du Parterre, & d'obliger les Dames à jouer de l'éventail. Vous êtes un malin compère !

» Les plaiſirs,
» Le fin badinage
» Sont mis en uſage
» Et bientôt la bergère,
» Ne ſent plus de colère ».

— Certainement elle n'en doit plus ſentir, puiſqu'elle ne s'y eſt pas miſe, en colere. Ne venez-vous pas de dire plus haut, qu'elle a ſeulement *feint de ſe courroucer* ? Il faut être conſéquent juſques dans les ariettes, mon frère.

» Nos amans d'accord
» Ont un ſoin extrême
» De voiler leur tranſport ;

» Mais quand on aime,
» La gêne ajoûte encor
» Au plaiſir même ».

— Oh ! voilà une chûte, une penſée, comme vous voudrez, qui a l'air bien commun. Mais comment vous êtes-vous permis les mauvaiſes rimes qu'on remarque dans ce petit morceau de poéſie ? Tantôt vos vers reſſemblent à de la proſe, tantôt votre proſe reſſemble à des vers : on n'y connoît rien. Eſt-ce ainſi que travaille *nos Faiſeurs d'Opéra-Comiques* ? Ils *n'y regardent pas de ſi près*, ſelon vous : ah ! mon frère, vous y regardez de trop loin. Si vous vous êtes permis tant de négligences dans un morceau inſéré dans une Comédie du Théâtre Français, dont le genre doit toujours avoir quelque choſe de grave & de noble, quelles licences ne devez-vous pas vous être données dans un Opéra-Comique, qui exige bien moins de correction ? J'y trouverais peut-être des choſes bien plaiſantes, ſi un heureux haſard me procurait la partition du *Barbier de Séville*..... Mais revenons à *nos moutons*, c'eſt-à-dire, à l'ariette dont nous parlions tout à l'heure.

— « En vérité, c'eſt un morceau charmant, & » Madame l'exécute avec une intelligence..... » — Vous me flattez, Seigneur, la gloire eſt » toute entière au Maître ». — A Maître Beau-

marchais. Oui, sans doute : il a fait le *morceau* que l'on vient de chanter ; on le trouve *charmant ; la gloire est toute entière à lui.* Réellement, mon frère, vous êtes un drôle de corps ! On dirait que vous vous chatouillez pour vous faire rire.

« Moi, je crois que j'ai un peu dormi pendant » le morceau *charmant* ». — Je crois, Monsieur » Bartholo, que vous n'êtes pas le seul ». = Voilà cependant un petit correctif à l'éloge ; mais c'est encore une finesse de l'Art ; car ce correctif est placé dans la bouche d'un homme qui ne se pique pas d'être connaisseur, tandis que la louange part d'une personne de goût. Mais faisons cela, & parlons en conscience. Cette ariette, insérée mal-à-propos dans une Comédie Française, ne serait-elle pas échappée aux sanglantes exécutions qu'il vous a fallu faire ? C'est un enfant chéri que vous n'aurez pas eu le courage d'immoler.

SCÈNE V.

— « Monsieur le Barbier, avancez, vous êtes » charmant. — Il est vrai que *ma mère* me l'a dit » autrefois ; mais je suis un peu déformé depuis » ce temps-là ». — *Déformé !* On dit bien un chapeau *déformé*, un soulier *déformé* ; mais un homme *déformé !* Sais-tu bien, Figaro, que tu

parles Français *comme une vache eſpagnole.* Ta mère que tu as connue (& tu diras peut-être le contraire par la ſuite), t'a ſans doute appris à mieux parler ta langue *maternelle.*

— « Vos cent écus ! j'aimerais mieux vous les » devoir toute ma vie, que de les nier un ſeul » inſtant ». — Confrère Figaro, ceci n'eſt point encore de ton crû : cette plaiſanterie, ſi tu penſes que c'en ſoit une, eſt journellement dans la bouche du menu peuple.

— « Vous voyant ici à conſulter, j'ai penſé » que vous pourſuiviez le même objet ». — Ah ! ah ! encore un petit calembourg, mon frère. J'avais cependant promis que je les paſſerais ſous ſilence. Mais auſſi à quoi ſert celui-ci ? A embarraſſer, *à propos de bottes*, Monſieur Almaviva, que vous auriez pu laiſſer tranquile auprès de la Sènora Roſine.

Scène VII.

— « Voyez comme le Ciel protège l'innocence » ! — Mons Figaro, il ne vous convient pas de jouer l'impie. Apprenez que le Ciel ne vous doit que des châtimens. Mais la fureur de faire un vers.....

Scène VIII.

— « C'eſt le drôle qui a porté la lettre au » Comte ». — Encore un vers ! Mais celui-ci ne

vaut pas le Diable. Dites-moi donc, Docteur Bartholo ; puiſque ce Barbier eſt un *fripon*, que vous le connaiſſez pour être l'entremetteur de Mademoiſelle Roſine & du Comte, pourquoi ne le renvoyez-vous pas ſur le champ ? Mais, répondrez-vous, il me doit cent écus, & je craindrais de les perdre. N'avez-vous pas un billet de cette ſomme ? D'ailleurs, la dot conſidérable de Roſine ne vous dédommagerait-elle pas avec uſure, de cette perte ? Malgré toutes vos précautions, ne devriez-vous pas appréhender qu'il ne trouvât le moyen de remettre la lettre dont vous dites qu'il a été le porteur ? Il ne faudrait qu'un moment pour vous *ſouffler* Roſine ; & pour avoir le plaiſir de vous faire raſer par ce *maudit Barbier*, vous vous expoſez leſtement à un auſſi grand inconvénient ? Vous allez même juſqu'à lui confier toutes vos clés. Allez, Docteur, vous n'êtes ni *amoureux*, ni *jaloux*, ni *ruſé*. Il eſt vrai qu'en renvoyant Figaro, adieu l'intrigue ; mais, par le moyen ſi rebattu des déguiſemens, de quoi ne vient-on pas à bout ?

SCÈNE X.

— « Moi, en montant, j'ai *accroché* une clé ».
— Bartholo prend le mot au propre ; mais les

autres Acteurs le prennent pour *voler*, *prendre*, & c'eſt en ce ſens que Figaro l'emploie. Que d'équivoques !

SCÈNE XI.

— « Ah ! Baſile, mon ami, ſoyez le bien ré- » tabli ». = Vous auriez pu arranger ainſi cette phraſe :

« Ah ! Baſile, mon ami,
» Soyez le bien rétabli ».

Je crois voir, dans ces deux petits vers, l'ombre d'une ariette qui nous apparaît. = « Baſile, je ſerai » chez vous de très-bonne heure ». = Comme ce vers eſt coulant ! Au reſte, cette ſcène eſt d'un excellent comique ; la ſurpriſe de Baſile, & l'erreur de Bartholo ſont on ne peut pas plus plaiſantes. Quel dommage que votre eſprit ne ſoit pas le même par-tout ! On eſt ſouvent tenté de lui dire ce mot, devenu proverbe : *Baſile, allez vous coucher.*

SCÈNE XII.

= « Eh mais ! il ſemble que vous le faſſiez » exprès de vous approcher & de vous mettre » devant moi pour m'empêcher de voir. = Tout

» exprès assurément ». — Oh ! ça, Docteur, convenez, une fois pour toutes, que vous n'avez pas le sens commun. Vous êtes intimement persuadé que le Comte, sous le nom d'Alonzo, mérite toute votre confiance ; & cela est si vrai, que vous n'avez presque pas daigné vous éclaircir sur la réalité de la maladie de Basile, dont la surprise & l'embarras auraient pourtant dû vous donner fortement à soupçonner ; à vous sur-tout qui prenez de l'ombrage pour la moindre chose ! Et maintenant vous voulez avoir les yeux sur le Comte, pour voir ce qu'il fait avec Rosine ! Après ce qui vient de se passer, cette inquiétude, de votre part, n'est pas naturelle. Vous répliquerez qu'un homme méfiant, l'est toujours, même à l'égard de ses meilleurs amis ..... Je conviens que vous avez raison ; mais son caractère ne doit pas se contredire ; mais il ne doit pas se confier au fripon de Barbier, & se méfier d'Alonzo qu'il croit honnête homme.

= « Si vous avez souvent des lubies comme » celles ..... ». = *Lubies !* mon frère, ce mot n'est-il pas trop burlesque dans la bouche de Monseigneur le Comte Almaviva ? *Lubies !* cela pourrait plutôt passer dans celle de mon confrère Figaro.

SCÈNE XIV.

= « Il y a de quoi perdre l'eſprit ! Il y a de » quoi perdre l'eſprit » ! = Oh ! cette perte-là n'eſt plus à faire, mon pauvre Bartholo, cette perte-là n'eſt plus à faire. Deviez-vous attendre à la fin du troiſième acte pour vous en appercevoir ?

« *Pendant l'entre-acte, le Théâtre s'obſcurcit,* » *on entend un bruit d'orage, & l'orcheſtre joue* » *celui qui eſt* gravé dans *la muſique du Bar-* » *bier, numéro 5* ». = Oh ! oh ! un orage ! Il va ſans doute occaſionner des incidens auxquels je ne m'attends point, une cataſtrophe ſingulière. Car je ne penſe pas que ce ſoit pour le ſeul plaiſir de faire entendre un morceau de muſique imitative, que vous l'ayez inſéré ici. Il me tarde de voir les effets qu'il va produire. Liſons, liſons.

CHAPITRE VII.

Le quatrième acte vaut-il mieux que les trois autres ?

Scène première.

= « Comment, Baſile, vous ne le connaiſſez » pas (Alonzo) » ? = Pauvre Bartholo, ne vous rappelez-vous pas que vous n'avez pu parvenir à le lui faire connaître dans la ſcène onzième de l'acte précédent ? Il eſt bien plus étonnant que vous, qui êtes ſi fin obſervateur, n'ayez pas reconnu, en ce Bachelier, ce ſoldat entre deux vins, avec lequel vous avez dit tant de platitudes un moment auparavant.

Scène III.

= « Allons nous embuſquer. A la fin, je la » tiens ». = Oh ! parbleu, oui, Docteur, il eſt bien queſtion ici de faire un vers alexandrin, & d'aller vous embuſquer, comme un ſot, pour voir & laiſſer entrer paiſiblement votre rival ! Pendant que vous irez chercher *main-forte*, que de choſes, auxquelles il n'y aurait plus de re-

mèdes, peuvent se passer chez vous !... Il serait plus naturel de garder vous-même Rosine & votre maison, & d'envoyer chercher *main-forte* par vos domestiques. Mais, direz-vous, ils sont hors d'état d'y aller ; l'un a pris un *narcotique*, & l'autre un *sternutatoire*. Belle raison pour les laisser reposer tranquilement dans leur lit, tandis que, faute de leur secours, vous vous exposez, comme un nigaud, à perdre une femme charmante, &, ce qui doit le plus vous affecter, une dot considérable ! Eveillez toute la maison, morbleu ! & mettez tout le monde sur pied, dussiez-vous les traîner hors du lit par les oreilles ; cela doit être dans votre caractère. D'ailleurs, ce *narcotique* & ce *sternutatoire*, pris depuis près de vingt-quatre heures, doivent avoir produit leur effet. Mais non, vous vous souciez de la vraisemblance, comme de *Colin-tampon ;* & vous aimez mieux vous absenter, contre toute raison, pour n'apporter aucun obstacle à la suite de l'intrigue. A la bonne-heure ; vous êtes un homme commode, ainsi qu'il y en a beaucoup dans Paris.

Scène IV.

Docteur Bartholo, instruit qu'on vous a dérobé la clé de la jalousie, il fallait y mettre un cadenas,

cadenas, ou ne point ſortir. Et vous, Roſine, perſuadée que Figaro & Lindor n'agiſſent que pour le compte d'autrui, vous ne deviez pas vous expoſer à un entretien nocturne. Si ces deux hommes euſſent été tels que vous aviez lieu de les croire, & que vous voyant ſeule & ſans défenſe, ils vous euſſent enlevée, vous vous ſeriez repentie trop tard de votre intrépidité.

SCÈNE V.

= « C'eſt Roſine, que ta figure atroce aura » miſe en fuite ». = Eh quoi! Monſieur le Comte, vous voulez que ce ſoit la figure *atroce* de Figaro qui ait mis Roſine en fuite, tandis qu'elle doit être accoutumée à la voir, cette figure *atroce*, puiſque ce Barbier eſt celui de ſon Tuteur, & qu'elle le voit chaque jour, ce Barbier *atroce!* Mais vous, Monſieur l'Auteur, comment vous êtes vous permis cette expreſſion d'*atroce*, après vous en être tant moqué dans un de vos *Memoires?* Elle me paraît auſſi déplacée, auſſi ridicule ici, que dans l'endroit où vous l'avez repriſe avec tant d'eſprit.

— « Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, » la foudre & les éclairs ». — Voilà donc, mon frère, à quoi aboutit ce grand orage que vous

nous avez annoncé à la fin de l'acte précédent, & qui *est gravé dans le recueil de la musique du Barbier, n°. 5 ?* Qu'il y eût un orage ou non, ces Messieurs ne seraient pas moins arrivés à bon port.... Placer un orage dans une Comédie, pour avoir le plaisir de faire dire aux Acteurs : *Nous sommes tous percés. Charmant tems !* N'est-ce pas un beau trait d'imagination ? O mon frère, mon frère ! vouliez-vous d'abord faire un Opéra ?... Mais je devine.... Votre Compositeur de musique, flaté de partager le succès prodigieux de votre Pièce, non content des airs qu'il avait fournis, & que le refus des Italiens réduisait à un très-petit nombre, vous aura prié d'y insérer un chef-d'œuvre en orage, de sa façon : vous, mon frère, qui êtes la bonté, la complaisance même, vous lui aurez promis de le *cheviller* ou vous pourriez & comme vous le pourriez..... Vous êtes un galant homme ; vous lui avez tenu parole au risque.... Tout est dit, n'en parlons plus.

— « Comment lui annoncer (à Rosine) brusquement que le Notaire l'attend chez toi pour » nous unir ? Elle trouvera mon projet bien hardi. » Elle va me nommer audacieux ». — Que vous êtes simple, Monsieur le Comte ! ah que vous êtes simple pour un homme de Cour ! Quoi ! vous

voulez que la modeſte Roſine, après vous avoir écrit deux lettres bien tendres; après avoir dit tout haut & en votre préſence, qu'*elle donnera ſon cœur & ſa main à celui qui pourra l'arracher de cette horrible priſon*; après avoir ſouffert que vous priſſiez la clé de la jalouſie pour vous introduire décemment, pendant la nuit, dans ſon appartement; vous voulez, dis-je, qu'elle vous nomme *audacieux*, lorſque vous lui propoſerez de l'épouſer! Moi je trouve qu'elle ſera fort heureuſe, ſi vous voulez bien avoir cette complaiſance.

SCÈNE VI.

(*Figaro allume toutes les bougies*). — « La » voici, ma belle Roſine ». — Figaro, mon confrère, tu es honnête ou veut le paraître, mais tu n'es pas adroit. Il ne ſerait pas décent que Mademoiſelle Roſine ſe trouvât ſeule avec deux hommes & dans l'obſcurité (quoiqu'elle s'y attendît), j'en conviens; mais n'as-tu pas dit de Bartholo, que c'eſt un homme *qui guète & furète*? Le moindre rayon de lumière peut vous déceler, vous faire manquer votre coup; & tu allumes *toutes les bougies!*.... Mais tu prévois, ſans doute, que mon frère l'Auteur empêchera, pour cette fois, Bartholo de *guéter & furéter*, & qu'il aura

pris ſoin de l'éloigner, afin de ne le faire revenir qu'au moment même où on aura beſoin de lui pour le dénouement. En ce cas, tu es plus prévoyant que tu n'aurais dû l'être.

— « Connais-tu cette lettre? — Que votre » Tuteur vous a remiſe? — Oui, je lui en ai » l'obligation. — Dieu! que je ſuis heureux! Il » la tient de moi. Dans mon embarras, hier, » je m'en ſuis ſervi, pour arracher ſa confiance, » & je n'ai pu trouver l'inſtant de vous en infor- » mer ». — Ah! je vous y prends, Monſieur Almaviva, je vous y prends. Vous n'avez pu, dites-vous, trouver l'inſtant d'informer Roſine du ſort de ſa lettre; & moi, je me ſouviens très-bien que vous avez commencé deux fois à lui en parler, & qu'il n'a tenu qu'à vous de l'inſtruire. Acte III, ſcène XII: — « Et *quant* à la lettre, » je me ſuis trouvé tantôt dans un tel embarras » pour reſter ici.... Déſolé de voir mon dé- » guiſement inutile..... — (*Bartholo paſſant entre deux*) Votre déguiſement inutile ». — Non, en effet, Bartholo vous a ſurpris, & ne vous a pas donné le tems d'achever. Peut-être fallait-il commencer par-là. Voyons plus haut. Acte III, ſcène IX: — « Et *quant* à la lettre que j'ai reçue » de vous ce matin, je me ſuis vu forcé... ». — Ici, Bartholo & Figaro entrent en diſputant,

cela eſt vrai ; mais comme ils ne prennent pas garde à vous, que ce qu'ils diſent entr'eux n'a aucun rapport à vous, & que vous ſentez qu'il eſt de la plus grande conſéquence d'inſtruire Roſine ſur cet événement, vous aviez vingt fois plus de tems qu'il ne vous en fallait pour achever votre phraſe. D'ailleurs, vous êtes cenſé l'avoir achevée, cette phraſe, parce que, l'arrivée de Bartholo ne vous regardant point, vous devez néceſſairement avoir continué de dire, à Roſine, tout bas, ſi vous voulez, que vous vous êtes vu forcé de ſacrifier ſa lettre à Bartholo, pour arracher ſa confiance. Mais que ſerait devenu alors l'incident qu'a produit ce défaut d'*information* ? Il n'aurait pas eu lieu ; & s'il n'eût pas eu lieu, que ſerait devenue toute l'intrigue du quatrième acte ? C'eſt ce qu'il fallait prévoir. Tout le quatrième acte porte à faux ; cela eſt clair : car Roſine n'eût point dit, pour ſe venger, que vous aviez *dérobé* la clé de la jalouſie, pour vous introduire, au milieu de la nuit, dans la maiſon ; car Bartholo ne fût point ſorti pour aller s'embuſquer devant la porte, & chercher enſuite *main-forte* ; car vous n'auriez pu pénétrer juſques dans l'appartement, puiſque Bartholo y eût attendu tranquilement le Notaire ; car, &c., &c., &c. On

peut continuer ces *&c.* & ces *car* jusqu'au mot *Fin* du quatrième & dernier acte.

— « Monseigneur, le retour est fermé, l'échelle » est enlevée ». — Oui, mais soyez tranquiles, vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira. Les deux domestiques ont pris un *sternutatoire* & un *narcotique* éternels, & le Docteur est allé chercher *main-forte*, pour vous donner tout le tems nécessaire de vous expliquer, pour, &c., &c., car il faut finir une fois.

Scene VII.

« (*Basile pesant la bourse*). — Mais c'est que » moi, quand j'ai donné ma parole une fois, il » me faut des motifs d'un grand poids.....». — Dans combien de Pièces ce quolibet *arlequinique* n'a-t-il pas été dit, mon frère ? Et cependant vous nous donnez cela pour du *tout neuf !*

Scene VIII & *dernière.*

— « Ah ! Dom Basile, eh ! comment êtes-» vous ici ? — Mais plutôt vous, Docteur, » comment n'y êtes vous pas » ? — Cette réponse de Basile est juste, mon frère ; elle renferme, en

peu de mots, une critique fine de la conduite invraiſemblable du Docteur dans cette circonſtance.

— « Cette inutile réſiſtance au plus honorable » mariage, indique aſſez ſa frayeur ſur la mau- » vaiſe adminiſtration des biens de ſa pupille, » dont il faudra qu'il rende compte. — Ah ! qu'il » conſente à tout, & je ne lui demande rien ». — Vous employez là, pour obtenir le conſentement du Tuteur, un moyen bien rebattu, mon frère ! Il n'eſt pas douteux qu'en conſéquence de cet abandon, le Docteur ne conſente au mariage du Comte avec Roſine, comme on l'a vu juſqu'ici dans différentes Pièces de Théâtre; & en effet, cela ne ſouffre plus aucune difficulté. Cependant ſi le Docteur était auſſi amoureux, que vous nous l'avez dépeint, il lui reſtait encore une reſſource qui ſe préſente tout naturellement à l'eſprit, & qui eût du moins ſervi à éloigner ce mariage, ſi elle ne l'eût pas annullé. On ne s'empare pas impunément des clés d'une maiſon, on ne monte pas impunément ſur une échelle pour s'introduire à minuit, dans cette même maiſon, & enlever une pupille de chez ſon Tuteur. Tout cela, mon frère, ne ſe fait impunément dans aucun pays policé. Eſt-ce pour faire votre cour aux Grands que vous leur accordez de pareils avantages, dont

peut continuer ces *&c.* & ces *car* jusqu'au m
Fin du quatrième & dernier acte.

— « Monseigneur, le retour est fermé, l'éc
» est enlevée ». — Oui, mais soyez tranq
vous pouvez faire tout ce qu'il vous plai
deux domestiques ont pris un *sternutatoi*
narcotique éternels, & le Docteur est
cher *main-forte*, pour vous donner tou
nécessaire de vous expliquer, pour,
car il faut finir une fois.

Scene VII.

« (*Basile pesant la bourse*). —
» moi, quand j'ai donné ma paro
» me faut des motifs d'un grau
— Dans combien de Pièces c
nique n'a-t-il pas été dit, mon f
vous nous donnez cela pour d

Scene VI

— « Ah ! Dom Basile
» vous ici ? — Mais pl
» comment n'y êtes vous
de Basile est juste, mon f

VIII.

*ıſieur l'*Auteur.

ıt j'ai beſoin pour
teurs, daignez me
de vous donner quel-
s que vous n'écriviez
ue vous en faites d'aſſez
ıs y ſonger, que ſera-ce
écidé à ne parler que le
ı de vous faire connaître
: ſingulier que vous avez
e vient en idée de ranger
le, tous les grands vers qui
ıoi dans le Barbier de Séville.
peine de les compter.

l air fait plaiſir à reſpirer !
e à plaiſir de l'importance à tout !
ſur vous la porte de la rue.
ffreux !... J'étouffe de fureur.
e mal.... — Je m'affaiblis, je meurs.
ne le Ciel protége l'innocence !
le *qui a* porté la lettre au Comte.
ſerai chez vous de très-bonne heure.
le indignité !.... il en ſera puni.
ous embuſquer. A la fin je la tiens.

Je vous fais grace, mon frère, des vers de sept, de huit & de dix syllabes répandus dans votre prose; & vous voyez que n'en voilà pas mal de ceux qu'on nomme alexandrins. Ainsi, dans un tems où l'on croit que les bons Poétes sont extrêmement rares, j'ai le bonheur d'en découvrir un, qui ne se doutait pas lui-même de ses heureuses dispositions.

Attendez donc, je crois que je me trompe, vous ne méritez que des reproches pour cette prose véreuse. Une de mes pratiques me presse de vous en assurer (elle venait se faire rajeunir au tranchant de mon rasoir; & comme c'est un Savant, il m'a fallu beaucoup disputer avec lui, avant de nous entendre). Il m'a remis un papier, qu'il me recommande de vous faire parvenir: je vais vous épargner la peine de débrouiller son griffonage. Voici ce qu'il contient. « Vaugelas, dans une de » ses remarques sur la langue française, en fait » une importante, dont devrait bien profiter l'Au- » teur du *Barbier de Séville*. — Une période en » prose, dit-il, qui commence ou qui finit ainsi, » *qui se peut assurer d'une persévérance*, est vi- » cieuse. Il faut, continue-t-il, éviter les vers » dans la prose.... sur-tout les vers alexandrins..... » comme est celui dont j'ai donné un exemple, » parce que leur mesure sent plus le vers, que

» celle des vers communs, & que marchant,
» s'il faut ainſi dire, avec plus de pompe & de
» train que les autres, ils ſe font plus remar-
» quer. Mais il les faut principalement éviter,
» quand ils commencent ou achèvent la période,
» & qu'ils font un ſens complet. Que s'il y a
» deux vers de ſuite, dont le ſens ſoit parfait en
» chaque vers, c'eſt bien encore pis..... Il y
» en a qui tiennent que ce n'eſt point un vice
» qu'un vers dans la proſe, encore qu'il faſſe un
» ſens complet, pourvu qu'il ne ſoit point com-
» poſé de mots ſpécieux & magnifiques, & qui
» ſentent la poéſie; mais je ne ſuis pas de leur
» avis, quoique je leur accorde qu'un vers com-
» poſé de paroles ſimples & communes, eſt beau-
» coup moins vicieux ». — Thomas Corneille,
» dans ſes notes, va plus loin encore. Selon lui,
» — non-ſeulement il faut éviter les vers dans la
» proſe, mais on devrait prendre garde à ne
» commencer & à ne finir jamais une période par
» une moitié de vers. — Bocace, dit encore Vau-
» gelas, a commencé ſon *Décaméron* par un vers:

Humana coſa è haver compaſſione;

» & comme il feſait de mauvais vers, & que
» celui-là était aſſez bon, on diſait de lui qu'il

» ne feſait jamais bien des vers, que lorſqu'il » n'avait pas deſſein d'en faire ». —

Dieu de Mahomet! que ces Savans s'expriment avec ſéchereſſe! En voyant leur ſtile ſérieux & ſerré, & ſouvent fort ennuieux, il me ſemble contempler la gravité de leur phiſionomie. Laiſſez leur faire, mon frère, tous leurs peſans raiſonnemens, & n'en ſoyez pas moins Poéte *ſans le ſavoir*. Ne vaut-il pas mieux inſérer des vers dans ſa proſe, que de mettre, *ſans y ſonger*, de la proſe dans les vers?

Malgré les fautes que j'ai relevées, avec tout le reſpect poſſible, vous n'en êtes pas moins un homme charmant, rempli d'eſprit, fait pour être les délices de la Société, & pour *amuſer* votre Nation, ce qui n'eſt pas un petit mérite..... Je vous prodigue ces louanges ſincères, afin de reconnaître la bonté que vous avez eue de produire dans le monde mon confrère le Barbier de Séville. Eh! qui ſait ſi quelque jour vous ne voudrez pas auſſi devenir le protecteur du Barbier de Bagdad. Du moins vous ſeriez sûr de ne point trouver en moi un Flateur, avantage inconnu aux riches & aux Grands, & ſur-tout aux Gens de Lettres qui ont le bonheur ou le malheur de jouir d'une fortune conſidérable.

En attendant que vous étendiez ſur moi, pauvre hère, cette *bienfaiſance* qui vous caractériſe, je vais courageuſement m'enfoncer dans la lecture de la ſeconde brochure bleue, mais très-volumineuſe, qui compoſe l'autre partie de ma trouvaille.

CHAPITRE IX.

Nouvelles incurſions de critiques & de raiſons.

QUE vois-je? il s'agit encore de mon cher confrère Figaro, auquel ſon illuſtre protecteur fait jouer un rôle beaucoup plus important, car il n'eſt plus un miſérable Barbier. Maintenant il eſt dans un beau château, chéri, cajolé & craint du maître, & idolâtré d'une jolie ſoubrette, qu'il eſt même à la veille d'épouſer. Un million de remercîmens à Monſieur l'Auteur, pour tous les biens qu'il prodigue à mon digne confrère..... Mais de quel chagrin ſecret eſt-il conſumé, cet aimable homme de Lettres, qui, dans ſon intéreſſante gaîté, voulait tout à l'heure qu'on balotât, *ſur une raquette*, ſon eſprit, comme un *léger volant?* Je trouve ſon ton bien rembruni; il ne s'exprime actuellement qu'avec un ſérieux & une

gravité bien extraordinaires en lui, qui promettait d'être toujours *amuſable*. Il me ſemble le voir, en long manteau de deuil, ſe plaindre dolemment de n'avoir pas eu tous les rieurs de ſon côté, ou d'en avoir eu d'une eſpèce différente de ceux qu'il eſpérait trouver. Je vais me conformer à ſa triſteſſe poignante, & ne parler que la larme à l'œil & d'un ton tout-à-fait piteux.

Il faut recourir au reſpect, qui a quelque choſe de triſte & de lugubre; je ne me ſervirai plus même de l'expreſſion familière & amicale de *Frère*, elle eſt trop gaie; j'emploierai celle de *Monſieur*, plus reſpectueuſe, & partant plus analogue à la douleur dont il convient d'être ſaiſi, pour diſcuter la nouvelle Préface, & approcher de ſon genre larmoyant.

Mais, Monſieur l'Auteur de *la Fole Journée* n'entendant plus railleries, me ſera-t-il permis, comme ci-devant, d'examiner ſes fautes *littéraires*, en cas qu'il lui en ſoit encore échappé quelques-unes? C'eſt ce qu'il me paraît à propos d'approfondir..... Prenons garde, il n'y fait pas bon. Voyez avec quelle humeur, quelle colère il parle de ſes critiques; il commence par les foudroyer des mêmes carreaux que lançait Molière. (Il eſt ſi doux de s'aſſimiler avec un grand homme!) — « Les afficheurs & balayeurs de ſon tems....

» ne manquèrent pas d'apprendre au Public que » tout ce qu'il y avait de bon dans ſes Pièces était » horrible. Il eſt auſſi prouvé que des envieux » très-importans, ou des importans très-envieux, (on reconnaît l'habile retourneur de phraſe) » ſe » déchaînèrent contre lui.....».

L'Ignorance & l'Erreur à ſes naiſſantes Pièces,
En habits de Marquis, en robes de Comteſſes,
Venaient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur voulait la ſcène plus exacte;
Le Vicomte, indigné, ſortait au ſecond acte:
L'un, défenſeur zélé des dévots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots, le condamnait au feu;
L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la Cour immolée au Parterre.

Il n'eſt pas difficile de ſentir l'application de tout cela. Voici qui ſera encore plus clair: — « La » vermine éphémère démange un inſtant & périt.... » Ces Ecumeurs littéraires, qui vendent leurs » bulletins ou leurs affiches à *tant de liards* le » paragraphe ». —

Jugez, par cet échantillon, des politeſſes que j'ai à craindre de Monſieur l'Auteur courroucé, ſi j'oſe appercevoir des taches dans ſa nouvelle production..... Attendez, voici qui me donne un peu courage: — « Je ne ſuis point..., l'ennemi de

» mes ennemis. En disant bien du mal de moi ils » n'en ont point fait à ma Pièce ; & s'ils sen- » taient seulement autant de plaisir à la déchirer, » que j'eus de plaisir à la faire, il n'y aurait » personne d'affligé ». — Oh ! je puis, avec douceur, avoir l'honneur, Monsieur, de dire mon sentiment, & vous ne m'en voudrez pas plus de mal, puisque vous n'êtes pas même l'*ennemi de vos ennemis*.

Loin de vouloir empêcher une juste censure, je vois que vous la tolérez fort honnêtement, du moins si je dois ajouter foi aux phrases suivantes, dans lesquelles vous avez mêlé l'apsinthe avec le miel : — « Au-lieu de ces inquisitions puériles & » fatigantes, & qui seules donnent de l'impor- » tance à ce qui n'en aurait jamais, si, comme » en Angleterre, on était assez sage ici pour traiter » les sotises avec ce mépris qui les tue ; loin de » sortir du vil fumier qui les enfante, elles y » pouriraient en germant, & ne se propageraient » point. Ce qui multiplie les libelles, est la fai- » blesse de les craindre : ce qui fait vendre les » sotises, est la sotise de les défendre ». —

Ainsi, de quelque manière que vous enviſagiez mon travail, vous permettez donc, Monsieur, que je m'y livre, & que..... Mais la dernière page de votre Préface m'apprend que vous avez vous-même

même relevé les défauts de votre Drame, & qu'il ne me reſte plus rien à dire. — « Puiſque j'ai » promis la critique de ma Pièce, il faut enfin » que je la donne ». — Cela ſerait auſſi rare qu'édifiant, de voir un habitant du Parnaſſe convenir modeſtement de ſes erreurs; un pareil phénomène n'eſt point arrivé depuis un Poéte célèbre, nommé, je crois, Pierre Corneille, & il n'eſt pas sûr qu'il renaiſſe, ce phénomène, au bout d'un ſiècle & demi..... J'avais raiſon de reſter dans le doute, malgré les magnifiques promeſſes qui cherchaient à me ſéduire; car toute la critique tant annoncée, tant prônée, aboutit à une ironie, où l'on convient que l'on n'a point peint les mœurs de la génération préſente, mais celles de nos grands pères & de nos petits enfans. J'en conclus que l'Auteur s'en rapporte, du ſoin de le critiquer, à tout Ariſtarque ſage & honnête, qui voudra bien en prendre la peine. S'il avait craint la cenſure d'autrui, il ne ſe la ſerait point épargnée à lui-même, où il aurait corrigé les fautes qui ont pu lui échapper; ce qu'il y avait encore de plus difficile.

CHAPITRE X.

L'hiſtorique ou la politique de la préface lamentable du MARIAGE DE FIGARO.

AVANT de m'enfoncer dans l'immenſe lecture que j'ai ſous les yeux, & dans les vaſtes diſcuſſions qu'elle fera naître, il eſt néceſſaire que je m'arrête un inſtant aux faits rapportés dans la longue Préface, & qui en ſont comme la partie politique. — « Feu M. le Prince de Conti, de » patriotique mémoire (car en frappant l'air de » ſon nom, *l'on ſent vibrer le vieux mot patrie*), » feu M. le Prince de Conti, donc, me porta » le défi *public* de mettre au Théâtre ma Pré- » face du Barbier de Séville (la lettre modérée) » plus gaie, diſait-il, que la Pièce, & d'y mon- » trer la famille de Figaro, que j'indiquais dans » cette Préface. — Monſeigneur, lui répondis- » je, ſi je mettais une ſeconde fois ce caractère » ſur la ſcène, comme je le montrerais plus âgé, » qu'il en ſaurait quelque peu davantage, ce ſe- » rait bien un autre bruit, & qui ſait s'il verrait » le jour ! Cependant, par reſpect, j'acceptai le » défi ; je compoſai cette *Fole journée*, qui cauſe

» aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le » premier. C'était un homme d'un grand caractère, un Prince auguſte, un eſprit noble & » fier : le dirai-je ? il en fut content ». — Quoique ces louanges ſoient très-juſtes, ne ſemble-t-il pas qu'elles ſont prodiguées, à cauſe que ſon Alteſſe *fut contente de la Pièce ?*

— « *La Folle journée* reſta cinq ans au porte-» feuille (bien malgré l'Auteur, ſans doute) ; » les Comédiens ont ſu que je l'avais, ils me » l'ont enfin arrachée ». — Ceci eſt un moyen uſé depuis long-tems. Dans combien de Préfaces lit-on : *Des amis trop officieux me forcent de mettre cet Ouvrage au jour ?* Ou bien : *Ce manuſcrit a été dérobé à l'Auteur, & c'eſt à ſon inſu qu'on l'imprime*, &c., &c.

— « Sur l'éloge outré qu'en firent les Comédiens, » toutes les Sociétés (*c'eſt-à-dire le beau Monde de Paris*) » voulurent le connaître, & dès-lors il » fallut me faire des querelles de toute eſpèce, ou » céder aux inſtances univerſelles. Dès-lors auſſi » les *grands ennemis* de l'Auteur ne manquèrent » pas de répandre à la Cour qu'il bleſſait dans cet » Ouvrage, d'ailleurs *un tiſſu de bétiſes*, la Re-» ligion, le Gouvernement, tous les états de la » Société, les bonnes mœurs, & qu'enfin la vertu » y était opprimée, & le vice triomphant, *comme*

» *de raiſon*, ajoutait-on ». — *Les graves Meſſieurs* que l'Auteur a en vue ici n'auraient pas dit qu'un Ouvrage qui n'était qu'un *tiſſu de bétiſes*, attaquait ce qu'il y a de plus reſpectable. Ils n'auraient pas dit non-plus que le vice triomphait, *comme de raiſon*.

— « Un Monſieur de beaucoup d'eſprit, mais » qui l'économiſe un peu trop (*comme celui qui ne s'aviſait de rien*), » me diſait un ſoir » au Spectacle. — Expliquez-moi donc, je vous » prie, pourquoi, dans votre Pièce, on trouve » autant de phraſes négligées qui ne ſont pas de » votre ſtile ? » — L'Auteur n'avait pas beſoin de chercher à prouver que les perſonnages d'un Drame doivent s'exprimer ſelon leur état & les paſſions qui les agitent.

Il paraît toujours dominé de l'envie de ſe comparer à Molière. — « Un Courtiſan, dit-il, outré » du ſuccès de l'*Ecole des Femmes*, criait des » balcons au Public, *ris donc, Public, ris donc!*...

» Le premier jour de *la Folejournée*, on s'échauf- » fait dans le foyer (même d'honnêtes Plébeyens) » ſur ce qu'ils nommaient ſpirituellement, *mon* » *audace*. Un petit vieillard ſec & bruſque, im- » patienté de tous ces cris, frappe le plancher » de ſa canne, & dit en s'en allant : — *Nos Fran-* » *çais ſont comme les enfans qui braillent quand*

» *on les éberne.* — Il avait du ſens ce vieillard. » Peut-être on pouvait mieux parler : mais pour » mieux penſer, j'en défie ». — Oui, ſans doute, il pouvait mieux parler. Le vieillard, qui cria à Molière, du milieu du Parterre : *Courage, Molière ! voilà la vraie Comédie.* — s'exprimait avec beaucoup plus de nobleſſe & de connaiſſance.

= « Un autre reproche aſſez fort, mais dont » je n'ai pu me laver, eſt d'avoir aſſigné pour » retraite, à la Comteſſe, un certain Couvent » d'*Urſulines.* = Urſulines ! a dit un Seigneur » joignant les mains *avec éclat.* = *Urſulines !* a dit » une Dame en ſe renverſant de ſurpriſe ſur un jeune » Anglais de ſa loge. *Urſulines !* ah ! Milord, ſi vous » entendiez le Français !..... = Je ſens, je ſens » beaucoup, Madame, dit le jeune homme en » rougiſſant. = C'eſt qu'on n'a jamais mis au » Théâtre aucune femme aux *Urſulines !* Abbé, » parlez-nous donc ! L'Abbé (toujours appuyée » ſur l'Anglais), comment trouvez-vous *Urſu-* » *lines ?* = Fort indécent, répond l'Abbé, ſans » ceſſer de lorgner Suzanne. = Et tout le monde » a répété, *Urſulines eſt fort indécent.* Pauvre » Auteur ! on te croit jugé, quand chacun ſonge à » ſon affaire.....

» Dans le plus fort de la rumeur, moi bon- » homme ! j'avais été juſqu'à prier une des Actrices,

» qui font le charme de ma Pièce, de demander » aux mécontens, à quel autre Couvent de filles » ils eſtimaient qu'il fût *décent* que l'on fît entrer » la Comteſſe ? A moi, cela m'était égal ; je l'au- » rais miſe où l'on aurait voulu ». = Il fallait dire, *je lui aurais fait propoſer d'entrer ;* car ce n'eſt qu'une propoſition que fait la Comteſſe. Il n'eſt pas étonnant que le mot *Urſulines* ait d'abord fait rire au Théâtre ; c'eſt la première fois qu'on s'eſt aviſé de l'y faire prononcer, du moins en France : celui d'*Auguſtines*, de *Viſitandines*, de *Clairettes*, aurait eu le même ſort. Quel art ne faudrait-il pas qu'un Poéte dramatique employât, pour ne point effaroucher les Spectateurs au mot de *Cordelier*, de *Capucin*, de *Carme !* &c., &c.

— « Je cite nos importans, qui bleſſés, on ne » ſait pourquoi, des critiques ſemées dans l'Ou- » vrage, ſe chargent d'en dire du mal, ſans ceſſer » de *venir aux nôces* ». — Cette dernière expreſ- ſion, *venir aux nôces*, eſt auſſi obſcure que peu élégante. Il était facile de mieux dire, que les *importans* n'ont pas ceſſé d'aſſiſter aux repréſen- tations du *Mariage de Figaro*, malgré tout le mal qu'ils en publient.

— « C'eſt un plaiſir aſſez piquant de les voir » d'en bas au Spectacle, dans le très-plaiſant em- » barras de n'oſer montrer ni ſatisfaction ni colère ;

» s'avançant ſur le bord des loges, prêts à ſe » moquer de l'Auteur, & ſe retirant auſſi-tôt » pour celer un peu de grimace ; emportés par » un mot de la ſcène, & ſoudainement rembrunis » par le pinceau du Moraliſte ; au plus léger trait » de gaîté, jouer triſtement les étonnés, prendre » un air gauche en feſant les pudiques, & regar- » dant les femmes dans les yeux, comme pour » leur reprocher de ſoutenir un tel ſcandale ; puis » aux grands applaudiſſemens, lancer ſur le Pu- » blic un regard mépriſant, dont il eſt écraſé ». — On ſent combien ce tableau eſt outré, & l'on ne peut s'empêcher de ſe demander pourquoi l'Auteur ſe déchaîne ſi ſouvent contre la plupart des gens titrés ? C'eſt une queſtion que nous examinerons dans le chapitre ſuivant.

Terminons celui-ci par les phraſes emportées concernant l'épigramme lancée du ceintre de la ſalle, pendant une repréſentation du *Mariage de Figaro*. — « ..... Ils ſavent que je les connais, » ces Libelliſtes honteux, qui n'ont trouvé d'autre » moyen de ſatisfaire leur rage, l'aſſaſſinat étant » trop dangereux. Si j'avais eu deſſein de les » nommer, ç'aurait été au Miniſtère public ; leur » ſupplice eſt de l'avoir craint, il ſuffit à mon » reſſentiment. Mais on n'imaginera jamais juſ- » qu'où ils ont oſé élever les ſoupçons du Public

» ſur une auſſi lâche épigramme ! Semblables à » ces vils Charlatans du Pont-Neuf, qui, pour » accréditer leurs drogues, farciſſent d'ordres, de » cordons *le tableau qui leur ſert d'enſeigne* ». — Voilà encore une expreſſion tout-à-fait impropre : c'eſt eux-mêmes, non leur tableau, que les Charlatans *farciſſent* d'ordres, de cordons.

L'épigramme tombée du ceintre, comme une grêle meurtrière, était, en effet, très-violente; qu'on en juge :

Je vis hier, du fond d'une couliſſe,
L'extravagante Nouveauté,
Qui triomphant de la Police,
Profane des Français le ſpectacle éhonté.
Dans ce Drame effronté, chaque Acteur eſt un vice.
Bartholo nous peint l'Avarice;
Almaviva, le Suborneur;
Sa tendre moitié, l'Adultère;
Et Double-main, un plat voleur;
Marceline eſt une Mégère;
Baſile, un Calomniateur;
Fanchette l'innocente eſt bien apprivoiſée;
Et la Suzon, plus que ruſée,
A bien l'air de goûter du Page favori,
Greluchon de Madame, & mignon du Mari.
Quel bon ton ! quelles mœurs cette intrigue raſſemble !
Pour l'eſprit de l'Ouvrage, il eſt chez Bride-Oiſon.
Mais Figaro ! ... Le drôle à ſon Patron
Si ſcandaleuſement reſſemble;

Il eſt ſi frappant, qu'il fait peur.
Et pour voir à la fin tous les vices enſemble,
Le Parterre en chorus a demandé l'Auteur.

CHAPITRE XI.

A tout Seigneur, tout honneur.

L'ÉPIGRAMME ſcandaleuſe qu'on vient de lire, donne fortement à entendre que *le Mariage de Figaro* eſt une Pièce très-indécente; c'eſt ce que je me propoſe d'approfondir, quand j'aurai examiné pourquoi ſon Auteur lance mille ſarcaſmes contre les Courtiſans.

Raſſemblons d'abord les différens traits avec leſquels il a tâché de les percer, & qui ſont épars dans ſon énorme Préface. Nous l'avons vu autrefois perſifler, accabler les Médecins; le voici maintenant qui tonne ſur les gens du grand monde. — « Mais qu'oſerait-on dire au Théâtre d'un » Seigneur, ſans les offenſer tous, ſinon de lui » reprocher ſon trop de galanterie! N'eſt-ce pas » là le défaut le moins conteſté par eux-mêmes? » J'en vois beaucoup d'ici, rougir modeſtement » (& c'eſt un noble effort) en convenant que j'ai » raiſon.....

» Entr'autres critiques de la Pièce (*les deux*

» *Amis*), j'entendis dans une loge, auprès de celle » que j'occupais, un jeune *Important* de la Cour, » qui disait gaîment à des Dames : — L'Auteur, » sans doute, est un garçon Fripier, qui ne » voit rien de plus élevé que des Commis des » Fermes, & des Marchands d'étoffes; & c'est au » fond d'un magasin qu'il va chercher les nobles » amis, qu'il traduit à la scène française. — Hélas! » Monsieur, lui dis-je en m'avançant, il a fallu » du moins les prendre où il n'est pas impossible de » les supposer. Vous ririez bien plus de l'Auteur, » s'il eût tiré deux vrais amis de *l'œil de bœuf*, » ou *des carrosses*. (Quelles expressions amphigouriques!) » Il faut un peu de vraisemblance, » même dans les actes vertueux.....

» J'aurais de la peine à faire croire à l'innocence de ces impressions (l'amitié & l'amour) » si nous vivions dans un siècle moins chaste, dans » un de ces siècles de calcul, où voulant tout » prématuré, comme les fruits de leurs serres-» chaudes, les Grands mariaient leurs enfans à » douze ans, & faisaient plier la Nature, la dé-» cence & le goût aux plus sordides convenances, » en se hâtant sur-tout d'arracher de ces êtres non » formés, des enfans encore moins *formables*, » dont le bonheur n'occupait personne, & qui » n'étaient que le prétexte d'un certain trafic d'a-

» vantages, qui n'avait nul rapport à eux, mais » uniquement à leur nom. Heureuſement nous » en ſommes bien loin ». = On voit clairement que Monſieur l'Auteur critique ici le tems préſent, ſous prétexte de ne parler que du paſſé. Il fait, dans ce morceau, des obſervations juſtes, & y relève des abus contre leſquels on s'eſt ſouvent récrié. Mais eſt-il abſolument fondé dans ce qu'il dit ſur l'uſage où l'on eſt de marier très-jeunes les gens de qualité, ſur-tout ceux du premier rang? Devait-il ignorer qu'on ne ſe diſpenſe point d'attendre qu'ils ſoient nubiles, & que ſi l'on ſaiſit cet inſtant, c'eſt afin de devancer le ravage des paſſions, & de tourner au profit de l'himen les premiers ſentimens du cœur, ſi doux, ſi délicieux, qui peuvent nous attacher pour la vie à l'objet d'une tendreſſe légitime!

— « Je dis qu'il n'y a point de Seigneur qui » vale mieux que ſa réputation, qu'il ne ſaurait » y en avoir, à moins d'une exception bien rare. » Un homme obſcur ou peu connu peut valoir » mieux que ſa réputation, qui n'eſt que l'opi- » nion d'autrui. Mais de même qu'un ſot en place, » en paraît une fois plus ſot, parce qu'il ne peut » plus rien cacher; de même un grand Seigneur, » l'homme élevé en dignités, que la fortune & » ſa naiſſance ont placé ſur le grand Théâtre,

» & qui, en entrant dans le monde, eut toutes » les préventions pour lui, vaut preſque toujours » moins que ſa réputation, s'il parvient à la rendre » mauvaiſe ». — Ce que vous ajoutez, d'après un Ecrivain *ſévère*, ſur l'utilité des rangs intermédiaires dans une Monarchie, eſt profondément penſé : il eſt fâcheux que ce bon morceau ſoit affaibli par l'aveu que vous faites que cet Ecrivain *ſevère* n'eſt autre que Monſieur l'Auteur du *Mariage de Figaro ;* certainement ce n'était pas le lieu de plaiſanter, & de ſe qualifier, pour rire, d'*Ecrivain ſévère.* Vous avez encore plus de tort de répéter le même lazzi, à propos de l'importante fonction d'Avocat, & de vous envelopper, un inſtant, de la qualité de *moraliſte.* Cette plaiſanterie *redoublée* n'eſt ni agréable, ni de bon goût, & vient très-mal-à-propos au milieu des choſes graves que vous avez deſſein de traiter. Le rire forcé que vous affectez en cet endroit, grimace furieuſement avec le ſérieux de votre Préface.

— « Le caractère du Courtiſan eſt de recevoir, » *prendre & demander* ». — Telle eſt votre définition *ſévère* du Courtiſan ; & il faut avouer que vous donnez de celui-ci une étrange idée, ſurtout en l'approchant des réflexions que vous faites pour la défendre. — « Reviendrai-je ſur ce point,

» dites-vous ? Si c'eſt un mal, le remède ſerait
» pire : il faudrait poſer méthodiquement ce que
» je n'ai fait qu'indiquer..... Il faudrait montrer
» qu'*homme de Cour*, en bon français, eſt moins
» l'énoncé d'un état, que le réſumé du caractère
» adroit, liant, mais réſervé, preſſant la main
» de tout le monde en *gliſſant chemin à travers ;*
» menant finement ſon intrigue avec l'air de tou-
» jours ſervir ; ne ſe feſant point d'ennemis ; mais
» donnant près d'un foſſé, dans l'occaſion, de
» l'épaule au meilleur ami, pour aſſurer ſa chûte
» & le remplacer ſur la crête ; laiſſant à part tout
» préjugé qui pourrait ralentir ſa marche ; ſou-
» riant à ce qui lui déplaît, & critiquant ce qu'il
» approuve, ſelon les hommes qui l'écoutent ;
» dans les liaiſons utiles de ſa femme ou de ſa
» maîtreſſe, ne voyant *que ce qu'il doit voir ;*
» enfin,

Prenant tout, pour le faire court,
en véritable *homme de Cour.*

LA FONTAINE.

Je ne vois rien de nouveau dans cette définition d'homme de Cour, que le peu d'élégance & la biſarrerie du ſtile. Le trait qui la termine me paraît trop outré & preſque malhonnête : il ne convient qu'à un ambitieux ſubalterne. Vous l'avez ſenti vous-

même un peu plus loin, en traçant le caractère du *Courtiſan par métier*, auquel vous ne faites vendre que ſes maîtreſſes à ſon maître.

Quant à la différence que vous voulez établir entre *homme de Cour* & *homme de la Cour*, elle n'eſt fondée, ſelon moi, qu'en ce que la première dénomination déſigne un Courtiſan, ou mépriſable ou digne d'eſtime, & la ſeconde ſe rapporte ſpécialement à l'homme qui, par les prérogatives de ſes titres ou de ſa naiſſance, vit auprès du Souverain.

Voyons maintenant, Monſieur, quelle peut être la raiſon qui vous engage à vous déchaîner avec tant de violence contre les Courtiſans. Je ne puis croire que ce ſoit tout-à-fait à cauſe des vices que vous avez découvert dans la plupart d'entr'eux, parce que vous n'auriez pas tant généraliſé vos portraits & vos réflexions ſatiriques. Deux motifs vous ont inſpiré, à ce que je préſume. Premièrement, vous avez voulu trouver un grand nombre de modèles à la peinture de fantaiſie que vous avez faite d'un Seigneur libertin & peu ſcrupuleux; comme c'eſt d'après les perſonnages de vos Drames que vous louez ou blâmez, je ne doute pas que dans votre Préface de la *mère coupable* vous ne critiquiez à outrance les mères de famille & tout ce ſexe à qui l'Homme doit les conſolations les

plus douces dans les peines de la vie. En ſecond lieu, la délicateſſe de goût qui caractériſe ordinairement les perſonnes de la Cour, leur ayant fait recevoir peu favorablement quelques-unes des gaîtés littéraires que vous vous êtes permiſes, cet obſtacle au ſuffrage général a allumé votre bile, & vous avez cherché à pulvériſer vos antagoniſtes. Je penſe, Monſieur, que, malgré votre colère, vous accordez à quelques gens de qualité de l'eſprit & un tact aſſez fin en matière de goût : je vous abandonne la vanité ridicule qui leur perſuade qu'on ne peut jamais les duper.

CHAPITRE XII.

L'amour-propre naquit au Parnaſſe.

Mais les gens de Lettres n'en ont-ils pas leur bonne part de cet amour-propre tant exalté ? S'ils ſont moins crédules à l'égard des Charlatans, en ſont-ils moins intimement convaincus de l'excellence de leurs productions ? Permettez-moi de vous le dire, Monſieur, vous êtes un véritable homme de Lettres. Vous ne manquez pas, dans votre Préface douloureuſe, d'amener, le plus adroitement qu'il vous eſt poſſible, le précis des Pièces que vous

avez miſes au Théâtre, afin de faire entendre que vous êtes un Auteur illuſtre. Vous ſuivez, en cela, la politique de certain Romancier très-volumineux, qui a toujours grand ſoin de terminer chacun de ſes Ouvrages, non-ſeulement de la liſte de ſes nombreux écrits, mais encore de leur extrait & de ce qu'en ont dit les Journaliſtes, bien entendu qu'il ſupprime les rapports qui lui ſont trop défavorables.

En vingt endroits, vous épargnez aux autres la peine de vous louer. Que reſte-t-il à dire au plus enthouſiaſte de vos admirateurs, après les traits que voici? — « Jamais Pièce auſſi difficile (*le* » *Mariage de Figaro*) n'a été jouée avec autant » d'enſemble; & ſi l'Auteur, comme on le dit, » eſt reſté *au-deſſous de lui-même*..... Il naît » dans ma Pièce un jeu plaiſant d'intrigue..... » Si je n'ai verſé ſur nos ſottiſes qu'un peu de » critique badine, ce n'eſt pas que je ne ſache » en former de plus *ſévères* (cet adjectif *ſévère* eſt bien ſouvent répété)».....; Mais je garde » une foule d'idées qui me preſſent, pour un des » ſujets les plus moraux du Théâtre..... J'élè- » verai mon langage à la hauteur de mes ſitua- » tions (*des ſituations hautes!*)..... Et je ton- » nerai *fortement* ſur les vices..... A des » moralités d'enſemble & de détail répandues dans

» les

» les flots d'une *inaltérable gaîté ;* à un dialogue » assez vif, dont la *facilité* nous cache le *travail*, » si l'Auteur a joint une intrigue *aisément filée*, » où l'art se dérobe *sous l'art*, qui se noue & » se dénoue sans cesse, à travers une foule de » situations *comiques*, de tableaux *piquans* & » variés qui soutiennent, *sans la fatiguer*, l'at- » tention du Public pendant les trois heures & » demie que dure le même spectacle ; (*Essais que* » *nul homme de Lettres n'avait encore osé tenter !*)... » Le laisser jouer tant qu'il fera plaisir, est la seule » vengeance que je me sois permise. Je n'écris » point ceci pour les Lecteurs actuels ; le récit » d'un mal trop connu touche peu ; mais *dans* » *quatre-vingts ans* il portera son fruit ». — Mais savoir si dans *quatre-vingts ans* votre Pièce sera rejouée. Mais ce n'est pas par le seul travail de votre Muse que vous avez soutenu l'*attention du Public pendant trois heures & demie :* vous n'avez eu cet avantage, que parce que vous vous êtes étayé de beaucoup de spectacle, de musique, de danses ; & vous ne disconviendrez pas que le jeu des Acteurs vous a été aussi d'un grand secours.

Voilà un échantillon des élans de l'amour-propre. S'il est nécessaire de louer les grands hommes qui ne sont plus, ne prenons pour objets de nos éloges que les illustres personnages des

ſiècles reculés, car pour ceux de nos jours, ils ſe louent aſſez eux-mêmes de leur vivant.

Je ne terminerai ce grave chapitre qu'après avoir repréſenté très-humblement à Monſieur l'Auteur, qu'en laiſſant jouer ſa Pièce *tant qu'elle ſera plaiſir*, il ſe venge de ſes critiques d'une manière qui ſatisfait amplement ſa vanité. On pourrait croire auſſi que cette même vanité trouve ſon compte dans la déclaration qu'il a faite d'appliquer tout le produit de ſa Pièce au ſoulagement des pauvres femmes en couche ; car en faveur de cette bonne-œuvre, on doit porter les repréſentations auſſi loin qu'elles pourront aller; en ſorte que la bienfaiſance de Monſieur l'Auteur donnera un nouveau relief à ſon eſprit. Il faut avouer que voilà un ſtratagême d'un genre tout-à-fait neuf en Littérature. S'il eſt permis de recourir à la ruſe entre Guerriers, pourquoi les Ecrivains & les Poétes ne jouiraient-ils pas du même avantage? D'ailleurs, ſoyons-en bien sûrs, dans tous les états, dans toutes les profeſſions, où l'on veut faire fortune, ou ſe couvrir de gloire, il eſt toujours néceſſaire d'employer un peu d'aſtuce.

CHAPITRE XIII.

Devons-nous ou ne devons-nous pas rougir?

Le même ſentiment qui porte Monſieur l'Auteur à s'extâſier devant les beautés qu'il apperçoit dans ſa dernière œuvre dramatique, l'a excité à repouſſer de toutes ſes forces l'accuſation qu'on lui a intentée de s'être délecté à peindre trop fidélement des mœurs corrompues, & à flater plutôt les paſſions, qu'à les combattre pour les détruire. Mais eſt-il fondé dans ſes moyens de défenſe? Nous voyons que les perſonnages de la Pièce qu'il prétend juſtifier, ſont tous vicieux, plus ou moins, & qu'il n'y a de puni que l'*Epoux ſuborneur.* Quelle eſt encore ſa punition? Celle de ne point parvenir, pour le moment, à ſéduire une jeune Soubrette, auſſi jolie que ruſée; & ajoutez qu'il lui reſte l'eſpoir d'être plus heureux une autre fois, puiſque l'objet de ſa coupable tendreſſe demeure toujours dans ſa maiſon après qu'il l'a marié à l'un de ſes valets; par conſéquent ſera toujours expoſé à ſes attaques & à ſes piéges. Il ne ſerait pas difficile non-plus de montrer que la Comteſſe & le charmant Page ſont dans une poſition auſſi

critique à la fin de la Pièce qu'au commencement ; de manière que l'on peut croire que la vertu chancelante de la Marraine ne tarde pas à faire naufrage.

Ce n'eſt point ici le lieu de diſcuter ces aſſertions ; j'en démontrerai la vérité dans l'examen détaillé du *Mariage de Figaro*, jadis Barbier de Séville. Jetons un coup d'œil ſur les grands raiſonnemens que M. l'Auteur met en uſage pour prouver qu'on a le plus grand tort d'accuſer ſa Muſe d'indécence : il eſt curieux de voir comme il donne la torture à ſon eſprit, pour juſtifier les écarts de ſon imagination.

— « Parce que les Perſonnages d'une Pièce s'y » montrent ſous des mœurs vicieuſes, faut-il les » bannir de la Scène ? » — Non, certainement, il ne le faut pas. C'eſt même de la ſorte que le Poéte dramatique doit les repréſenter. Mais ne concluez point de là, comme vous le faites, que les peintures les plus révoltantes ſoient de nature à y être admiſes. Il eſt des abus, des crimes dans la Société, & même dans l'intérieur de quelques maiſons, qu'il faut bien ſe garder de révéler ſur la ſcène. D'ailleurs, il faut être chaſte dans les expreſſions & les tableaux ; il me ſemble, Monſieur, que vous confondez le genre de la Comédie avec celui de la Tragédie : l'une admet les ridicules,

les travers, les vices, quoiqu'ils ſoient en France *comme les modes, qu'on ne s'en corrige point*, qu'on ne faſſe qu'en changer. L'autre, voulant donner aux hommes des leçons plus frappantes, plus terribles, peint avec énergie des paſſions que ſa rivale ne peut qu'eſquicer, telles que l'amour, la jalouſie, la fureur, l'ambition, & ſe ſaiſiſſant d'un poignard, elle montre tout ce que le crime a d'affreux, en n'offrant pourtant, qu'avec une ſorte de réſerve, certains objets qui pourraient trop révolter.

Vous n'ignorez ſûrement pas, Monſieur, combien la riante Thalie reſſemble peu à l'auſtère Melpomène; il n'eſt que plus étonnant de vous entendre dire qu'il aurait été poſſible de mettre en Tragédie le ſujet *moral* du *Mariage de Figaro:* c'eſt comme ſi vous aviez prétendu qu'on pût faire une Comédie des infortunes de Philomèle, ou des amours inceſtueuſes de Phèdre.

— « Ce n'eſt donc ni le vice ni les incidens » qu'il amène, qui font l'indécence théâtrale; mais » le défaut de leçons & de moralité ». — Oui, Monſieur, ce principe eſt très-juſte, & vous prononcez vous-même la condamnation de votre Drame.

— « D'où naiſſent donc ces cris *perçans?* De » ce qu'au-lieu de pourſuivre un ſeul caractère

» vicieux, comme le Joueur, l'Ambitieux, » l'Avare, ou l'Hipocrite ; ce qui ne lui eût mis » sur les bras qu'une seule classe d'ennemis ; l'Au- » teur a profité d'une composition *légère*, où » plutôt a formé son plan de façon à y faire entrer » la critique d'une foule d'abus qui désolent la » Société ». — Mais était-ce dans une composition *légère* que vous deviez rassembler des objets si importans ? Il la fallait grande & majestueuse, cette composition. Molière est-il un Trivelin dans le Drame immortel du *Tartuffe*, & même dans celui du *Misantrope*, qui présente une leçon moins frappante ? D'ailleurs, une fois pour toutes, voyons donc quelle est cette critique d'une *foule d'abus*, que vous avez eu l'art de renfermer dans votre Pièce. J'y trouve d'abord un grand Seigneur extrêmement libertin, négligeant une épouse charmante pour des maîtresses qui ne la valent pas, & s'abaissant jusqu'à des soubrettes, à des filles de jardinier. Madame la Comtesse, la tendre épouse de ce *roué de Cour*, est intéressante par sa douceur, & nourrit une passion naissante & secrette pour un Page fripon & éveillé, qui, commençant à sentir battre son cœur, court effrontément après toutes les femmes, & n'a du respect que pour son aimable marraine, non que la vertu lui en impose, mais parce qu'il ose soupirer pour

une grande Dame qui l'a élevé, & dont il eſt, pour ainſi dire, un des domeſtiques. J'apperçois enſuite un Figaro, un valet familier, inſolent, fourbe & ruſé, comme ceux des Comédies : une Soubrettre intéreſſée, babillarde, fauſſe, & préférant ſon égal aux offres brillantes de ſon maître, du moins pour l'inſtant : un Dom Baſile, officieux ſubalterne, & ne rougiſſant point d'être un *ami Bonneau* : Bartholo, qui a fait un enfant à ſa gouvernante, & refuſe de l'épouſer ; Marceline, qui a l'honnêteté de vouloir épouſer un jeune homme en ſortant des bras du vieux Médecin : un Juge ignorant & imbécile : une petite Payſanne qui paraît avoir perdu ſon innocence : enfin un Ruſtre toujours ivre. Quel eſt donc le neuf & l'extraordinaire qui réſulte de ce biſarre aſſemblage ? Je ne demande pas *quel eſt le moral*, car il n'y a, je crois, que l'Auteur qui puiſſe s'imaginer qu'il y en ait. Et quand même tout cela aurait pu former un ouvrage intéreſſant & très-moral, il n'en eſt réſulté, par la manière dont le Poéte a mis le tout en œuvre, qu'une ſuite de ſcènes ou plaiſantes, où bouffonnes, ou gaillardes, & quelquefois obſcènes.

Il n'eſt pas vrai, Monſieur, (pardon ſi je m'exprime avec tant de liberté) il n'eſt pas ordinaire qu'un « Seigneur aſſez vicieux pour vouloir proſ-

» tituer à ſes caprices (*à ſes paſſions, fallait-il*
» *dire*) tout ce qui lui eſt ſubordonné, pour ſe
» jouer dans ſes domaines de la pudicité de ſes
» jeunes vaſſales, doit finir par être la riſée de
» ſes valets ». Il finit par être la riſée ou le mépris du Public, à la bonne-heure. Ses domeſtiques n'ont garde de ſe rire d'un homme qui peut les chaſſer; ils ſont plutôt les bas complaiſans de celui qu'ils ſervent, auquel ils reſſemblent le plus qu'il leur eſt poſſible, & parce qu'un vicieux ne s'entoure que de gens qui penſent comme lui, & parce qu'ils prendraient tous ſes défauts, s'ils ne les avaient point. Ce proverbe trivial & ſi connu renferme un grand ſens : *Tel maître, tel valet.* Vous ne l'avez pas même perdu de vue, Monſieur, puiſque vous avez placé parmi les domeſtiques du Comte Almaviva, un Figaro, une Suzanne, un Dom Baſile, &c.

La plaiſante morale que vous tirez, Monſieur, du libertinage du Comte ! On a peine à croire ſes yeux, quand on lit dans votre Préface : « Et c'eſt
» ce que l'Auteur a *très-fortement* prononcé,
» lorſqu'en fureur au cinquième acte, Almaviva,
» croyant confondre une femme infidelle, montre
» à ſon jardinier un cabinet, en lui criant : —
» Entres-y toi, Antonio, conduis devant ſon
» juge, l'infâme qui m'a déshonoré; — & que

» celui-ci lui répond : — « Il y a, parguenne, » une bonne Providence ! Vous en avez tant fait » dans le pays, qu'il faut bien qu'à votre tour.... ». — Il valait bien la peine, en vérité, d'introduire sur la scène un Seigneur libertin, & d'assembler autour de lui tant de personnages vicieux, pour prouver qu'il mérite d'être.... ce que sont tant de maris ! Je vous avoue, Monsieur l'Auteur, qu'on ne peut s'empêcher de rire en lisant ce que vous ajoutez : — « Cette *profonde moralité* se fait » sentir dans tout l'ouvrage ». —

CHAPITRE XIV.

Singuliers raisonnemens, & qui veut trop prouver ne prouve rien.

La manière dont vous défendez les indécences dont votre Pièce est remplie, a dû prouver, Monsieur, que votre logique n'est pas commune. Je vais montrer encore davantage tout ce qu'elle a de merveilleux, en mettant sous un même point de vue quelques-uns des raisonnemens les plus extraordinaires qui vous sont échappés.

— « Personne n'étant tenu de faire une Comé- » die qui ressemble aux autres, si je me suis écarté

» d'un chemin trop battu, pour des raiſons qui » m'ont paru ſolides, ira-t-on me juger..... » ſur des règles qui ne ſont pas les miennes? » Imprimer puérilement que je reporte l'art à » ſon enfance, parce que j'entreprends de frayer » un nouveau ſentier à cet art dont la loi pre- » mière, & peut-être la ſeule, eſt d'amuſer en » inſtruiſant »? — Pour s'écarter du *chemin battu*, il ne faut pas ſe fourvoyer dans des ronces & des épines. Si chaque Auteur ou chaque Artiſte ſe feſait des règles à ſa fantaiſie, on ne verrait plus que des monſtres dans la République des Lettres & des Arts : car les règles ont été poſées d'après ce qui conſtitue eſſentiellement le beau. Si vous les aviez ſuivies, vous ne vous feriez point écarté de l'unité de lieu, d'où réſulte un plan ſage & égal ; vous n'auriez point fait *diverger* l'intérêt ſur cinq ou ſix perſonnages, ce qui ne peut que l'affaiblir ou l'anuller. Perſonne n'ignore que la Comédie doit *amuſer en inſtruiſant ;* mais vous êtes le ſeul qui ayez cru ou feint de croire qu'*amuſer & inſtruire* conſiſtait à ſcandaliſer ſouvent les Spectateurs.

Bon Dieu ! voici bien un autre raiſonnement ! — .... « Tous les états de la Société ſont parve- » nus à ſe ſouſtraire à la cenſure dramatique ». — Jamais on n'a dit une choſe ſi fauſſe, & qui

ſoit tant démentie chaque jour. En effet, on voit dans les Pièces nouvelles, des gens de Cour, des femmes de toutes les conditions, des Robins, des Bourgeois, &c., &c. A-t-on crié contre M. le Marquis de Bièvre, parce qu'il a mis le *ſuborneur ſur la Scène?* Ne vient-on pas d'applaudir même *les Philoſophes*, de M. Paliſſot? A-t-on calomnié les Auteurs de l'*Egoïſte*, du *Rendez-vous du Mari*, du *Flateur*, &c., &c.? Il n'eſt pas moins extraordinaire d'avancer qu'on ne pourrait faire un Drame ſur les *Plaideurs;* un autre ſur les *Turcarets* ou Financiers ridicules; qu'on n'oſerait plus faire paraître les *Facheux*, les *Marquis*, les *Empruunteurs* de Molière, ni les *Femmes ſavantes.* C'eſt avoir une étrange idée des prérogatives du Poéte dramatique. Quand il attaque fortement un abus que l'ignorance ou l'intérêt fait adopter par quelques perſonnes, elles ſe ſoulèvent & jètent les hauts cris; cela peut être; mais ſi je peins en général les travers & les vices de la Société, on ne ſe ſoulèvera point contre moi, on viendra s'*amuſer & s'inſtruire.*

D'après la façon de penſer peu juſte de M. l'Auteur, il ceſſe d'être étonnant qu'au-lieu d'intriguer ſa dernière Pièce, il ſe ſoit cru obligé de *tourniller dans des incidens impoſſibles, de perſi-*

ſier au-lieu de rire, & de prendre ſes modèles hors de la Société.

Mais les déraiſonnemens deviennent de plus-en-plus étranges. — « Quel piége, hélas! j'ai tendu » au jugement de nos Critiques, en appelant ma » Comédie du vain nom de *Fole journée!* Mon » objet était bien de lui ôter quelque importance; » mais je ne ſavais pas encore à quel point un » changement d'annonce peut égarer tous les » eſprits. En lui laiſſant ſon véritable titre, on » eût lu l'*Epoux ſuborneur*..... Au-lieu du nom » de *George Dandin*, ſi Molière eût appelé ſon » Drame *la Sotiſe des Alliances*, il eût porté » bien plus de fruit: ſi Regnard eût nommé ſon » *Légataire*, la *Punition du Célibat*, la Pièce nous » eût fait *frémir*. (Aurait-on *frémi* aux ſcènes bouffonnes de Criſpin & à celle de M. Cliſtorelle?) « Qu'on ferait un beau chapitre ſur tous » les jugemens des hommes, & la morale du » Théâtre, & qu'on pourrait intituler: *de l'in-* » *fluence de l'affiche* »! — Vous donnez dans une erreur bien étonnante, Monſieur l'Auteur, & qu'on pourrait qualifier d'*héréſie dramatique*. Le plus beau titre du monde donné à une Pièce dénuée d'action & d'intérêt, ne ſaurait jamais la faire trouver meilleure; & le titre le plus ſimple mis à un chef-d'œuvre, ne le fera point trouver

mauvais. Ce n'eſt point l'*affiche* qui dit au Public, Vous penſerez d'une telle façon : l'on vient au Théâtre, & l'on juge ſur ce qu'on voit & d'après ſes ſenſations. Il en eſt de même d'un mauvais livre qui porte le titre le plus intéreſſant; il trouve d'abord un grand nombre d'acheteurs; mais la fraude eſt bientôt reconnue, & ſon Auteur recueille le mépris qu'il mérite. Quelle idée vous formez-vous donc de tout le Public, & comment pouvez-vous vous réſoudre à écrire pour lui? En vérité, je ſuis honteux d'avoir à combattre des opinions ſi peu admiſſibles.

Dans d'autres circonſtances, quand vous voulez trop prouver, vous ne prouvez abſolument rien. Je vais vous en adminiſtrer des preuves. — « Cha- » cun me diſait *tout bas :* faites-nous donc des » Pièces de ce genre, puiſqu'il n'y a plus que » vous qui oſiez rire *en face* ». — Vous n'êtes donc pas poli, Monſieur; car j'ai toujours entendu dire qu'il n'eſt nullement convenable de *rire en face?* J'imagine que vous avez prétendu dire que vous êtes actuellement le ſeul Auteur qui faſſe rire au Théâtre. Si l'on vous a jamais fait un pareil compliment, on a eu raiſon de vous le débiter *tout bas*. Eſt-ce que les Comédies de M. Cailhava, de M. Paliſſot font pleurer? &c., &c., &c.

— « Je ne demandais qu'un Cenſeur, on m'en » accorda cinq ou ſix ». — Qu'avez-vous eu deſſein de prouver par-là ? Qu'il n'y a rien de repréhenſible dans votre Pièce, puiſque elle a été épluchée par un ſi grand nombre de Cenſeurs ? Prenez garde, vous parlez contre vous ; vous annoncez, ſans y ſonger, que pluſieurs Cenſeurs ayant rejeté votre Pièce, on vous en a ſucceſſivement nommé juſqu'à ſix, l'un après l'autre ; qui ont entrepris de ſéparer l'ivraie du bon grain, c'eſt-à-dire, les indécences, les hardieſſes trop fortes ; leur travail n'étant point ſuffiſant, on vous en a nommé juſqu'à deux tout-à-la-fois ; & ces Meſſieurs ont fait tout ce qui était humainement poſſible pour rendre votre Ouvrage moins révoltant.

Vous aſſurez ſingulièrement qu'on a eu grand tort d'y trouver certaines alluſions. J'ai été neuf ans, dites vous, avant de parvenir à le mettre au jour. « Hélas ! quand il fut compoſé, tout ce qui » fleurit aujourd'hui, n'avait pas même encore » germé. — C'était tout un autre univers ». — Il eſt inutile de vous faire obſerver que neuf ans ne ſuffiſent point pour faire fleurir ce qui n'avait pas encore germé ; certaines perſonnes peuvent n'être plus en place ; mais elles exiſtent : enfin, vous en dites beaucoup trop, pour être cru.

« Dans le *Barbier de Séville*, je n'avais qu'é-
» branlé l'Etat ; dans ce nouvel eſſai, plus infâme
» & plus ſéditieux, je le renverſais de fond en
» comble. Il n'y avait plus rien de ſacré ſi l'on
» permettait cet Ouvrage ». — Toutes ces exagérations ne ſont pas écrites ſans motif : vous cherchez à rendre ridicules les ſages obſtacles qu'on vous a long-tems oppoſés. Monſieur, je ſuis preſque tenté de vous croire meilleur Politique que bon Ecrivain.

CHAPITRE XV.

Néologiſmes, barbariſmes, ou tout ce qu'on voudra.

COMMENT vous êtes-vous permis les expreſſions haſardées, les métaphores biſarres, giganteſques & ridicules, dont fourmille votre Préface lamentable, auſſi unique dans ſon genre que la Pièce dont elle eſt le digne périſtille ? Je vais en citer rapidement quelques-unes, & je laiſſerai à mes Lecteurs le ſoin de les apprécier. — « Nous
» devenons des *bégueules raſſaſiées*,.... De ces
» mots ſi rebattus, bon ton, bonne compagnie...
» *la latitude eſt ſi grande*, qu'on ne ſait où ils
» commencent & finiſſent..... Vous connaîtrez

» ce qui *garote* le Génie..... & porte un coup
» mortel à *la vigueur* de l'intrigue..... Quel cal-
» culateur peut évaluer *la force & la longueur*
» *du lévier* qu'il faudrait, de nos jours, pour
» *élever juſqu'au Théâtre* l'œuvre ſublime du
» Tartuffe?.... Le Théâtre eſt un *géant qui bleſſe*
» *à mort tout ce qu'il frappe*..... Tous nos *Juré-*
» *crieurs à la décence* jetaient des *flammes dans les*
» *foyers*..... Vous ririez bien plus de l'Auteur,
» s'il eût tiré deux vrais amis de l'*œil de bœuf*
» *ou des carroſſes*.... Feu M. le Prince de Conti,
» de patriotique mémoire (car en frappant l'air
» de ſon nom, *l'on ſent vibrer le vieux mot*
» *patrie*)..... N'ai-je pas vu nos Dames dans les
» loges aimer mon Page à la folie? Que lui vou-
» laient-elles? hélas! rien: c'était de l'*intérêt* auſſi;
» mais, comme celui de la Comteſſe, un pur &
» naïf *intérêt*: un *intérêt*..... ſans *intérêt*.... Le
» *grand commun de nos jugeurs*..... Mais votre
» Figaro eſt un *ſoleil tournant qui brûle, en jail-*
» *liſſant, les manchettes de tout le monde*.....
» Qu'on me ſache gré du moins s'il ne *brûle pas*
» *auſſi les doigts de ceux qui croient s'y recon-*
» *naître*..... Apprêtez vous donc bien, Meſſieurs,
» à me tourmenter de nouveau; *ma poitrine a*
» *déjà grondé*; j'ai noirci beaucoup de papier *au*
» *ſervice de votre colère*..... Lorſque ſatisfait du

» préſent,

» préſent, l'Auteur veille pour l'avenir, dans la » critique du paſſé..... C'eſt alors qu'on peut voir » dans nos Académies l'homme de la Cour ſiéger » avec les gens de Lettres ; les talens perſonnels, » & la conſidération héritée, ſe diſputer ce noble » objet, & les archives académiques ſe remplir » preſque également de *papiers & de parchemins*.... » Les vicieux du ſiècle ſont comme les Saints, » *il faut cent ans pour les canoniſer* (je crois qu'ils ne le ſeraient même pas dans mille années)..... » Cette allure oblique & torſe avec » laquelle un Sbire, qui n'a pas l'air de vous » regarder, *vous donne du ſtilet au flanc* ». — C'eſt comme ſi vous aviez dit que le Guet de Paris aſſaſſine : que vous a fait la Garde de Rome moderne pour la traiter avec tant d'injuſtice ?

Il m'aurait fallu écrire un *in-folio*, ſi j'avais joint à vos phraſes hétérodoxes les réflexions qu'elles inſpirent. Si dans *quatre-vingts* ans on s'amuſe à lire & votre Pièce de Figaro & votre Préface, on s'étonnera de l'originalité du ſtile, de vos mots impropres, dont pluſieurs

Heurlent d'effroi de ſe voir accouplés.

Je crains bien, Monſieur, que vers la fin du dix-neuvième ſiècle, quelque ſavant ou grave Commentateur ne ſoutienne que vous compoſiez

des Enigmes & des Logogriphes. Auſſi pourquoi ne vous êtes-vous point reſſouvenu de ces deux vers ?

Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous ſoit toujours ſacrée....

Mais c'eſt aſſez preſſurer, torturer votre Préface, pour lui faire rendre tout ce qu'elle a de mauvais ou de repréhenſible. (Vous voyez, Monſieur, que votre ſtile me gagne.) Permettez-moi de mettre ſur mon chantier ſatirique la Pièce qu'elle défend, & dont elle ne fait que donner une idée très-défavorable. Je n'aurai pas de peine à m'appercevoir de tous ſes défauts, puiſque je vais tenir à la main le flambeau de la Critique, ou, ſi vous l'aimez mieux, le miroir de la Vérité.

TAYLOR INSTITUTION

CHAPITRE XVI.

Diſſection du premier acte de la FOLE JOURNÉE *ou le* MARIAGE DE FIGARO.

AVANT de continuer d'être votre Cenſeur public, illuſtre père de la famille de Figaro, je vous déclare que, comme il me paraît que vous avez repris votre gaîté & votre enjoûment ordinaires, je vais me livrer, de mon côté, à toute la bonne-humeur dont je ſuis ſuſceptible, &, puiſque vous aimez qu'on rie de la ſorte, j'aurai le plaiſir de vous *rire en face.*

Je vous objecterai d'abord que je n'entends pas trop pourquoi la chambre nuptiale de la belle Suzanne n'eſt qu'à-demi-meublée, le jour même de ſes nôces; il me ſemble qu'elle devrait être arrangée depuis quelque tems. La perſpective d'un démeublement au moment d'un mariage, n'eſt pas auſſi naturelle qu'une année après qu'il eſt fait.... Ah! je vois pourquoi ce déſordre extraordinaire: c'eſt pour y faire trouver le *grand fauteuil de malade*, que vous placez au milieu du Théâtre.

Scène premièrE.

— « Fort bien, dit Suzanne ! mais quand il » aura tinté le matin, pour te donner quelque » bonne & longue commiſſion; zeſte, en deux » pas il eſt à ma porte, & crac, *en trois ſauts....* ». — N'achevez pas, Mameſelle Suzanne ! Mon confrère Figaro, qui a ſans doute la conception dure, demande à ſa fiancée ce qu'elle veut dire, & ſe ſert d'une phraſe que j'ai vue dans un petit livre reſpectable : — « *Qu'entendez-vous par ces* » *paroles?* — Il y a, mon ami, que, las de » courtiſer les beautés des environs, Monſieur » le Comte Almaviva veut rentrer au château, » mais non pas chez ſa femme; c'eſt *ſur la tienne*, » entens-tu ?.... qu'il a jeté ſes vues ». — Vous avez amené, de votre mieux, *c'eſt ſur la tienne* : les gaillards du Parterre ont dû beaucoup vous applaudir; je vous en fais mon compliment.

— « Ma tête *s'amollit* de ſurpriſe, & mon front » *fertiliſé.....* ». — Le Figaro ſe conſole bien vîte de l'affront que l'himen lui prépare peut-être, & voudrait bien faire donner le Comte *dans un bon piége, & empocher ſon or !* Je ſuis ſcandaliſé du peu de délicateſſe de mons Figaro, je ſuis tenté de le renier pour mon confrère. Si j'ai bonne

mémoire, vous avez ſoutenu dans votre dolente Préface, que ce Figaro *n'eſt pas le malhonnête homme de la Pièce :* eh ! de quelle nature ſont donc les vices de vos perſonnages pervers ? Tout de ſuite un nouvel échantillon de l'honneur du Figaro : — « De l'intrigue & de l'argent, *te voilà* » *dans ta ſphère.* — Ce n'eſt rien, répond-il, » *d'entreprendre une choſe dangereuſe.....* Car » d'entrer chez quelqu'un la nuit, de *lui ſouffler* » *ſa femme.....* ». — Cet homme n'a pas été toute ſa vie Barbier.

— « Quand ceſſerez-vous, importun, de me » parler de votre amour du matin au ſoir ? — » Quand je pourrai te le prouver *du ſoir juſqu'au* » *matin* ». — Je reconnais-là le *grand Retourneur de phraſe.* Mais ce *retourné* offre une idée un peu indécente.

Scène II.

— « La charmante fille ! toujours riante, *ver-* » *diſſante.....* ». — Voudriez-vous, Monſieur, avoir la complaiſance de me dire ce que c'eſt qu'une fille *verdiſſante* ? J'imagine que vous entendez par-là une jeune perſonne, & que vous faites alluſion à la campagne *verdiſſante* au tems du printems. Mais une jeune fille eſt loin d'être

une campagne. Et puis, quelle image offrez-vous à l'esprit par votre jeune fille qui *verdit*? On dit bien un *vert galant*, un homme *vert*; mais on ne s'est pas encore avisé de dire une *fille verte*.

Quoi! Figaro, parce que ton maître t'établit Courier de dépêches, tu seras, dis-tu, *casse-cou politique!* Par les fautes de langue qui t'échappent, je conçois que tu sais mieux l'espagnol que le français : le Courier qui peut se casser le cou dans ses différens voyages, ne saurait être appelé un *casse-cou politique*; c'est plutôt les mauvais chemins, sa cariole, sa chaise de poste ou son cheval, qui méritent le nom de *casse-cou politique*. Veux-tu encore mieux l'appliquer? Donne-le à Suzanne, si elle devient la maîtresse de M. l'Ambassadeur.

Je voudrais bien savoir comment *Suzon*, étant un jour la favorite d'un Ambassadeur marié, sera *Dame du lieu*; & qu'est-ce que c'est encore qu'une *Ambassadrice de poche*?

Vous continuez de vous exprimer fort mal dans vos mauvaises plaisanteries, Monsieur Figaro, quand vous dites : — « Monseigneur va représenter, à la » fois, le Roi & moi, dans une Cour étrangère ». — Vous cherchez à faire rire, comme Arlequin, par des mots qui n'ont point de sens. Apprenez que votre maître représenterait le Roi dans une

Cour étrangère, & vous repréſenterait, vous, dans l'intérieur de ſa maiſon, auprès de votre femme.

SCÈNE IV.

La Marceline, qui a fait un enfant il y a au moins vingt ans, & eſt encore fille, voudrait épouſer le Docteur Bartholo, qui l'a rendue mère, & dont elle eſt la concubine; mais voyant que ce vieux Médecin ne ſe ſoucie plus de ſes charmes flétris, elle convoite Figaro, & nourrit l'eſpoir d'en faire ſon mari juſqu'au jour même où l'hiemen va l'unir à une fille *verdiſſante*. Tout cela ne me paraît pas plus naturel que moral. Une autre obſervation qui ne doit pas m'échapper, c'eſt que Dom Baſile convoite la vieille Marceline, & ſoupire après le bonheur d'en faire ſa femme, quoiqu'il puiſſe ſoupçonner qu'elle ait eu un commerce ſecret avec le Docteur. Il eſt vrai que ce Dom Baſile, maître de muſique, & en donnant des leçons, a les ſentimens les plus bas, qu'on trouverait à peine dans les racleurs de violon des Porcherons & des guinguettes. *Ce loyal Baſile eſt l'honnête agent des plaiſirs du Comte, & fait tout le mal dont il eſt capable.* Mon confrère Figaro a juré de le bâtonner d'importance, & j'en ſuis

fort aiſe; je ſuis ſeulement fâché qu'il faſſe cette promeſſe en termes ſi biſarres : — « Baſile, ô mon » mignon ! ſi jamais volée de bois vert, appli- » quée ſur une échine, a duement *redreſſé* la » moële épinière à quelqu'un..... ».

Dame Marceline, Dame Marceline, vous voyez dans toutes les femmes vos propres égaremens : ſachez qu'il y a des jeunes perſonnes très-ſages, des mères de famille eſtimables, qui ne veulent pas ſeulement être *conſidérées*, mais mériter de l'être. Il eſt bien étonnant qu'on ait oſé débiter en public une peinture ſi fauſſe & ſi injurieuſe de ce ſexe qui fait nos plus doux plaiſirs par ſes charmes, & notre bonheur par ſes vertus. Les taches qu'on apperçoit dans le ſoleil n'en terniſſent point l'éclat.

Il me paraît que votre Suzanne, que vous prétendez ſi ſage, Monſieur l'Auteur, n'aura pas grand mérite à l'être, ſi elle ne refuſe le Comte que dans la crainte de la *divulgation des offres qu'on lui fait*. Cette perſonne ſi honnête, ſelon vous, ne repouſſe point avec indignation les inculpations de Marceline, qui lui dit que Monſeigneur aura le bonheur de la poſſéder, & finit par la traiter d'*accordée ſecrette de Monſeigneur*.

Scène VII.

A-propos de l'éloge de la Comteſſe, que le Page dégourdi trouve *impoſante*, pourquoi la chaſte Suzanne, tête-à-tête avec ce petit fripon, lui réplique-t-elle : — C'eſt-à-dire, que je ne le » ſuis pas, & qu'on peut oſer avec moi.....? ». — N'eſt-ce pas une agacerie qu'elle lui fait ?

Il n'eſt guère réſervé dans ſes propos, votre Page : — « Que tu es heureuſe ! à tous momens » la voir, lui parler, l'habiller le matin, & la » déshabiller le ſoir, *épingle à épingle*!..... ». — Un vieux cinique pourrait ſeul s'exprimer de la ſorte ; encore n'eſt-ce pas au Théâtre qu'il faut le faire parler ainſi. Prenez-y garde, au-lieu de peindre un jeune homme honnête qui éprouve une douce mélancolie, un trouble ſecret, aux premières impreſſions de la Nature, vous nous repréſentez un jeune libertin, brûlant de ſe livrer à la débauche : les mots d'amour & de *volupté* le font treſſaillir..... Il *a beſoin* de dire à quelqu'un, je vous aime..... il ne s'eſt pas contenté de le dire à la vieille Marceline..... Ce que vous ajoutez, qu'il le dit *aux arbres*, *aux nuages*, *aux vents*, eſt une abſurdité.

Je ne ſuis pas ſurpris de le voir pourſuivre

Suzanne, pour lui donner *mille baiſers*, & ſi le Comte ne venait pas pour l'obliger à ſe cacher derrière le grand fauteuil, je ne ſais trop ce qui ſerait arrivé à la *vertueuſe* Soubrette, qui s'efforce obligeamment de le dérober aux regards de Monſeigneur.

SCÈNE VIII.

Son Excellence, qui prodigue l'or pour obtenir les premières faveurs de la jolie Camariſte, ne pourrait-elle pas choiſir un endroit plus commode, pour ſes vues coupables, que le jardin? Et quel tems prend-elle? *ſur la brune*, dans le moment de la fête du mariage, lorſque le château, le parc, les appartemens, ſeront remplis de monde, allant & venant! Monſeigneur n'a ni eſprit, ni invention; il ne ſera pas difficile à duper: & cependant vous nous le donnez pour un *homme de Cour!*

L'exercice du grand fauteuil eſt aſſez drôle: l'un caché derrière, l'autre bloti dedans, & la ſage Suzanne jetant par-deſſus une robe officieuſe. La morale de ceci eſt-elle, qu'il eſt des femmes adroites à *maſquer* leurs amans?

SCÈNE IX.

Monſieur Baſile, pour un complaiſant à gage, vous faites une lourde imprudence en feſant voir,

ſur-tout à Figaro, que le Comte ſcandaleux peut être en tête-à-tête avec la belle Fiancée. Vous auriez mieux fait de reſter à la porte, & d'éloigner les importuns. On pourrait alléguer que vous ne venez troubler la tendre conférence, & que vous ne criez ſi haut, qu'afin de donner le tems à Monſeigneur de ſe retirer; mais la chambre nuptiale n'ayant point d'autre iſſue que la porte d'entrée, vous agiſſez de manière à faire découvrir l'illuſtre amant. Au reſte, pourquoi l'Excellence, effrayée à la voix de Baſile, cherche-t-elle à ſe cacher? Elle n'a aucun ſujet de craindre un homme qui n'ignore point ſa nouvelle paſſion, & ſe propoſe de la faire réuſſir.

L'apparition ſubite du Page formerait un coup de théâtre bien plaiſant, s'il était mieux amené. Un homme de l'importance du Comte ne va guère chez ſon Jardinier pour y donner des ordres, ni pour y ſéduire une petite Payſanne, qu'il peut voir, à ſon aiſe, dans le château.

SCÈNE X.

Je fais deux remarques eſſentielles à la lecture de cette ſcène. La première, que Monſieur Almaviva ſe laiſſe miſtifier comme un ſot, tandis qu'il pouvait d'un mot arrêter la cérémonie du mariage,

ſur-tout après ſe l'être promis plus haut, & s'appercevant qu'on le joue : ſans avoir beſoin du ſecours de Marceline, ne pouvait-il pas éluder, ſous quelque prétexte ?

La ſeconde remarque eſt que cette ſcène eſt remplie de vers de toutes les meſures, & principalement de ceux qui ſont le plus propres à mettre en chant. Tenez, en voici quelques uns d'alexandrins & de dix ſillabes :

Il eſt au déſeſpoir, Monſeigneur le renvoie. —
Ah ! Monſeigneur, demain — Je le veux. — J'obéis.
S'il lui plaiſait qu'il ne lui plut jamais !
Plus d'échaudés, de goutés à la crême;
Plus de main-chaude, ou de colin-maillard.
De bons ſoldats, morbleu ! baſanés, mal vêtus ;
Un grand fuſil bien lourd. —
Où donc eſt Marceline ? Il eſt bien ſingulier.....

Voici des vers blancs ou ſans rime, d'une meſure plus rapide, dont un habile Compoſiteur ferait une charmante ariette :

Un nouvel état vous appelle.
Allez le remplir dignement.
Honorez votre bienfaiteur.
Soyez ſoumis, honnête & brave.
Nous prendrons part à vos ſuccès. —
Jeune homme, embraſſez Suzanne. —
Tourne à droite, tourne à gauche,
En avant, marche à la gloire.....
A moins qu'un bon coup de feu.....

Ce ſerait manquer d'égard pour votre poéſie, que de ne pas citer tout de ſuite un certain nombre des vers qui ſont échappés à votre génie.

On dit une raiſon. — Si je n'en veux pas dire?
Il n'eſt rien plus aiſé.
Mille ſots coquins l'ont fait.
Mais..... — Voilà Madame éveillée.
Il eſt jaloux & libertin. —
Libertin par ennui, jaloux par vanité.
Et cet accès d'himen qui vous reprend ſi vif..... —
Eh bien, n'en parlons plus.
De l'épouſer, Docteur, de l'épouſer! —
L'épouſer! l'épouſer! Qui donc? mon Figaro? —
Pourquoi non? Vous l'épouſez bien.
Eh mais aſſez pour déſoler Madame.
Hier je rencontrai Marceline.
Une fille! une femme! ah, que ces noms ſont doux!
Qu'ils ſont intéreſſans!
C'eſt bien dommage; écoutez donc, Monſieur.
Ah! ſi j'oſais parler! — Parle, parle, ma chère.
Avec Fanchette? — Et dans ſa chambre. —
Où Monſeigneur avait ſans doute affaire auſſi.

Je vous fais grace d'une infinité, d'une infinité de petits vers, & vous invite à profiter de votre talent pour l'Opéra-Comique.

Je penſe que vous avez auſſi les plus heureuſes diſpoſitions pour la Farce; & qu'outre certaines phraſes, que vous tranſpoſez ſingulièrement, de manière à en faire un jeu de mots, vous avez une

aptitude étonnante à retourner les Proverbes, qui, étant comme uſés d'un côté, offrent un ſens tout neuf lorſque vous les avez mis à l'envers. Voyez par quelle plaiſanterie inattendue finit votre premier acte : Baſile, qui ſans doute a les yeux partout, demande à l'éveillé Chérubin ce qu'il apprend à Fanchette, *depuis huit jours qu'il ne la quitte pas*, & l'avertit charitablement que *tant va la cruche à l'eau qu'à la fin*..... Figaro l'interrompt pour ſe moquer de ſon vieux proverbe, qu'il veut achever comme tout le monde le ſait; mais Dom Baſile, qui l'applique aux dangers que court la petite Fanchette, le termine d'une manière imprévue : *tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin..... elle s'emplit.* Et Figaro de s'écrier « Pas ſi bête, pourtant, pas ſi bête » ! —

Je vous avoue que je ne découvre point la morale de ce premier Acte. Voyons ſi j'appercevrai mieux celle qui doit être répandue, ſelon vous, dans les quatre autres diviſions de cet étrange Drame.

CHAPITRE XVII.

La compagnie dans laquelle ſe trouve le ſecond Acte, a-t-elle contribué à le rendre moins honnête ?

CETTE queſtion, ſans que j'entreprenne d'y répondre, va ſe réſoudre d'elle-même peu-à-peu, à meſure que je ſuivrai la marche & le dialogue des ſcènes.

SCÈNE PREMIÈRE.

Je vois que la Demoiſelle Suzanne donne en effet une preuve de ſageſſe, en confiant à ſa maîtreſſe les ſecrettes intentions de l'époux ſurborneur. Mais cet aveu ne pourrait-il pas être forcé, dans la crainte d'une découverte qui pourrait la déshonorer, ſelon le complot & les menées de Marceline ?

Votre Comteſſe n'a pas tant de retenue que vous voulez bien le dire ; elle manque même de prudence, en mettant ſes domeſtiques dans le cas de connaître le penchant qu'elle cache au fond du cœur pour le joli Page. Il me paraît que la conduite qu'elle garde après être mariée eſt équiva-

lente à celle qu'elle a tenue étant fille, lorſqu'elle deſirait qu'on l'enlevât de chez ſon Tuteur. Quand Suzanne l'informe que Chérubin s'eſt jeté deſſus le ruban de nuit de ſa belle marraine, loin de ſe courroucer d'une telle hardieſſe, elle ne fait qu'en ſourire; & les traits animés avec leſquels la complaiſante Soubrette peint la paſſion du petit Page, plongent dans la rêverie Madame la Comteſſe. Apprend-elle enſuite qu'il va ſe rendre auprès d'elle, un mouvement de coquetterie la ſaiſit; elle ſe regarde dans la glace de ſa boîte à mouches, en s'écriant: — « Mon Dieu! comme je » ſuis faite!... ce jeune homme qui va venir!... » — Eſt-ce donc comme cela qu'agit une femme vraiment pénétrée de ſes devoirs?

SCÈNE II.

Mon ci-devant confrère Figaro aſſurait que ſa fiancée ſerait à Londres *Ambaſſadrice de poche*; préſentement il ne lui donne que le diplôme de Conſeiller d'ambaſſade: cette dernière qualité convient beaucoup mieux à une jeune perſonne, deſtinée à jouer le rôle ſimple & brillant de maîtreſſe, & l'application en eſt plus maligne.

Monſieur le valet-de-chambre, courier des dépêches, caſſe-cou politique, comme on voudra vous

vous appeler, pour travailler à vos intérêts, vous ne craignez pas de compromettre l'épouse de votre maître. Cette Dame pourrait s'appercevoir de vos vues, & vous reprocher du moins votre audace d'avoir employé un ſtratagême ſi délicat, qui ne peut être utile qu'à vous ſeul, ſans en avoir préalablement obtenu la permiſſion. Monſieur l'*honnête homme de la Pièce*, qui ſavez mener *deux, trois, quatre intrigues à la fois, bien embrouillées & qui ſe croiſent*, il eſt étonnant que vous ignoriez les égards dûs aux perſonnes que vous ſervez.

Quel diable de galimatias lui échappe donc-là! — « Les gens qui ne veulent *rien* faire de *rien*, » n'avancent à *rien*, & ne ſont bons à *rien* ». — Moi qui lit couramment les hiérogliphes, je trouve dans cette phraſe de *rien* une telle obſcurité, que je n'y comprends *rien*.

Que vous êtes docile, que vous êtes *bonne*, Madame Almaviva, de conſentir à habiller en femme le dangereux Page, ſeulement pour ſatisfaire un de vos valets! S'il vous en arrive quelque choſe de fâcheux, s'aviſera-t-on de vous plaindre?

SCÈNE IV.

Ici ſe fait la déclaration de l'amour de Chérubin pour ſa marraine, bien doucement, bien ten-

drement, bien reſpectueuſement, il eſt vrai; mais enfin elle ſe fait, & la Comteſſe n'en témoigne aucune colère. Son trouble, au contraire, eſt manifeſte; elle fait découvrir le cou & les bras du jeune homme, & admire la blancheur de ſa peau avec la complaiſante Camariſte, qui les laiſſe ſouvent ſeuls, & dans ces tête-à-têtes, elle lui parle avec un embarras, une douceur qui n'annonce point une femme indifférente, ni ſévère dans ſa conduite? Voyez avec quelle ardeur elle s'empare de ſon ruban, qui a touché la peau & eſt teint du ſang du beau Page: elle a même la complaiſance étonnante de lui en faire donner un autre. Je le demande encore, eſt-ce de la ſorte que ſe conduit une honnête femme?

Je ne dois point oublier la Romance que chante le petit Page, avant qu'il ſoit queſtion de ſa métamorphoſe, & dans laquelle Madame Almaviva trouve de la *naïveté*, du *ſentiment même*; ce qui m'empêche d'en faire l'éloge, l'Auteur ne manquant jamais l'occaſion de ſe prodiguer des louanges.....

Mais voilà le Comte qui arrive, agité de jalouſie: eh! vîte, effronté Chérubin, cachez-vous dans le cabinet de toilette, & fermez-en la porte. Il eſt trop tard, faible Comteſſe, de ſentir la faute que vous avez faite.

SCÈNE XII.

C'eſt dans cette ſcène & dans la dixième que ſe développe de plus-en-plus l'idée déſavantageuſe que Madame la Comteſſe donne d'elle : on eſt frappé de l'art avec lequel elle ſait mentir, vice qui ne convient qu'aux perſonnes mal-nées & de mœurs très-irrégulière. Grace aux menſonges qu'elle débite, elle allait ſe tirer d'embarras ; mais le Page qui devait ſe tenir tranquile & ne point oſer remuer, *fait tomber une chaiſe dans le cabinet.* A ce bruit, les ſoupçons du Comte ſe réveillent, & Madame Almaviva, plus ruſée qu'on ne l'aurait cru, emploie de nouvelles fables, & a la préſence d'eſprit de crier à la prétendue Suzanne renfermée dans le cabinet, de ne point répondre aux queſtions de ſon mari.

L'Excellence conçoit très-bien qu'il faut entrer dans le cabinet ; mais comme la porte en eſt fermée, il a la diſcrétion de n'en point demander la clé, de ne point forcer qu'on la lui remette ; & ce qu'il y a de plus ſurprenant encore, c'eſt que s'aviſant enfin qu'il doit enfoncer cette *légère* porte, il ne la briſe pas lui-même avec les pieds & les mains, & appelle ſes gens pour lui rendre ce ſervice. Les gens, qui ſont ſourds ſans doute,

n'ont garde d'arriver. Monſieur le Comte ſe décide ridiculement à aller querir les inſtrumens néceſſaires pour mettre en pièces cette *légère porte* ; avant de ſortir, il condamne toutes les iſſues par où le priſonnier pourrait s'échapper ; mais il oublie la fenêtre, tant il eſt troublé apparamment : il ſort enfin, en donnant très-galamment le bras à ſa femme. Cette politeſſe eſt à-peu-près auſſi déplacée que celle de cet Acteur, dans *les Horaces*, qui voyant tomber Camille qu'il pourſuivait & allait poignarder dans la couliſſe, mit bien vîte un gant blanc, releva la Princeſſe, & la conduiſit par la main, le chapeau bas, juſqu'à l'endroit où il devait feindre de la tuer.

Ce cabinet, dans lequel un jaloux ſoupçonne qu'il y a quelqu'un de renfermé, ne rappelle-t-il pas le cabinet de l'*Amant jaloux*, Opéra-Comique de d'Hele ? La ſituation eſt à-peu-près la même, avec la différence que ce dernier jaloux veut à toute force entrer dans le cabinet, quoiqu'un jeune Officier mette l'épée à la main pour l'en empêcher.

SCÈNE XIV.

Lecteur, n'avez-vous pas de l'inquiétude ſur le ſort de notre Page ? Raſſurez-vous, tout s'ar-

range à merveille, en dépit des obſtacles & de la raiſon. Tandis que le mari furieux court & s'agite, la première Camariſte entre, ſans être apperçue, quoique cela ſoit bien difficile, & ſe gliſſe leſtement dans l'alcove. La voilà qui en ſort ſur le bout du pied, & dit au Page de ſe ſauver, ſans ſonger que toutes les portes ſont fermées: mais la pauvre fille eſt ſi troublée, qu'elle en perd l'eſprit. Le galant Chérubin, qui a toute ſa tête, aviſe la fenêtre, donnant dans le jardin, au-deſſus de la melonière, & propoſe de ſauter par-là, quoiqu'il y ait un grand étage; il s'élance, en effet, après avoir donné un baiſer à Suzanne, ſeule faveur que la circonſtance lui permette de dérober. Ainſi ce Page, *qui n'a que treize ans*, devient tout-à-coup aſſez fort pour haſarder un ſaut périlleux, qu'un homme fait aurait à peine oſé tenter. — Il craint pour ſes oreilles, repliquera-t-on, peut-être, & la peur fait entreprendre bien des choſes, impoſſible dans d'autres circonſtances: témoin Arlequin qu'on allait pendre à la Croix-du-Trahoir, & qui ſe ſauva par le tuyau de la fontaine. — A la bonne-heure: mais il eſt un peu ſingulier que, voulant ſe cacher & dérober ſurtout la connaiſſance de l'appartement d'où il s'échappe, le Page ait la mal-adreſſe de ſauter, en plein jour, dans un jardin, d'où il peut être ap-

perçu de presque tous les habitans du château. Il aurait mieux fait de se fourer sous le lit.

SCÈNE XVI.

Vraiment, il est bien tems, Monsieur le Comte, de venir avec une pince, pour enfoncer une *légère porte*, comme si vous n'aviez pas pu la faire apporter par vos gens, cette pince, & les renvoyer ensuite, afin de leur cacher l'usage que vous en vouliez faire, & d'éviter un éclat honteux. Pendant votre courte absence, il est arrivé ce que tout autre que vous aurait prévu; celui qui était dans le cabinet s'est évadé par la fenêtre, à laquelle vous n'avez pas seulement songé; & une Soubrette, beaucoup plus rusée que vous n'êtes fin, a pris la place de l'oiseau envolé, pour vous causer une surprise à laquelle vous êtes loin de vous attendre. Mais comme Madame Almaviva ignore ce qui vient de se passer, elle se décide enfin à un aveu, qui produit une scène d'autant plus piquante, que les Spectateurs, sachant qu'elle n'a plus rien à craindre, jouissent de son embarras, & voient d'avance l'étonnement & la confusion du mari. Cependant cette situation n'est point aussi agréable qu'elle le serait, si elle était mieux motivée. Il est certain que la Comtesse aurait dû le

faire plutôt, cet aveu, & qu'à deux ſcènes précédentes elle aurait auſſi bien allégué le déguiſement innocent du Page, comme dans ce moment-ci. Il eſt vrai qu'alors la rencontre inopinée de la Camariſte n'aurait pas produit un coup de théâtre. C'eſt aux Poëtes vulgaires qu'il appartient de filer une intrigue avec art : un Auteur du grand monde, un Poëte bel-eſprit n'y regarde point de ſi près. On peut encore reprocher à cette ſcène d'être beaucoup plus longue que les circonſtances ne le permettent : certainement un mari ou un amant furieux qui arrive portant une pince pour briſer une porte & punir un téméraire, n'écoute rien, & doit voler à la vengeance.

SCÈNE XIX.

Enfin, après pluſieurs délais inutiles & hors de vraiſemblance, Almaviva ouvre le cabinet, & l'on ſait ce qu'il y trouve. Il ne lui reſte d'autre parti à prendre qu'à demander pardon à ſa femme.

Suzanne a bien fait de tirer ſa maîtreſſe d'embarras, j'en conviens ; mais elle ne doit pas dire au Comte : — « Madame n'avait qu'à vous laiſſer » appeler les gens ». — Car il les a appelés, & elle devait s'en ſouvenir.

La Comteſſe continue de prouver qu'elle ſait

mentir avec effronterie. Je me défirai toujours de la fageſſe d'une femme qui ment.

Pour peu qu'on faſſe attention à cette ſcène, on s'apperçoit encore que l'Auteur a repréſenté, d'après la Pièce de M. Imbert, un *Jaloux ſans amour*. Une infinité de traits épars donnent auſſi lieu à cette obſervation. Qu'importe? eſt-ce un crime d'avoir de la mémoire?

SCÈNE XX.

Le Figaro & la Suzanne, dans cette ſcène, ſont auſſi peu véridiques que des valets; & l'on eſt indigné que la Comteſſe s'aſſocie avec eux dans ce vice ſi bas.

Mon confrère vient dire que tout eſt prêt pour ſa nôce. Monſieur Almaviva, qui prétend vouloir en reculer l'inſtant, ou l'empêcher de venir jamais, ſe fâche, à part, de ne point voir arriver Marceline, ſur laquelle il compte pour troubler la fête. Il dit encore une bêtiſe, car il faut trancher le mot, quand il allègue, pour retarder la fête, qu'il n'eſt point vêtu aſſez décemment: ſa femme a bien raiſon de lui faire obſerver qu'il ne faut pas tant de cérémonie pour leurs gens.... Mais ce Comte Eſpagnol eſt-il donc un véritable mannequin, un imbécile titré, ou un *conte à dormir*

debout, car je m'impatiente à la fin de le voir ſi mal agir. Quoi ! il n'a pas l'eſprit de trouver un bon prétexte pour éloigner ou rompre un himen qui lui déplaît ! Quoi ! il a beſoin de Marceline, & il ne pouvait pas la mander au château !.... Que dis-je ! elle y eſt venue. Pourquoi ne l'a-t-il pas vue encore ? ſur-tout après les menaces qu'elle a faites, le deſſein qu'elle a formé de rompre le mariage, & de ſe mettre en lieu & place de Suzanne ? Eſt-ce que le jour marqué pour la cérémonie, elle devait perdre un inſtant, une minute ? Ma foi, je ne comprends rien à tout cela. Juſqu'à préſent l'intrigue de cette Pièce ne porte ſur rien ; elle eſt toute ſur la pointe d'une éguille. Ne perdons pourtant pas courage ; avançons : peut-être que la fin me dédommagera du commencement.

Je paſſe ſur le pitoyable quolibet de Figaro : — « Ta phiſionomie, qui t'accuſe, me prouve-» rait déjà que tu mens. — S'il eſt ainſi, ce n'eſt » pas moi qui mens, *c'eſt ma phiſionomie* ». —

Les termes ambigus qu'il emploie au ſujet du billet qu'il a fait tenir au Comte, devraient ouvrir les yeux à celui-ci ; mais on le mène comme un oiſon ; jugez-en, Lecteur impartial : — « Puiſ-» que Madame le veut, que Suzanne le veut, » que vous le voulez vous-même, il faut bien » que je le veuille auſſi : mais à votre place, en

» vérité, Monſeigneur, je ne croirais pas un mot » de tout ce que nous vous diſons ». —

D'ailleurs, ici Figaro ſe trouve dans la même poſition que Baſile dans la fameuſe ſcène du *Barbier de Séville*, lorſqu'il eſt contraint de convenir de tout ce qu'il ne ſait pas : auſſi Figaro ne peut-il s'empêcher d'en faire la remarque, en diſant : *vous me traitez comme un Baſile.* On ſent que cette imitation aurait été évitée par un Auteur d'une imagination féconde.

SCÈNE XXI.

Je ne ſais ſi un Jardinier, *demi ivre* encore, peut entrer ſi cavalièrement chez un homme tel que ſon Excellence Monſeigneur le Comte Almaviva. Mais quand il le pourrait, il ne doit pas ceſſer de lui parler avec un profond reſpect : le ton familier qu'il prend eſt donc tout-à-fait déplacé, & ne ſerait tolérable que ſi cet homme était dans une ivreſſe complette. Sur ce que le Comte le menace de le chaſſer, il répond qu'il ne s'en ira point, & ajoute, en ſefant le mauvais plaiſant : — « Si vous n'avez pas aſſez de çà (*de* » *tête*) pour garder un bon domeſtique, je ne » ſuis pas aſſez bête, moi, pour renvoyer un ſi » bon maître ». —

Il dit un peu plus haut, une indécence qui rappelle un bon mot attribué à un Poéte moderne latin, dont j'ai oublié le nom (1), & que ce Poéte lâcha en réponſe à une queſtion qu'on lui fit au ſujet des femmes enceintes..... Voici la phraſe d'Antonio : — « Boire ſans ſoif, & *faire l'amour en tout tems*, Madame, il n'y a que ça *qui nous diſtingue des autres bêtes* ». —

Quel motif l'amène, ce Jardinier ivrogne & familier ? Il a vu tomber un homme d'une fenêtre dans le jardin, & cet homme qui était certain de tomber ſur une *meloniére*, a écraſé un *pot de girofflées* ! Je m'en doutais bien que le Page était un étourdi, qui riſquait, en ſautant dans le jardin, d'être vu de tout le monde. Ce que je n'avais pas prévu, c'eſt que mon confrère Figaro ſoutiendrait effrontément que c'eſt lui qui a fait le ſaut, pour ſe ſouſtraire à la fureur du Comte, qui n'était point en colère contre lui, & ne ſongeait même pas à lui. Eſt-il vraiſemblable que l'Excellence croie, qu'à propos de botes, Figaro ait riſqué de ſe rompre le cou ? J'ai fait le ſaut périlleux, lui dit-il, à cauſe du billet que je vous avais fait parvenir, où j'inculpais Madame la Comteſſe. L'Excellence ſerait la plus ſimple de toutes

(1) *C'eſt Santeuil.*

les Excellences, si elle se payait de cette mauvaise raison ; car elle ne peut ignorer que Figaro n'avait rien à craindre, puisqu'il avait fait remettre ce billet anonime par une main étrangère.

Du moins, Monseigneur Almaviva, si vous voulez juger de la vérité de ce qu'avance le maître Fourbe, en voyant s'il dira ou non quel est le papier que vient de vous remettre Antonio, cachez-le donc avec le plus grand soin, ce papier précieux. Point du tout, après avoir eu l'esprit de le dérober une fois à tous les yeux, vous l'ouvrez imprudemment, exprès sans doute pour que votre épouse ait le tems de regarder par-dessus votre épaule, ce que c'est, & de le dire tout bas à Suzanne, qui, de son côté, en informe, tout bas aussi, l'alerte Figaro. Monsieur le Comte, pour un Courtisan, vous n'êtes guère fin.

SCÈNE XXII.

Enfin, enfin, la voilà donc, cette Marceline, venant si tardivement s'opposer au bonheur du pauvre Figaro, en vertu, dit-elle, d'une promesse de mariage ? Et comment arrive-t-elle ? suivie *des valets & des vassaux* du Comte. Ne semble-t-il pas qu'on entre dans l'appartement de ce grand Seigneur, comme dans une écurie ?

L'Excellence, *premier juge de la Province*, promet de rendre, ſur ſon Tribunal, juſtice à Marceline : j'en demande pardon à ce Magiſtrat ſuprême, je ne crois pas plus à ſa juſtice qu'à ſon eſprit, à ſes lumières.

Eh ! voyez, s'il a le ſens commun, ce Monſieur le Comte, ce Grand d'Eſpagne, cet Ambaſſadeur : il parle à Dom Baſile, Maître & Compoſiteur de muſique, admis dans ſa maiſon en qualité d'homme à talens ; il lui parle, dis-je, comme à un palfrenier. Eh ! pourquoi ſe permet-il un tel excès de diſconvenance ? Parce que Baſile lui a remis le billet qu'avait fait écrire mons Figaro : — « Il vous convient bien de parler devant moi, » *maître ſot* » ! — Il eſt vrai que Dom Baſile eſt un perſonnage mépriſable, un agent des plaiſirs du Comte ; mais c'eſt pour cela même que ce Seigneur aurait dû lui parler plus poliment, s'il était capable de n'avoir aucun égard pour un Artiſte, qui *montre le clavecin à Madame..... la mandoline aux Pages*,..... & amuſe la compagnie *avec ſa guitarre*. Je penſe qu'un homme, qui ne ferait que racler du violon, n'éprouverait pas le demi-quart des groſſièretés faites par l'Excellence à Dom Baſile.

Je ſuis las d'être ſi grave ; dans une autre occaſion j'examinerai s'il eſt naturel que ce Baſile,

l'ennemi de Figaro, le ſerve ſi bien. D'ailleurs, j'attends le châtiment que doit lui infliger mon confrère.

Mais en voici encore bien d'autres ! Monſeigneur Almaviva prend le Muſicien pour un de ſes valets, & lui ordonne d'aller au Bourg *chercher les gens du Siége*. Baſile a bien raiſon de lui repréſenter qu'il n'eſt pas entré au château *pour en faire les commiſſions*.

Ma foi je ne ſais plus où j'en ſuis : voilà un ruſtre, dont le nom biſarre eſt *Gripe-Soleil*, qui oſe parler à Monſeigneur, & qu'il charge de faire venir les Juges. Qu'eſt-ce que les laquais du château ont donc à faire ? Gripe-Soleil apprend au Comte qu'il eſt le *petit paſtoriau des chévres*, & COMMANDÉ POUR LE FEU D'ARTIFICE ! Miſéricorde ! le gardeur de chévres *chargé d'aider à arranger le feu d'artifice* ! Par quel haſard ce foin-là regarde-t-il un ruſtre pareil ? Eſt-ce que l'Artificier n'a pas ſon monde pour lui prêter la main ?

Patience, je ne ſuis pas au bout ; nous marchons, dans cette ſcène ſur-tout, d'inconſéquences en inconſéquences, d'abſurdités en abſurdités. Monſeigneur le Comte preſcrit à Baſile d'accompagner Gripe-Soleil *en jouant de la guitare, & chantant pour l'amuſer en chemin*. Baſile accepte cette étrange commiſſion ! heureuſement, pour la

gloire des Arts, qu'il n'exiſtera jamais de grand Seigneur auſſi dépourvu de jugement, ni de Muſicien qui ſe laiſſe avilir de la ſorte.... Oh ! c'en eſt fait, après toutes les déraiſons que je viens de voir, je ne veux plus m'étonner de rien.

SCÈNE XXIII.

A merveille, contrère Figaro; vous prenez votre revanche, ſans craindre qu'on vous accuſe de répéter les mêmes plaiſanteries : Baſile avait retourné un proverbe ; vous en faites autant, à votre tour, & c'eſt ſur le pauvre diable de Muſicien que vous faites tomber votre adreſſe à l'imiter : — « Ah ! je n'irai pas lutter contre le pot de » fer, moi qui ne ſuis..... — qu'une cruche ». —

Voir chanter & danſer Figaro, *en marchant à reculons*, me paraît une bouffonnerie peu digne du Théâtre français..... Mais j'ai promis de ne plus m'étonner de rien. D'ailleurs, ce Théâtre n'a-t-il pas *Dom Japhet d'Arménie*, *Jodelet Maître & Valet*, *le Roi de Cocagne* ? Ces Farces pitoyables n'en paraiſſent que plus plates, au milieu des chef-d'œuvres de la Scène. Qu'importe ? chacun travaille dans ſon genre : on peut borner toute ſa gloire à amuſer ou faire rire. Molière n'a-t-il pas quelquefois travaillé pour le peuple ? Si on n'a pas la ſublimité de ſon génie, la médiocrité

ſe pavane, en ſe flatant du moins qu'il eſt beau d'en avoir les taches.

SCÈNE XXIV & *ſuivantes.*

Eſt-il bien vrai, Mamzelle Suzanne, que « l'uſage » du grand monde donne de l'aiſance aux Dames » comme il faut, pour mentir ſans qu'il y paraiſſe »? — Parce qu'il y a de certains menſonges de formalité ou de cérémonial, tels que les politeſſes qui ſont faites à des perſonnes qui nous ſont indifférentes; les fauſſes promeſſes de rendre ſervice, &c. En doit-on conclure que les perſonnes comme il faut ſe permettent les menſonges les plus bas & les plus contraires à l'honneur?

Oh! ceci eſt plus important. Ne me trompai-je pas, Madame la Comteſſe? Vous ſerrez avec tranſport le ruban que le Page a mis autour de ſon bras; vous vous écriez que ce ruban ne vous *quittera plus!* Et l'on veut vous faire paſſer pour une honnête femme! Le remords qui vous agite, prouve que vous liſez mieux dans votre cœur que celui qui s'eſt érigé en défenſeur de votre vertu: — « Ah! Monſieur le Comte! » qu'avez-vous fait?.... & moi! *que fais-je en ce moment!*

Ah! vous irez au jardin à la place de Suzanne, pour

pour tromper votre mari, qui croira ſe trouver avec la gentille Soubrette. L'idée n'eſt pas neuve; &, pour qu'on vous la paſſe, il faut qu'elle produiſe de grands effets. C'eſt ce que nous verrons par la ſuite. En attendant, avertiſſons que c'eſt ici la fin du ſecond acte, qu'on peut appeler un *acte in-folio*.

Un moment! avant d'aller plus loin, je veux avoir l'honneur de préſenter à l'Auteur gai de *la Folle Journée* quelques-uns des vers dont il a bariolé la proſe de cet acte géant.

Il s'eſt jeté deſſus. — Mon ruban?... Quelle enfance!
Ma marraine par-ci; je voudrais bien par l'autre.
Ah! c'eſt mon Figaro! ah, c'eſt mon Figaro!
C'eſt bien dit; mais comment? — C'eſt déjà fait, Madame.
Un faux avis donné ſur vous.
O! pour du ſentiment, c'eſt un jeune homme qui.....
C'eſt ce que je diſais. Eſt-ce là ma baigneuſe?
Qui frappe ainſi chez moi! — Pourquoi donc enfermée?—
C'eſt mon époux, grands Dieux!
Vous ſans manteau, le col & les bras nuds.
Seul avec moi!
On n'a jamais pouſſé ſi loin la tirannie!
Dans un gouffre allumé, Suzon!
Oui, je m'y jetterais, plutôt que de lui nuire.....
Et ce baiſer va me porter bonheur.
Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte;
Ou je vais à l'inſtant.....
Allons, Madame, ouvrez; je ſais tout maintenant.

Je n'écoute plus rien. — O ciel ! il va périr.
Eh pourquoi non, Monſieur ? — Quel affreux badinage !
Et ce Page en déſordre, en veſte & preſque nud....
Mais auſſi ce billet.... Il m'a tourné le ſang !
Mais vous répéterez que vous me pardonnez.
Eſt-ce que je l'ai dit, Suzon ?
Et qui ſurveillera la Comteſſe au château ?
Allons, Monſieur le Comte, ils brûlent de s'unir.
Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.
J'irai bien, Monſeigneu, ſi cela vous plaîra.

Eſt-ce que j'ai cet air-là, Suzon ?
Moi qui l'ai toujours protégé.
Non pas pour moi : veut-on me laiſſer faire ?
J'ai peur que non. — Il eſt de ma grandeur.
Vous le gardez, & moi je pars. —
Non pour toujours. — Je ſuis ſi malheureux !
Monſieur le Comte, épargnez un enfant.
S'il eſt ainſi, ce n'eſt pas moi qui mens.
Le badinage.... eſt conſommé ? —
Oui, conſommé. Que dis-tu là-deſſus ?
Réponds-moi donc, ou je vais te chaſſer.
Non ſûrement..... Mais c'eſt que j'en ai tant.
Pourquoi vous l'aurait-il remis ? —
Il.... deſirait qu'on y fît quelque choſe. —
Il n'y manque rien. — Le cachet.
C'eſt votre emploi : partez, ou je vous chaſſe.

Que doit-on penſer de toute cette *vermine ?* — Qu'il n'y manque que la rime pour être de très-mauvais vers. — Et voilà directement la poéſie de la plupart des Auteurs.

CHAPITRE XVIII.

Nous n'en ſommes encore qu'au troiſième Acte.

SCÈNE IV.

Oui, Monſieur le Comte, vous avez fait *une gaucherie en éloignant Baſile.* Vous commencez à vous douter de ce qu'un autre, à votre place, aurait apperçu tout de ſuite.

= « Elle ſe reſpecte ; & mon honneur.... *où » diable on l'a placé* » ! = Je ne ſais où j'ai vu cette penſée-là. Ne ſerait-ce pas dans un Recueil de bons mots ? Quoi qu'il en ſoit, elle n'a point la décence convenable pour être citée ſur la Scène.

SCÈNE V.

Vous retombez ici, Monſieur l'Auteur, dans la même faute qu'on vous a reprochée dans le *Barbier de Séville :* vous faites entendre, par vos perſonnages, ce qu'un autre eſt cenſé dire en lui-même. Pour défendre votre faute actuelle, aimerez-vous mieux ſoutenir que le Comte parle tout ſeul, comme un fou ? Si vous m'alléguiez une telle juſtification, je me tairais,... dans la crainte d'avoir trop de choſes à répondre.

Je crains que l'enjoué Figaro n'ait perdu l'esprit qu'il avait autrefois, étant Barbier de Séville. Que signifie sa tirade sur le mot anglais *God-dam*? Ou il se moque de son maître, qui ne s'en apperçoit même pas, & alors c'est un insolent; ou il tient, par bétise, un discours qui n'a pas le sens commun.

Un peu plus loin il fait entendre un raisonnement qui n'a aucune justesse. = « Je la préviens, » sur-tout, & la comble de présens (la Comtesse). » = Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. » Sait-on gré du *superflu*, à qui nous prive du » *nécessaire* »? = Figaro, mon ami, quand on manque du *nécessaire*, on n'a point de *superflu*.

Au-lieu de chercher à avoir des idées profondes, tu ferais mieux de t'en tenir aux jeux de mots, aux pointes, aux quolibets, que tu prends dans les recueils d'*Ana*, & débite ensuite avec effronterie, comme les plus belles choses du monde, sans considérer qu'il est des propos qu'on ne doit jamais tenir en bonne compagnie. En voici un de ce genre, que tu as puisé dans ta bibliothèque: = « Qui t'empêcherait de l'amener à Londres (sa femme)? « = Il faudrait la quitter si souvent, que » j'aurais bientôt du mariage *par-dessus la tête* ». = J'ai lu quelque part, qu'un mauvais Avocat, après avoir long-tems balayé le Barreau, sans trouver

un seul client, prit enfin le parti de se marier, & s'écria bientôt après : — Je n'avais point d'affaires; maintenant j'en ai jusques *par-dessus la tête.*

Paix, ceci me paraît sérieux; voici Monseigneur qui déraisonne; il dit à un homme qu'il prétendait faire courier des Dépêches ou *casse-cou politique*, qu'il aurait pu un jour s'avancer dans les bureaux, & il ajoute : — « Il ne faudrait qu'étudier un peu « sous moi la Politique ». — Oui, Excellence, l'homme qui sera souvent par voie & par chemin, aura beaucoup de tems pour travailler dans vos bureaux, & il lui en restera encore assez pour étudier sous vous la Politique. D'ailleurs, il est bien naturel que vous vous abaissiez à donner de sublimes leçons à votre valet : vous en voudriez peut-être faire un Ambassadeur. Et pourquoi pas? Le mari d'une *Ambassadrice de poche !*

En réponse à vos offres ridicules de services, Figaro fait très-bien de vous insulter en face, en traçant un portrait très-satirique du grand Seigneur, chargé par son Souverain de veiller aux intérêts du Royaume, dans une Cour étrangère. Ce portrait n'est qu'un composé d'antithèses, de jeux de mots, qui ne fait plaisir qu'à ceux que contentent l'apparence de la malignité. Mais comme l'intention de Figaro perce visiblement; que tous

ſes traits, acérés ou obtus, ſont lancés contre l'homme qui occupe une place éminente, & n'en eſt point digne, on ne s'attendait guère que Monſeigneur Almaviva s'écriât puérilement : — « Eh ! » c'eſt l'intrigue que tu définis » ! —

A toi maintenant, Figaro, à déraiſonner : — « Me feriez-vous un crime de *refuſer* une vieille » fille, quand votre Excellence ſe permet de nous » ſouffler toutes les jeunes » ? — Pour être conſéquent, il aurait fallu dire : — « Me feriez-vous » un crime d'*accepter* une vieille fille, quand » votre Excellence ſe permet de nous ſouffler » toutes les jeunes » ? = Car puiſque Monſeigneur s'empare de toutes les jeunes filles, il ne vous reſte donc que les vieilles.

Au reſte, le maître & le valet cherchent à jouer au plus fin ; & l'on s'apperçoit que le Courtiſan ſe laiſſe *damer le pion* par l'homme de néant, un peu contre la vraiſemblance.

Scène VI.

On n'a annoncé perſonne juſqu'à préſent ; & voilà cette étiquette, toujours uſitée chez les Grands, & chez les riches qui en ſont les ſinges ; voilà cette étiquette qui paraît enfin..... Mais ſans tirer à conſéquence, car à la douzième ſcène,

Monſeigneur étant ſeul, & appelant même Antonio, il verra entrer, ſans cérémonie, le Juge auquel il vient d'ordonner qu'on fît croquer le marmot dans l'antichambre, & ſuivi de Bartholo & de la vieille Marceline, ce qui oblige l'Excellence déconcertée à leur céder la place.

Quel eſt ce Juge? = C'eſt *Dom Guſman* Brid'oiſon. — *Dom Guſman!* Cette terminaiſon me rappelle.... *Motus*, ne réveillons point *le chat qui dort.* Mais d'où vient ce ſobriquet, *Brid'oiſon?* Quel eſt donc l'*Oiſon* que *Dom Guſman* a *bridé* ou voulu *brider?*

Il eſt bien ſingulier que le Comte ait tellement perdu la mémoire, qu'il faille que ſon valet-de-chambre le faſſe reſſouvenir de ce que c'eſt que Brid'oiſon : « = C'eſt le Juge ordinaire; le Lieu» tenant du Siége; votre Prud'homme». =

SCÈNE VIII.

Oh! ce n'eſt pas bien, Monſeigneur, vous ne voulez plus que Figaro épouſe la première Camariſte; à la bonne-heure; la paſſion vous emporte; mais vous faites mal, très-mal d'ajouter que vous conſentez qu'ils ſoient amis, amans, *tout ce qu'il leur plaira.* Vous avez des ſentimens trop peu délicats; cachez-les du moins au fond de votre

cœur : un homme de votre rang doit ſe reſpecter davantage.

Scène IX.

Avec du génie, il était facile de donner à Suzanne un meilleur prétexte pour venir faire croire au Comte qu'elle ſe rendra *ſur la brune* au jardin. Elle accourt prier Monſeigneur, dit-elle, de prêter ſon flacon d'éther, parce que Madame *a ſes vapeurs*. Mais les femmes ſujettes aux vapeurs portent ſur elles ce qui leur eſt néceſſaire pour les ſoulager, & ce n'eſt point à un mari qu'elles ont recours dans de pareilles indiſpoſitions. Cette ſcène eſt donc on ne peut pas plus mal-amenée, & comme elle donne lieu au cinquième acte, qui ne ſaurait ſubſiſter ſans elle, il ſuit que le dénouement n'a point de motif, & s'évapore aux yeux de la Raiſon, tel qu'une vapeur légère & ſans conſiſtance.

N'anticipons point cependant ſur l'ordre des événemens : il me reſte encore des taches eſſentielles à remarquer.

Scène XI.

Qu'eſt-ce donc que cela ſignifie ? Monſeigneur qui s'était enfui, parce que Suzanne voit venir du

monde, revient sur la Scène, sans savoir pourquoi, & a le tems d'avoir avec lui-même un assez long entretien ! Pourquoi ce monde, vu par Suzanne, n'entre-t-il pas ? Je vais vous le dire : ils attendent qu'Almaviva ait informé le Public qu'il a entendu les dernières paroles de la Camariste, & qu'il est certain d'être joué. S'il connaît qu'il *donnait dans un bon piége*, il est à présumer qu'il n'ira point au rendez-vous *sur la brune*. S'il y va, je déclare qu'il fera une grande sottise, destinée à produire le cinquième acte, bon gré, malgré.

Plus je lis, plus des inconséquences sans nombre me sautent aux yeux. Si Figaro paye la Duegne, l'Excellence croit avoir une ressource dans le *fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne, en Figaro, un inconnu pour sa nièce*. Quoi ! un jardinier, riche ou pauvre, abruti par le vin, dédaigne le valet-de-chambre de son maître, le concierge du château, un *casse-cou politique!* Allons, allons, Monseigneur, il n'y a que vous qui puissiez croire une pareille absurdité.

Ne vous appercevez-vous pas, Lecteur, que les moyens, toujours très-petits & très-faux, naissent comme ils peuvent sous la plume pénible de cet Auteur dramatique, & que, comme il les a saisis à la volée, sans les motiver, ils s'écroulent

& tombent en pouſſière à l'aſpect du flambeau d'une critique judicieuſe?

SCÈNE XII & *ſuivantes.*

Enjoué & malin Auteur dramatique, vous faites bien imbécile votre Juge ou Conſeiller; car vous lui donnez tantôt ce titre, tantôt un autre, & *ce, pour cauſe.* Mais quand vous vous propoſez ſérieuſement un but moral, vous ne faites pas attention que vous rendez le Comte Almaviva encore plus ridicule, d'avoir pour premier Conſeiller, à ſon Tribunal, un perſonnage ſi bête. Et puis, ne tombez-vous pas, ici ſur-tout, dans un défaut commun aux gens trop paſſionnés? Vous propoſant de montrer l'ignorance de quelques Magiſtrats, n'outrez-vous pas juſqu'à l'excès votre caricature? Je crois auſſi que vous vous êtes embrouillé dans votre cenſure philoſophique : la Juſtice vénale a des abus ſans doute; mais ils ſont moins fréquens & moins dangereux, que ſi les charges de judicature n'étaient accordées qu'au mérite, parce qu'elles le ſeraient ſouvent à l'intrigue & à la faveur; & que lorſque ceux qui prononcent ſur nos fortunes & nos vies, tiennent à des familles nobles, ils écoutent, plus que d'autres, la voix de l'honneur; ajoutons que des

Magiſtrats riches, ne ſont point tentés par les préſens, & que de grands biens empêchent de grandes injuſtices.

Pour diſſiper l'ennui de cette grave diſcuſſion : abaiſſons nos regards ſur des équivoques & des indécences, qui forment la gaîté des ſcènes où nous voilà parvenus. — « C'eſt une promeſſe de » mariage. — Accompagnée d'un prêt d'argent. » — J'en-entens, & cætera, le reſte. — Non, » point d'*& cætera*.....

» J'ai vu ce garçon-là quelque part (à Figaro) ? » — Chez Madame vôtre femme, à Séville, *pour* » *la ſervir*, Monſieur le Conſeiller. — Dan-ans » quel tems ? — Un peu moins d'un an *avant* » *la naiſſance* de Monſieur votre fils le cadet, » qui eſt un bien joli enfant, *je m'en vante* ». — Sont-ce là des traits propres à corriger les mœurs ? Quand ils ſeraient excellens & moraux, comment ſont-ils amenés ?

M. le premier Conſeiller n'eſt donc jamais venu au château, faire ſa cour à l'Excellence Almaviva, & s'il y eſt venu, comme il faut le croire, peut-il dire, en parlant de Figaro, *j'ai vu ce garçon-là quelque part?* Il eſt vrai que plus haut, Monſieur le Comte paraît ne ſe remettre aucunement le Lieutenant de ſon Siége : n'en concluez pas, je vous prie, que l'Officier de Judicature ne lui ait jamais rendu

ſes très-humbles devoirs : vous ſavez bien que Monſeigneur a des *lubies*.

— « Si tu dois, & que tu ne payes pas.... » — Alors Monſieur voit bien que c'eſt comme » ſi je ne devais pas ». — C'eſt encore fort mal raiſonner, mon ami Figaro : ne point payer n'empêche pas de devoir. Tu aurais parlé plus juſte, ſi tu avais dit : — Oublier que l'on doit, c'eſt comme ſi l'on ne devait pas. —

SCÈNE XV.

Cette ſcène, de la plaidoierie & des jugemens, rappelle celle où Sancho Pança, Gouverneur de l'iſle de Barataria, montre une judicière ſi exquiſe; & il faut avouer que le Comte Almaviva, à l'exemple de ſon illuſtre modèle, prononce des arrêts d'un grand bon ſens. Cette ſcène a auſſi quelque reſſemblance avec celle des plaidoyers, dans *les Plaideurs*.

L'objection que j'ai déjà faite plus haut ſe préſente ici dans toute ſa force : Marceline devait-elle attendre ſi tard à mettre oppoſition au mariage de Figaro ? Pourquoi celui-ci lui a-t-il emprunté deux-mille piaſtres fortes cordonnées, depuis qu'il eſt dans le château d'Aguas-Freſcas, époque où ſa fortune le met au-deſſus du beſoin ?

Quelle circonſtance a néceſſité cet emprunt ? Qu'a-t-il fait de cet argent après l'avoir reçu, & pourquoi ne l'a-t-il pas rendu plutôt afin de n'être point arrêté, dans ſes projets de mariage, par la clauſe de ſon billet, en cas de non payement ? Rien d'eſſentiel ne doit arriver, dans un Drame bien fait, qu'on ne l'ait annoncé dès les premières ſcènes, & qu'on n'en ait expliqué les raiſons. Il ne s'agit pas, pour conſtituer un Poème théâtral, de coudre des incidens à la ſuite les uns des autres, & de les faire arriver dans une ſcène ou dans un acte, comme s'ils ſortaient de terre, pour ainſi parler.

Mais quand l'évènement du procès ſerait motivé depuis le commencement, il reſterait toujours l'indécence de repréſenter, ſur le premier théâtre de la Nation, une vieille effrontée & ſans mœurs, qui a eu un enfant d'un Médecin, & vit encore ſcandaleuſement avec lui, quoiqu'il déclare qu'il n'en veut point faire ſa femme ; une vieille, dis-je, voulant épouſer un jeune homme, & ſe laiſſant cajoler par le petit Page. Quel nom indécent oſe-t-on encore donner à cette femme ? Marceline de *Verte-Allure !* Mais il ſerait à ſouhaiter que l'indécence ne tombât que ſur le nom.

Les défenſes de Figaro ſont dignes de tout le reſte. Il y a, dit-il, dans mon billet, ou je

l'épouſerai. — Bartholo ſoutient qu'il y a ET je l'épouſerai. Le Greffier, chargé de lire cette obligation, ne peut décider lequel de ces deux petits mots a été écrit. Cependant la différence eſt conſidérable entre les caractères qui forment ET & ceux qui forment OU.

Le Comte rend un jugement qui paraît très-juſte, en condamnant Figaro d'épouſer Marceline, s'il ne lui rembourſe point la ſomme des deux-mille piaſtres. Mais comme cette déciſion ſatisfait la vengeance de ce Seigneur, & eſt conforme à ſes vues ſecrettes, l'Auteur ne peut-il pas être accuſé d'une nouvelle mal-adreſſe, en n'ayant point mis le Comte dans le cas d'être forcé, par amour pour la juſtice, à rendre un arrêt qui aurait mis obſtacle à ſes projets amoureux? Il en eût réſulté une ſituation auſſi neuve qu'intéreſſante. D'ailleurs, dans la circonſtance actuelle, l'intérêt eſt preſque nul: ſi Figaro épouſe Suzanne, Almaviva ſe flate de jouir du droit du Seigneur, comme s'il ne l'avait pas aboli. Si le mariage eſt rompu, le Comte n'eſpère pas moins ſéduire la Camariſte. Il ne reſterait donc plus que de ſavoir ſi Figaro ſera contraint de s'unir avec la vieille; mais le doute ne peut ſubſiſter que juſqu'au moment où il l'a reconnue pour ſa mère: & attendu que cette reconnaiſſance ſe fait tout

de ſuite, il n'y a plus d'intérêt, je le répète.

D'ailleurs, *la Fole Journée* étant une ſuite du *Barbier de Séville*, l'Auteur ſe contredit ouvertement en cet endroit. En effet, dans l'une, Figaro connaît le Tuteur *comme ſa mère;* il ajoute même que *ſa mère* lui a dit autrefois qu'il était charmant. Et voilà que, dans *la Fole Journée*, il eſt un enfant *trouvé*, *perdu*, ignorant ſes parens! L'Auteur aurait dû diſpoſer ſa fable de manière qu'il ne fût point abſurde que Figaro rencontrât ſa mère.

Il eſt à-propos de nous arrêter ſur cette découverte imprévue, qui devrait être très-touchante & produire un grand effet. Eh bien, n'eſt-on pas ſurpris de voir que ce n'eſt qu'une plaiſanterie, une ſorte de parodie des reconnaiſſances filiales qu'on voit au Théâtre, & qui, étant amenées par des Poétes diſtingués, ſont ſi délicieuſes pour la ſenſibilité des Spectateurs? Eh! comment celle-ci eſt-elle motivée? Marceline, apprenant que Figaro fut enlevé dans ſon enfance par des Bohémiens, ne doute pas que ce ne ſoit ſon cher Emmanuel, qu'elle a eu du Docteur; elle ſe confirme dans cette idée, lorſque Figaro ajoûte qu'il a un hiéroglyphe ſur le bras droit: — Oui, la figure d'*une ſpatule*, s'écrie-t-elle? — Quoi! on lui avait gravé une *ſpatule* ſur le bras? Eſt-ce qu'il

était le fils d'un Apothicaire ? Pourquoi lui avait-on fait une marque de cette nature ; & s'eſt-on jamais aviſé de brûler ou d'échiqueter ſi cruellement le bras d'un enfant ? Je ne parlerai point de l'abſurdité des *langes à dentelles, joyaux d'or....* Avançons.

Quand il s'agit d'embraſſer ſa mère, le Figaro dit, que c'eſt ſa mère *nourrice* ; plus loin il ſe félicite de ce qu'elle eſt *affreuſe* ; & quand il trouve ſon père dans Bartholo, il ſe déſole de n'être point le fils d'un homme plus relevé : le Docteur, de ſon côté, ne le traite pas mieux, & s'écrie, dans un tranſport *paternel* : — « Puiſſe ma main » ſe deſſécher & tomber, ſi je la donne jamais » à la mère d'un *tel drôle* » ! — Ne ſemble-t-il pas que l'Auteur ait pris à tâche de tourner en ridicule les ſentimens les plus ſacrés de la Nature, ainſi que les devoirs du mariage, & les lois de la pudeur & de la décence ?

Les Comédiens ont très-bien fait de ſupprimer le morceau pathétique & déplacé où Marceline de *Verte-Allure* prétend excuſer ſa *jeuneſſe déplorable*, & rejeter ſes fautes ſur les ſéducteurs qui les lui ont fait commettre. Les raiſonnemens ſérieux qu'elle voulait débiter n'auraient pas eu plus de juſteſſe que les bouffonneries qui farciſſent ce Drame. Les jeunes perſonnes vraiment ſages évitent

évitent tous les piéges qu'on leur tend, & trouvent dans le travail une honnête ſubſiſtance & les conſolations dont elles ont beſoin.

Terminons cet acte par rapporter les phraſes ſcandées & meſurées d'une manière trop poétique... Monſieur l'Auteur, je vous en avertis, *les vers mangent votre proſe.*

Il veut venir à Londre; elle n'a pas parlé.
Médiocre & rampant; & l'on arrive à tout.
Il veut reſter. J'entends..... Suzanne m'a trahi.
Dame! oui, je lui dis tout.... hors ce qu'il faut lui taire,
Si le Ciel l'eût voulu, je ſerais fils d'un Prince.
Il eſt à toi; reprens ton billet, c'eſt ta dot.

En diſputant, il prend ſon avantage,
Il vous ſerre, vous enveloppe.
Tu te rendrais ſur la brune au jardin?
Comment juger pareille queſtion?

CHAPITRE XIX.

La filière de la Critique rendra-t-elle le quatrième Acte auſſi petit, petit, que les autres ?

Oh ! oh ! le magnifique ſpectacle ! *Une galerie ornée de candelabres, de luſtres allumés, de fleurs, de guirlandes, en un mot, préparée pour donner une fête.* Cette fête eſt le mariage de Figaro. Quand ce ſerait pour un Prince, on ne ferait pas des apprêts plus ſuperbes. Tant de pompe & d'éclat eſt-il bien naturel, à propos des noces d'un valet-de-chambre, ou d'un ſimple concierge ? Encore s'il avait l'honneur d'être *caſſe-cou politique !*

SCÈNE PREMIÈRE.

Je ſuis fâché de le dire, l'intérêt diminue à meſure que nous approchons du dénouement, au-lieu qu'il devrait croître par degrés, & monter au comble. Figaro épouſe ſa Suzanne : la Pièce eſt donc finie : car qu'importe que Bartholo s'uniſſe en légitimes nœuds avec ſa concubine de trente ans ? Ce ſont des perſonnages acceſſoires : qu'importe l'eſpiéglerie que la Comteſſe veut faire à

ſon mari, en allant au jardin ſur la brune ? Cet incident ne conſtitue point la Pièce : elle eſt donc finie au troiſième acte, ou ne fait plus que traîner en longueur.

Peut-être que des beautés vont racheter ces défauts : c'eſt ce qu'il s'agit d'examiner.

Tu débutes, Figaro, par une mauvaiſe expreſſion, ou plutôt tu continues de parler eſpagnol en français. Avant de te produire en public, tu aurais dû au moins apprendre paſſablement la langue du pays. — « Il n'y a que Monſeigneur » *qui rage* » ! — Tes figures de rhétorique ne valent pas mieux que ton ſtile : — « Et depuis » l'affamé Conquérant qui voudrait *avaler la* » *terre*..... ». — Il eſt inutile de t'apprendre que les Conquérans ne veulent point *avaler la terre*, mais la *ſubjuguer*, ce qui eſt un peu différent.

Tes raiſonnemens, mon pauvre ami, ſont auſſi repréhenſibles que ton ſtile, & que tes figures de rhétorique. Il n'y a qu'une vérité, tout ce qui s'en écarte eſt menſonge. Et vous, ruſée Suzanne, gardez-vous de croire que les Savans font uſage de vérités *qui ne ſont pas vraies* : les laquais & les femmes peu ſévères dans leurs mœurs, ſont à-peu-près les ſeuls qui ont le menſonge dans la bouche & dans le cœur.

Scène II.

Pour une honnête femme, vous êtes bien verſée dans l'art de la fourberie, Madame la Comteſſe ! Vous ſavez donner des rendez-vous avec une adreſſe admirable. Vous faites écrire au Comte, ces mots équivoques, par votre Camariſte : — « Chanſon nouvelle, ſur l'air : *Qu'il fera beau ce ſoir ſous les grands maronniers !* Qui vous en a donc tant appris ?.... Il n'eſt pas encore tant de ſe récrier, le ſtratagême du cachet paſſe tout le reſte : qu'il faut être au fait des ruſes galantes pour faire attacher le billet avec une épingle, & écrire ſur le revers : *renvoyez-moi le cachet !* Oui, pour preuve que vous viendrez *ſur la brune ;* j'entens. Malpeſte ! que vous êtes ſavante dans les miſtères amoureux ! On a bien raiſon de dire qu'il ne faut pas toujours ſe fier aux Beautés innocentes, ni aux apparences. On peut ſeulement alléguer pour votre juſtification, que l'Auteur ne ſe cache point aſſez derrière ſes perſonnages, & qu'en diverſes circonſtances, c'eſt plutôt lui qui parle & agit, que la modeſte & réſervée Comteſſe Almaviva.

Scène V *& ſuivantes.*

Le déguiſement du Page effronté en fille, ne tenant point à l'intrigue, ou, pour mieux dire,

aux intrigues, eſt un hors d'œuvre deſtiné à augmenter de quelques ſcènes *oiſeuſes* ce quatrième Acte, auquel l'Auteur a bien de la peine à donner une longueur raiſonnable. On ne s'attendait guère que ce déguiſement tombé des nues, ne menant à rien, rallentiſſant la marche de l'action dans le moment qu'elle devrait courir le plus vîte; on ne s'attendait guère qu'il engagerait le Comte & la Comteſſe à reparler, pour la troiſième fois, de l'avanture du cabinet. Un peu plus bas, autre répétition: l'on reſſaſſe encore le menſonge de Figaro, qui a ſauté, n'a pas ſauté.... ſi..... non.... L'Excellence croit.... doute.... héſite.... Le pauvre Seigneur n'a pas même une façon de penſer; déconcerté d'être toujours contredit, il s'écrie, dans un *à-parte*, que, pour le coup, perſonne n'entend: — « Il y a un mauvais génie, qui tourne » tout ici contre moi »! — Je le crois bien, Monſieur le Comte, qu'*il y a un mauvais génie* qui gâte tout; & c'eſt le vôtre, ou celui de l'Auteur, caché derrière la toile, & montrant ſouvent le bout de ſon nez. Figaro n'a pas grand peine d'aller à ſes fins, malgré vous, inutile perſonnage paſſif, parlant beaucoup & ne feſant jamais rien de ce que vous pourriez faire. Que n'agiſſez-vous, au-lieu de dire ſi puérilement: — « Jouons-nous une Comédie »? — Hélas! oui,

vous en jouez une, & je voudrais pouvoir dire qu'elle eſt bonne. Puiſqu'il vous paſſe par la tête maintenant d'être mécontent d'un mariage que vous deſiriez qui ſe fît tantôt, que ne recourez-vous à quelque ruſe ; n'avez-vous donc pas l'aſtuce & la fineſſe de l'homme de Cour, qui *pouſſe de l'épaule ſon meilleur ami dans le foſſé, pour aſſurer ſa chûte & s'établir ſur la crête?* Non, vous ne pouvez que projetter & reſter oiſif, & vous vous conſolez par cette maxime ſi mal appliquée : — « Il faut ſouffrir ce qu'on ne peut empêcher ».

SCÈNE IX.

Comment diable ! voilà une marche impoſante. Des Gardes-chaſſe, le *fuſil ſur l'épaule :* des Juges en robe, tous les habitans du Bourg en habits de fête. Que ferait-on de plus pour célébrer le mariage de Monſeigneur le Comte Almaviva ?

Je découvre dans cette cérémonie une plaiſante erreur : Marceline de *Verte-Allure* a l'honneur d'avoir auſſi une toque *virginale* à *plumes blanches.* Comment traite-t-on, cette vieille femme ? comme une jeune fille honnête, tandis qu'elle vient de retrouver un grand garçon, fruit de ſes faibleſſes, & que cet enfant eſt même celui qu'on marie. Serait-ce une petite fineſſe de

l'Auteur, pour donner à entendre que beaucoup de jeunes épouſées, de tout pays, ne méritent pas plus que, Dame de *Verte-Allure*, les ſimboles de l'innocence?

Je n'ai pas beſoin de faire obſerver au Lecteur judicieux que, dans toute cette ſcène, l'épingle joue un rôle plus important que tous les perſonnages.

Mais qu'a donc l'Huiſſier à faire tant de bruit? — « C'eſt Monſieur Baſile, dit-il, entouré d'un » *village entier*, parce qu'il chante en marchant ». — Vous déraiſonnez, à votre tour, Monſieur l'Huiſſier; preſque tout le bourg ou le village eſt accouru pour aſſiſter à la cérémonie des noces. Il me paraît auſſi qu'ils ſont bien ſots, les payſans d'Aguas-Freſcas, d'être ébahis de ce qu'un Muſicien chante en marchant.

SCÈNE X.

D'où venez-vous donc, Baſile? Votre commiſſion eſt remplie depuis long-tems; vous avez fait venir la Juſtice du lieu, & vous n'avez point paru! Vous deviez, diſiez-vous tantôt, *aſſurer* votre mariage *avec Marceline*, & vous venez quand il eſt preſque fait! Tous les habitans du château ſe ſont-ils donné le mot pour agir en dépit du bon ſens?

Il n'y a pas juſqu'au petit Pâtre, *Gripe-Soleil*, qui s'amuſe à lambiner, tandis qu'il eſt chargé de diſpoſer *le feu d'artifice*.

Il eſt bien tems de demander la main de Marceline, Dom Baſile; il fallait venir plus vîte, & ne point s'arrêter ſans ſujet je ne ſais où....., Mais voilà une grande rixe qui s'élève entre le Muſicien & Figaro; il va sûrement en réſulter des coups aſsénés de part & d'autre, en lieu convenable toute fois. Mon confrère a promis de le roſſer d'importance; tout-à-l'heure encore il a dit: — « Ah! je m'en vais vous le faire déchanter ». — Le moment approche, ſans doute, où leur querelle va s'animer, & ſera ſuivie enfin d'un duel.... que ſais-je, moi!.... Bon! les deux champions, animés par la colère, s'oublient juſqu'à ſe dire des injures devant Monſeigneur..... Quoi! Dom Baſile, que je croyais homme de quelque talent, ſe permet cette expreſſion incorrecte: — « Figaro » fait des vers *comme un journal* ». — J'avais cru, juſqu'à préſent, que c'était un *Journaliſte* qui aurait pu faire des vers. Apparemment que la fureur empêche Baſile de mieux s'exprimer; ne le chicanons point en faveur des merveilles qui vont s'opérer: il ſort l'ennemi juré de mons Figaro, qui ne ſaurait s'empêcher de le bien battre, ſi on le laiſſe faire.

SCÈNE XIV.

Les voilà, les voilà, les grands évènemens.... Du moins on nous en promet.... Doucement, ne nous livrons pas à un eſpoir trop flateur : j'augure mal de la manière dont ils ſont annoncés & préparés. La petite Fanchette, extrêmement ſimple, & l'on en verra la preuve tout-à-l'heure, vient pour remettre, de la part du Comte, à ſa couſine Suzanne, l'épingle *merveilleuſe* du cachet, & qui a ſans doute diſſipé ſes doutes & la crainte de donner *dans un bon piége*. Quoique Monſeigneur lui ait recommandé de bien prendre garde que perſonne ne la voie, elle apprend étourdiment à Figaro la commiſſion dont elle eſt chargée. Celui-ci éprouve auſſi-tôt de vives inquiétudes, & ſoupçonne que ſa fiancée eſt d'intelligence avec Monſieur Almaviva ; il ne jure pas de moins que de rompre ſon mariage commencé, & d'épouſer une autre Beauté. Heureuſement que ſa mère le tranquiliſe, & il ſort pour aller eſpionner ce qui va ſe paſſer ſous les maronniers.

Eh ! que s'y paſſera-t-il que les Spectateurs ne ſachent & n'aient prévu ? N'a-t-on pas pris le ſoin mal-adroit de nous inſtruire que la Comteſſe & Suzanne allaient changer d'habits ? Il aurait fallu

diſſimuler ce déguiſement, afin de cauſer quelque ſurpriſe, & de faire attendre quelque choſe de nouveau.

Figaro, l'*honnête homme de la Pièce*, courait riſque d'être un perſonnage tout-à-fait nul pendant les deux derniers Actes, ſans la bêtiſe de Fanchette. Mais quelque ſtupide qu'il faille la ſuppoſer, eſt-il naturel qu'elle rempliſſe ſi mal ſa miſſion, elle que le petit Page inſtruit, ainſi que Monſeigneur? On ſent ici qu'on eſt obligé de paſſer un peu ſur la vraiſemblance, ſi l'on a envie d'aller juſqu'à la fin du cinquième Acte.

Ceſſons donc de chicaner ſur le procédé trop naïf de la jeune Fanchette, & pour le perdre un inſtant de vue, plaçons à la file des uns des autres les vers de contrebande qui ont pénétré dans la proſe de cet acte, en véritables *enfans-perdus*.

La main de Marceline, & je viens m'oppoſer.....
En être cru le fils; tu te moques de moi.
Faut-il que deux amis..... --- Nous amis! --- Quelle erreur!

Je n'ai guère trouvé que ces trois alexandrins; mais, en revanche, que de vers de dix & de huit ſillabes!

Ris donc un peu de ce bon réſultat. —
As-tu rien vu de plus étrange?

Prens cette plume, & fixons un endroit.
Quand je disais là-haut que c'était lui ! —
Eh bien, Madame ? — Eh bien, Monsieur !
Je punirai ta désobéissance. —
Ah ! Monseigneur, entendez-moi.
Galoppait, ou marchait au pas. —
Et vous aviez son brevet dans la poche ? —
Assurément ; mais quelle enquête ?
Parce qu'il fait de plats airs de Chapelle ? —
Et lui des vers comme un journal ? —
Un Musicien de guinguette !
Disant par-tout que je ne suis qu'un sot. —
Je regardais si quelqu'un était-là.
Et que lui veut ma petite cousine ?

CHAPITRE XX.

La fin doit couronner l'œuvre.

Combien d'Auteurs de tout genre songent rarement à cette règle essentielle : *la fin doit couronner l'œuvre ?* Je crains bien que le Poète qui, en riant, a enfanté *la Fole Journée*, ne l'ait oubliée encore plus que les autres ; car il est visible que l'action faiblit en approchant de son terme : ainsi qu'un soleil-tournant, brille, resplandit, éclate, & lance mille jets de lumière, tant que la poudre & le salpêtre lui donnent un mouvement

rapide ; mais en approchant de l'inſtant où il doit s'éteindre, il ſe rallentit, ne fait plus que tournoyer, & ceſſe peu-à-peu de ſe mouvoir.

Ce n'eſt pas ce qui arrive aux ouvrages de génie ; leur feu eſt ſans ceſſe dans toute ſa force, & ils finiſſent par un coup d'éclat.

Scène première.

Suis-je trop facile à me ſcandaliſer ? Je trouve qu'il eſt de la dernière indécence de voir une petite fille venir trouver le fripon de Page, au milieu de la nuit, au fond d'un jardin, & ajouter encore, qu'il lui rendra peut-être *le fier baiſer* qu'elle a donné aux gens de l'office pour en obtenir quelques friandiſes qui vont compoſer le ſoupes de Chérubin. Je ſerai honteux de m'arrêter davantage à prouver l'indécence de cette ſcène. Je me hâte de chercher la morale que l'Auteur a promiſe.

Scène II.

Voici le moment de témoigner ma ſurpriſe, de ce que Figaro n'a point étrillé Baſile, ainſi qu'il l'a juré à diverſes repriſes ; & ſi je ne craignais moi-même de manquer à ma parole, en m'étonnant de nouveau des biſarreries, des incon-

ſéquences répandues dans une Pièce qui a reçu les honneurs extraordinaires de quatre-vingt-cinq repréſentations, je me récrirais de toutes mes forces, en voyant encore Baſile ſeconder Figaro, & celui-ci employer ſon ſecours, comme d'un ami. Je me tais, & préſume que c'eſt une des diſconvenances que l'Auteur, dans ſa Préface lugubre, s'eſt obligé de peindre.

SCÈNE III.

Eh! comme te voilà changé, mon ci-devant confrère le Barbier! Toi dont le caractère était la gaîté même; toi qui ne parlais que pour dire une folie ou un rébus; tu es devenu tout-à-coup triſte comme un courtiſan diſgracié! N'aurait-il pas mieux valu conſerver toujours ton humeur enjouée & plaiſante, & rire juſqu'au ſein du revers? Quand on préſente un caractère ſur la Scène, il doit être tel à la cataſtrophe qu'on l'a vu à l'expoſition; rien ne doit le faire varier; il plie les évènemens à ſa façon de penſer, & non ſa façon de penſer aux évènemens. C'eſt en cela que conſiſte les difficultés & les beautés de l'art dramatique. D'ailleurs, le Figaro n'a aucun ſujet de prendre une humeur ſombre; il a des ſoupçons d'être trompé par ſa maîtreſſe; il vient pour l'épier:

il n'eſt donc pas certain de ſon malheur. Et quand il en aurait la plus grande certitude, rien ne l'excuſerait de ceſſer d'être gai & amuſant. C'eſt dans les circonſtances les plus pénibles, qu'il eſt beau de voir un perſonnage ne point ſe démentir.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce monologue d'une longueur ſi prodigieuſe? Eh, morbleu! il s'agit bien maintenant de parler tout ſeul pendant une heure. Songez, ſongez, Monſieur l'Auteur, que c'eſt au cinquième Acte ſur-tout qu'il faut faire marcher l'action très-rapidement. Allez au fait, allez au fait par le plus court chemin poſſible, & n'arrêtez pas les reſſorts de votre horloge dans l'inſtant qu'elle doit ſonner l'heure. Jamais monologue ne fut ſi déplacé. Ce ne ſont point des réflexions que fait en lui-même le Figaro; elles ſeraient plus vives, plus entre-coupées; c'eſt un récit bien ſuivi, bien circonſtancié de toute ſa vie; & à qui le fait-il ce récit? ſans doute aux *grands maronniers*. Dans quelle circonſtance encore parle-t-il à haute voix? Lorſqu'il a les plus grandes précautions à prendre pour n'être point apperçu.

SCÈNE V *& ſuivantes.*

Je ſuis fâché auſſi qu'elles ne ſoient pas plus nouvelles les ſcènes de nuit & d'*imbroglio* qui

terminent cet acte : dans quelle Comédie Italienne n'en trouve-t-on pas à choisir ?..... Mais n'allons pas si vîte ; fesons comme notre Auteur, marchons en clopinant, quand nous devrions courir à toutes jambes. Remarquez que dans la scène V Figaro, tranquile observateur, devrait entre-voir deux femmes, & distinguer même la voix de la Comtesse, puisque celle-ci & Suzanne ne se gênent alors aucunement. Il ne fait aucune de ces découvertes ? Pourquoi ? Parce que l'Auteur avait besoin qu'il ne les fît pas ; & qu'il a décidé que ses personnages se verraient, s'éviteraient, s'entendraient, selon que cela lui serait plus commode.

Examinez la façon d'agir du petit Page. Se comporte-t-il comme un enfant de treize ans, vif, passionné, mais timide auprès des femmes ? Il a tout l'usage & toute l'effronterie d'un homme fait, accoutumé aux bonnes fortunes ; & je suis tenté de présumer que c'est une des causes de l'*innocente* passion de Madame Almaviva.

Scène VII.

Un époux libertin qui careſſe sa femme, qu'il prend pour une autre, ne me paraît point une situation assez honnête pour la mettre au Théâtre, sur-tout quand elle est accompagnée de détails un

peu trop gaillards ; tels que ceux-ci par exemple : — « Mais quelle peau fine & douce, & qu'il s'en » faut que la Comteſſe ait la main auſſi belle !..... » A-t-elle ce bras ferme & rondelet ? Ces jolis » doigts pleins de grace & d'*eſpiéglerie* » ? — Enſuite l'Excellence apprend de belles choſes aux femmes, que les Coquettes ſavaient avant lui, il eſt vrai, & dont celles qui ſont douées d'un ſolide mérite n'ont que faire : il leur inſinue de ne point toujours aimer leur mari, d'être rarement prévenantes, d'aſſaiſonner leurs careſſes par des refus : il ne lui manquait plus que de leur recommander *la miſe*, à l'exemple d'un Romancier très-volumineux, qu'il a imité dans toute cette ſcène (1). La Comteſſe diſpoſée à recevoir toutes les impreſſions blâmables, goûte avidement les leçons qu'elle entend, & ſe promet d'en faire uſage. Si c'eſt ici de la Morale ; elle eſt fort extraordinaire, & indigne de la Muſe de la Comédie, dont la tâche eſt de démaſquer les ridicules & les vices.

Scène XII.

Juſqu'à préſent, Monſieur le Comte a montré qu'il n'avait pas plus d'eſprit que de mœurs irré-

(1) Voyez *les Contemporaines, ou hiſtoires des plus jolies femmes du tems préſent.*

prochables ;

prochables ; mais je n'aurai jamais cru qu'il fût dépourvu de raiſon juſqu'au point de s'imaginer que ſa femme ſoit aſſez pervertie pour avoir des complaiſances criminelles pour un Figaro. Il eſt vrai que beaucoup de grandes Dames s'humaniſent en ſecret avec leurs valets ; mais elles n'ont point cette faibleſſe envers leurs ignobles amans, lorſque, épris d'un amour emporté pour une femme-de-chambre, ils ſont au comble de leurs vœux & au moment de l'épouſer. — Le Comte a vu & & entendu, & croit être sûr de ſon déshonneur. — Qu'a-t-il vu & entendu ? Rien, abſolument rien ; car il ſe ſerait élancé ſur le téméraire ou ſur ſa perfide épouſe. — Il n'a point d'armes. — Excuſe puérile. Un mari qui n'eſt ni lâche, ni ſans honneur, & qui croit qu'on lui fait l'outrage le plus ſenſible, ne s'amuſe point à *ſe frapper le front.* Il eſt donc probable que le Comte ſoupçonne à peine ſa tendre moitié.

SCÈNE XIV.

Lorſque *toute la noce* eſt accourue avec des flambeaux, il s'aviſe enfin d'agir en époux furieux & qui croit être..... trahi. Mais ce mouvement naturel ne dure en lui qu'une minute. Il s'élance dans le pavillon où il s'imagine avoir vu entrer

ſa femme, & il en retire par la main.... qui ? le Page ! quoiqu'en touchant les habits, il eût dû ſentir que ce n'était point ce qu'il cherchait..... Penſant toujours que la Comteſſe eſt dans le pavillon, il va ſans doute s'y élancer de rechef, afin de ſaiſir la perfide..... Point du tout, il prend un parti dont je ne me ſerais jamais douté; il s'adreſſe au *Jardinier Antonio!* — « Entres-y toi, » Antonio; conduis devant ſon juge l'infâme qui » m'a déshonoré ». — Tandis que le ruſtre va lui obéir, il ajoute: — « Vous allez voir, Meſſieurs, » que le Page n'y était pas ſeul ». — Ne ſemble-t-il pas entendre: *Vous allez voir, Meſſieurs*, la lanterne magique & la pièce curieuſe? Pour le coup, il ſe raviſe, & appercevant Fanchette, que ſon père tire hors du pavillon, il ſent qu'il eſt convenable qu'il y rentre lui-même; mais Bartholo l'arrête, ſans aucun motif, & ſe diſpoſe à y pénétrer, parce qu'il eſt de *ſang froid*: mais qu'a-t-on beſoin de ſon *ſang froid*..... attendez, ne voyez-vous pas que mon confrère l'Auteur a voulu amener le *lazzi* de Bartholo trouvant auſſi Marceline dans le pavillon miſtérieux. Peſte! c'eſt très-important, très-néceſſaire à l'intrigue, au nœud, à la cataſtrophe..... Ceſſons de babiller dans un inſtant où tous les reſſorts dramatiques ſont en mouvement..... Ah! Monſeigneur, vous

demandez bonnement conſeil, pour ſavoir la manière de punir une infidelle..... J'aimerais autant Gille ou Pierrot que cette Excellence.

SCENE DERNIÈRE.

Eh! vîte, Madame la Comteſſe, ſauvez-vous, car à la place de Monſieur Almaviva, je commencerais par vous donner deux ou trois ſoufflets, afin de vous apprendre à vous trouver où vous n'avez que faire, & votre conduite me paraiſſant un peu louche..... Oh! raſſurez-vous, le voilà doux comme un agneau, & il vous baiſe même la main ſans demander un ſeul mot d'explication..... Mais que vois-je? eſt-ce que la Pièce eſt finie: qu'a donc produit le déguiſement de la Comteſſe? En quoi ce dénouement peut-il corriger les travers & les mauvaiſes mœurs?..... Oh! ce n'eſt pas tout, voilà Gripe-Soleil, le miſérable Pâtre, fait pour entrer à peine à la cuiſine, qui demande familièrement: *aurons-je les jarretières de la mariée?* Et la Comteſſe, de jeter le ruban *qu'elle a tant gardé dans ſon ſein*, & qu'avait *enſanglanté* le bras de Chérubin: elle s'écrie que c'eſt la jarretière de la mariée: elle veut ſans doute montrer, par ce ſacrifice, qu'elle renonce à ſa paſſion ſecrette pour le beau Page;

mais celui-ci, qui n'eſt point *glaude*, s'étant reſſaiſi du précieux ruban, elle le lui laiſſe, tandis que ſi elle avait été bien décidée à être ſage, elle le lui aurait fait rendre d'un ton ſévère..... Je ne ſais plus où j'en ſuis; l'Auteur nous a promis de la morale : où donc eſt-elle ?.... Peut-être qu'il l'a placée dans le Vaudeville : cherchons-là.

Premier Couplet.

Triple dot, femme *ſuperbe*; (il fallait *belle*)
Que de biens pour un époux !
D'un Seigneur, d'un Page imberbe,
Quelque ſot ſerait jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe,
L'homme adroit fait ſon *parti* (il fallait *profit*).
Gaudeant bene nati.....
Gaudeat bene nanti.

Un proverbe *récrépi*, pour prendre congé de la Compagnie. Du reſte, ce mauvais couplet offre une affreuſe morale; je n'en veux point.

Cinquième Couplet.

D'une femme de Province,
A qui ſes devoirs ſont chers,
Le ſuccès eſt aſſez mince;
Vive la femme aux bons airs !
Semblable à l'écu du Prince,
Sous le coin d'un ſeul époux,
Elle ſert au bien de tous.

Il fallait dire au moins, pour ſuivre la métaphore en moraliſant, que cette femme aux bons airs était de la *fauſſe monnoie.*

Huitième Couplet.

Sexe aimé, ſexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours;
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous *revient* toujours.
Le Parterre eſt votre image;
Tel paraît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner.

Cette comparaiſon eſt furieuſement tirée aux cheveux, & manque de juſteſſe.

Neuvième Couplet.

Si ce gai, ce fol Ouvrage,
Renfermait quelque leçon,
En faveur du badinage,
Faites grace à la raiſon.
Ainſi la Nature ſage
Nous conduit, dans nos deſirs,
A ſon but, par les plaiſirs.

Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie? Les trois derniers vers ſont tout-à-fait diſparates avec les précédens, & renferment d'ailleurs un ſens peu honnête : le but de la Nature eſt que l'eſpèce humaine

ne périſſe jamais : en conſéquence, elle nous donne des deſirs : mais il eſt ſouvent néceſſaire de ſavoir les réprimer, afin de n'être point eſclave des plaiſirs. Les premières lignes de ce couplet ſont auſſi inconſéquentes, ſi elles ne bleſſent pas les mœurs : il aurait été plus juſte de dire : *faites grace au badinage, en faveur de la raiſon.*

Au reſte, comme *ce gai, ce fol ouvrage*, ne renferme nulle *leçon*, car vous avez vu que j'ai vainement cherché par-tout la Morale, on ne doit lui faire aucune *grace* : mais il faut ſavoir gré à l'Auteur d'avoir lui-même prononcé ſon arrêt.

Pour répondre à ſa franchiſe & à ſa modeſtie, je déclarerai hautement que les vers qu'il fait ſans le ſavoir, valent mieux que ceux qu'il compoſe en voulant en faire : quel dommage qu'ils ſoient ſi déplacés ! Voici ceux que j'ai pêchés dans la proſe du cinquième acte :

Bon jour, Meſſieurs ; *bon ſoir* : êtes-vous tous ici ?
Et le loyal Seigneur qui ſe l'eſt deſtinée. —
Ah ! vraiment, je ſais ce que c'eſt.
Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre,
Illuminez-moi ces entours.
Ah ! ſcélérat, c'eſt toi ! holà quelqu'un, quelqu'un !
Arrivant de Séville *à dos d'âne* cheval.
Et vous, Dom Brid'oiſon, votre avis maintenant ?
Madame tremble ! eſt-ce qu'elle aurait froid ?
Tout n'eſt pas gain-non-plus en écoutant.

CHAPITRE XXI.

Mes concluſions.

ELLES ſont prévues, ainſi elles ſeront courtes; & je me flate qu'elles ne ſeront déſapprouvées que par l'Auteur du Drame que je viens de diſſéquer.

D'après un ſérieux examen, il eſt démontré que *la Fole Journée* n'a ni plan ni conduite; l'intrigue y porte toujours à faux; les perſonnages ne diſent preſque jamais ce qu'ils doivent dire; ceux d'un état diſtingué s'expriment comme les valets; les valets s'expriment comme les gens du bon ton. Le ſtile eſt d'un genre tout-à-fait extraordinaire, compoſé de mots incohérens, de termes impropres; en ſorte que le dialogue n'eſt qu'un aſſemblage de bouffonneries, de penſées triviales, & fait naître ſouvent le rire qu'excitent les farces & les naïvetés balourdes d'un Arlequin. Il eſt hériſſé de vers eſtropiés, courant après une jambe, ou bien en ayant une de trop, ou grimaçant par le choc de deux voyelles. Des vers très-réguliers cheminent fièrement avec tous ces invalides ou ces enfans monſtrueux, & n'en font

pas une meilleure figure : je n'en ai compté, dans les cinq actes, qu'environ cent-ſept.

Pour la morale, qui eſt la partie eſſentielle d'un Poème dramatique, ſi elle était dans celui-ci, elle n'y ſerait que d'une manière inviſible ; je défie aux yeux les plus clair-voyans de l'y appercevoir. Tandis que les équivoques, les propos graveleux, effarouchent à chaque inſtant toutes les oreilles chaſtes ; les ſentimens, les ſituations même ſont contraires à l'honnêteté, ou ſont naître une idée indécente dans l'âme des Spectateurs. Cette Pièce ne peut donc que contribuer à la corruption des mœurs publiques ; effet bien différent de celui que doit opérer la Comédie. En général, vous avez perdu tout-à-fait de vue le but qu'on ſe propoſe au Théâtre : Molière, & les Poètes qui marchent ſur ſes traces ne cherchent point à rendre les vices plaiſans ; ils les peignent de manière à les rendre odieux. Voyez ſi le *Tartuffe*, le *Joueur*, &c. &c., ſont des perſonnages comiques. Mais vous, Monſieur l'Auteur, qui êtes un drôle de corps, vous avez fait tout votre poſſible pour que les vices paruſſent plaiſans ; à juger d'après le vernis brillant dont vous les couvrez, l'indécence, la luxure, l'adultère, l'inceſte même ne ſont qu'une plaiſanterie, que de légers défauts dans la Société, dont on ne doit que rire.

La vérité de tous ces points de critique a été prouvée dans l'examen ſuivi qu'on vient de lire.

Ainſi je ſuis vivement perſuadé que l'Auteur de cet étrange Ouvrage, ne peut tirer aucune vanité de l'avoir fait. Maintenant que l'ivreſſe des applaudiſſemens ne ſéduit plus ſon âme, il conviendra que *la Folle Journée* n'eſt autre choſe qu'un badinage de ſon eſprit, dans lequel il s'eſt permis de faire entrer tout ce que lui inſpirait la gaîté de ſon imagination. Quand il a voulu travailler à tête repoſée & de ſang-froid, pour le Théâtre de la Nation, il a eu la ſatisfaction de compoſer deux Drames intéreſſans (*Eugénie ; les deux Amis*), qui ont honoré ſes talens & ſon cœur. Qu'il continue de s'adonner à ce genre eſtimable, & non aux biſarreries, aux trivialités de ſon *Figaro*. Il vaut mieux faire pleurer les âmes ſenſibles, que de faire rire les fous.

Qu'il ſoit certain auſſi que *la Folle Journée* ne reparaîtra point au Théâtre dans quatre-vingts ans : elle éprouvera le ſort de la Pièce intitulée *Cartouche*, par le Comédien Legrand ; les Nicolets d'alors s'en empareront pour leurs Tréteaux. J'y ſerai, moi, dans ce tems-là, & je verrai la juſteſſe de ma prédiction. Que de changemens il y aura déjà dans les réputations littéraires ! Je ſouhaite de rencontrer alors M. de Beaumarchais en bonne

ſanté : il avouerait que ſa *Fole Journée* eſt une journée bien fole.

Par quel haſard ce Drame informe & peu délicat dans ſes peintures, a-t-il donc eu un ſi brillant ſuccès, & attiré la plus grande affluence pendant ſoixante-treize repréſentations conſécutives, ainſi que dans les dix ou douze données par intervales ? Pluſieurs motifs, étrangers à la gloire de l'Auteur, ont concouru à ce ſuccès inoui, ſi étonnant de nos jours, & qui ſurprendra bien davantage la Poſtérité. 1°. Les obſtacles ſuſcités à ce Drame, qui, tout en excitant la curioſité du Public, lui avaient valu d'avance la plus grande réputation. 2°. Les alluſions, les malignités dont il eſt ſemé, & les applications abuſives qu'on feſait de certains paſſages ; entr'autres celles du long monologue de Figaro, au cinquième acte ; monologue qu'on trouverait fort ennuieux, ſi l'on n'y voyait que ce qu'il contient. 3°. La variété des décorations, le ſpectacle, la muſique, le chant, la danſe. 4°. Le jeu des Acteurs chargés de rendre les principaux rôles : M. Molé, dans celui d'Almaviva, s'eſt ſurpaſſé, ce qui n'eſt pas peu dire : M. d'Azincourt a rendu avec une gaîté, une fineſſe raviſſante, celui de Figaro : Mademoiſelle Contat, dans celui de Suzanne, ſéduiſait tout à-la-fois & par ſon jeu & par les charmes de ſa figure. 5°. La

gaîté, les farces de la Pièce, & sur-tout l'indécence d'un grand nombre de plaisanteries & de plusieurs situations. Le Public se porte en foule où il s'amuse, & laisse aux Philosophes à réfléchir s'il fait bien ou mal. 6°. Enfin, le tems considérable qui s'est écoulé entre la représentation & l'impression de la Pièce : l'illusion théâtrale est un masque officieux qui voile les taches des Ouvrages dramatiques : c'est dans le silence du cabinet que *le masque tombe*, & *les défauts restent*.

Quelque curieux voudra savoir peut-être pour quelle raison j'ai pris la peine de critiquer & la Pièce qui n'a que quatre roues, au lieu de cinq, & qui n'en va que mieux, & un Drame d'une longueur si énorme. Je conviens que je me suis livré à un travail tout-à-fait singulier, & qui m'a d'autant plus coûté, que je suis grand amateur d'une douce paresse. Mais que voulez-vous, Lecteur bénévole ? Il était tout naturel que moi, Barbier de Bagdad, fusse affriandé par le titre que portait ma trouvaille : *le Barbier de Séville !* & dans l'autre livre bleu je voyais mon cher confrère faire une grande fortune. Je me suis mis à les lire tous les deux avec avidité, & n'ai pu m'empêcher d'écrire les réflexions qu'ils m'ont inspiré. Si l'on en est content, j'en suis fort aise ; si on les trouve peu dignes d'attention, tant

pis : mais je n'en aurai pas moins bon appétit.

S'il arrivait que mon confrère l'Auteur, qui a pouſſé dans le Monde mon confrère le Barbier de Séville, ſe fachât de ma ſincérité, j'en ſerais bien déſolé; mais je ne laiſſerais pas pour cela de faire par jour mes quatre repas. Je lui conſeille de ſuivre mon exemple, & d'entendre toujours raillerie : c'eſt le moyen de ſe bien porter.

CHAPITRE XXII & *dernier.*

Fragment trouvé chez une pratique du Barbier de Bagdad.

Je croyois avoir pris congé du Lecteur. Mais me trouvant hier chez une de mes Pratiques *barbificatoires*, j'ai vu sur sa table un Ecrit qui doit être placé à la suite du mien. Le voici; je n'y changerai pas un seul mot, & vais passer derrière la toile, afin de laisser parler mes Personnages.

Vous avez peut-être quelques dispositions pour le genre dramatique, me disait l'autre jour un ami, sans doute trop indulgent; pourquoi ne travaillez-vous pas pour les grands Théâtres de la Capitale? Les Comédiens Français végètent tristement dans un petit nombre de nouveautés, qui paraissent toutes calquées sur le même modèle, excepté *le Barbier de Séville* & *la Folle Journée*, qui ne ressemblent à rien, quoique son Auteur se soit avisé de tout. On pourrait faire une ample moisson de lauriers dans cette carrière où l'on ne fait plus que glaner. Evertuez-vous donc comme les autres; livrez-vous au feu poé-

tique & aux douceurs de l'espérance : le succès couronnera peut-être vos travaux. Je vous crois appelé sur-tout à marcher sur les pas de la riante Thalie. — Je ne puis suivre vos généreux conseils. — Quel obstacle s'y oppose ? — Je ne suis point assez riche. — Et depuis quand faut-il que les Poétes dramatiques roulent carrosse ? Il me semble, au contraire, qu'une noble indigence les excite davantage au travail. — Cela pouvait être autrefois ; mais les tems sont changés. — Je ne vous conçois pas. — Je vois bien que vous ignorez l'empire que les Comédiens exercent sur les talens littéraires. Apprenez donc qu'ils ouvrent à leur gré la barrière du Théâtre. Pour peu qu'un Auteur leur soit inconnu, ou qu'il n'ait pas le bonheur d'avoir des protections puissantes, ils ne manquent pas de vous l'éconduire, bien poliment, à la vérité ; mais enfin l'Auteur n'en est pas moins éconduit, & ne perd pas moins sans retour le fruit de son travail. — Mais cette Inquisition ne s'exerce, sans doute, qu'à l'égard d'un jeune homme tout-à-fait novice dans la Littérature ? Il est, en effet, à présumer que son ouvrage peut être pitoyable ; & Messieurs les Comédiens dédaignent de prendre la peine de s'élever au-dessus des préjugés. — Point du tout ; l'Ecrivain le plus célèbre éprouverait leur redoutable juridiction :

le Comte de Buffon même ſerait obligé de ſe ſoumettre aux arrêts du Sénat Comique. — Vous me confondez. On préfère donc le Comédien au Poéte ? Maître-Jean, qui montre à ſiffler à ſa linote, eſt loin de s'imaginer qu'elle ſoit d'une eſpèce ſupérieure à la ſienne. — On ne tombe point encore dans une inconſéquence auſſi ridicule, on protège, on eſtime les Lettres ; mais le Poéte dramatique, s'il veut obtenir les honneurs de la repréſentation, n'en eſt pas moins obligé de ramper aux pieds de *Noſſeigneurs les Comédiens* ; car c'eſt ainſi que nous devrions les appeler, puiſqu'ils ſont, en effet, nos Seigneurs & Maîtres. — Quel étrange abus ! On ne s'eſt point encore aviſé de mander une troupe de maçons & de manœuvres, pour juger le plan d'un Architecte. — Non, tous les Arts jouiſſent en France de la nobleſſe de leurs privilèges ; il n'y a que la Littérature, cet aliment des âmes, qu'on laiſſe languir ſous mille entraves. La poéſie dramatique, cette plus belle partie des Lettres, eſt ſur-tout en proie au deſpotiſme & à l'ignorance. Repréſentons-nous un moment l'aréopage comique aſſemblé pour décider du ſort d'une Pièce nouvelle. Quels ſont ſes reſpectables Juges ? J'apperçois, dans le nombre de ceux qui doivent donner leur voix, des femmes jeunes & charmantes ; & leur mine friponne annonce qu'elles

connaiſſent beaucoup plus le code de Cithère, que la Poétique d'Ariſtote. Quels ſont les ſentimens qui agitent le grave Sénat, & quelle attention porte-t-il au pauvre Auteur, aſſis ſur la ſellette comique? Chacun ne s'occupe guère qu'à remarquer ſi le rôle qui lui eſt deſtiné eſt bon ou mauvais; & cet examen fait admettre ou exclure la Pièce. Pour les Dames, elles n'écoutent que nonchalament, s'entretiennent entr'elles de modes, de parure, de pompons, & rient à demi-bas d'un propos plaiſant, ou de l'air embarraſſé de Monſieur le Poéte dramatique. Voilà quels ſont les Juges des Pièces nouvelles, qui ne ſont jamais jouées que ſous le bon plaiſir de Noſſeigneurs les Comédiens. — Croirait-on qu'un tel abus ſubſiſte en France, dans le dix-huitième ſiècle? N'en doutons pas, il ſera détruit par la ſuite, & la Poſtérité refuſera de croire qu'il ait jamais exiſté. — Mais en attendant une réforme favorable, le Théâtre languit; car il eſt à préſumer que ſi l'on compte actuellement trois ou quatre bons Poétes dramatiques, il y en aurait bien davantage ſans l'aviliſſement où ils craignent de tomber. — Mais ſi l'homme de talent, qui dédaigne de briguer à force de courbettes, la gloire de paraître avec éclat ſur la Scène, eſt vraiment animé par le Génie, comment peut-il en modérer les élans; & s'il eſt

forcé

forcé de s'y livrer, que deviennent ſes productions? — Elles reſtent dans ſon porte-feuille, ou bien on les joue ſur un des trois-mille-ſix-cens théâtres de ſociété répandus dans la Capitale, & où l'on ſinge les virtuoſes des deux premiers Spectacles. — Mais les Acteurs auxquels on attribue la primauté, ſont au moins remplis de tous les talens qu'exige leur profeſſion; ainſi l'on ne peut leur refuſer des égards & de l'eſtime. — J'en conviens, la plupart d'entr'eux, par leur mérite perſonnel, autant que par leur art inimitable à rendre la Nature, ſont dignes de la conſidération dont ils jouiſſent. Il ne leur reſte plus, pour mettre le comble à leur gloire, & pour s'aſſurer à jamais l'eſtime des honnêtes gens; il ne leur reſte plus qu'à ſentir combien ils ſont déplacés en jugeant les Poèmes dramatiques, qu'ils ſont faits ſeulement pour repréſenter. Qu'ils aient le courage de remettre les choſes dans l'ordre, qu'ils demandent eux-mêmes que l'Académie Françaiſe ſoit chargée d'un examen qui ne peut leur convenir: alors les gens de Lettres verraient en eux des amis, & non de petits tyrans; & le Public applaudirait à la nobleſſe de leur procédé. — Il eſt à propos cependant d'obſerver que ſi l'Académie Françaiſe ſe trouvait obligée de prononcer ſur le mérite des Pièces de théâtre, ſon goût ſerait quelque-

fois compromis, lorſqu'on viendrait à ſiffler les Drames qui auraient obtenus ſon ſuffrage. = Cette objection n'eſt pas difficile à détruire. Les jugemens des hommes les plus éclairés étant ſouvent incertains, & telle Pièce ne pouvant être bien appréciée qu'à la repréſentation, il ſerait injuſte que ſon mauvais ſuccès retombât ſur les perſonnes qui l'auraient jugée digne du Théâtre. Ce que je déſire pour le Théâtre de la Nation ſe pratique en partie à l'égard du choix du meilleur Opéra : ce ſont des Membres de l'Académie Françaiſe qui font cet examen, & adjugent le Prix au nom de Sa Majeſté. — Vous m'avez perſuadé, & je conviens avec vous que la Scène Françaiſe a beſoin de grands changemens. —

Telle fut la converſation que j'eus avec un de mes amis : elle eſt un peu ſérieuſe ; j'en ſuis fâché : on s'égaie quelquefois en ſongeant aux folies de l'eſpèce humaine : mais l'on ne rit pas toujours lorſqu'on s'en entretient.

J'ai remarqué certaines parties de la République des Lettres en France qui auraient auſſi beſoin de changemens conſidérables. Je ne vais citer ici que deux inconvéniens littéraires, faciles à réformer. L'Académie Françaiſe propoſe tous les ans un Prix aux jeunes athelétes qui brûlent de ſe diſtinguer dans la carrière de la Gloire ; mais

cette illuſtre Compagnie ne fait point attention que l'homme de talent, retenu par la modeſtie, & qui n'oſe entrer dans la lice, peut être ſoupçonné d'avoir combattu ſans le moindre ſuccès, par le ſilence qu'elle garde ſur tous les concurrens. Il ſerait donc de ſa juſtice de les nommer tous en couronnant le vainqueur. Par cette ſage précaution elle encouragerait la foule qui n'obtient aucune palme, & qui ſerait fière d'être nommée dans le ſanctuaire des Lettres; & elle empêcherait ceux qui reſtent hors de la barrière, d'être confondus avec les combattans.

Venons au ſecond inconvénient dont j'ai été frappé dans notre République littéraire. MM. les Auteurs, à l'humeur cauſtique & mordante, qui ſe permettent de critiquer ſouvent leurs confrères à tort & à travers, ſont ſi chatouilleux ſur l'article de l'amour-propre, que lorſqu'on leur ripoſte par quelque plaiſanterie, ils regimbent & crient qu'on viole à leur égard le droit des gens..... Eh ! là, là, Meſſieurs, tout doucement; puiſque vous vous évertuez malignement ſur le compte d'autrui, ne devez-vous pas vous attendre à la pareille ? Vous uſez votre plume juſqu'au tronçon pour médire ſpirituellement de vos adverſaires; ſouffrez qu'ils uſent ſeulement le bec de la leur pour écrire à votre ſujet un innocent badinage.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

Espèce de Préface. Page v
CHAPITRE PREMIER. *Bonne trouvaille que fait le* BARBIER DE BAGDAD. 1
CHAPITRE II. *Dialogue plaisant entre le* BARBIER DE BAGDAD *& la* PRÉFACE *du Barbier de Séville* 3
CHAPITRE III. *Digression qui n'est pas un hors-d'œuvre.* 14
CHAPITRE IV. *Examen du premier acte du Barbier de Séville.* 15
CHAPITRE V. *Examen non moins curieux du second acte.* 24
CHAPITRE VI. *Le troisième acte passe en revue.* 36
CHAPITRE VII. *Le quatrième acte vaut-il mieux que les trois autres?* 47
CHAPITRE VIII. *Humbles conseils donnés à Monsieur l'*Auteur. 57
CHAPITRE IX. *Nouvelles incursions de critiques & de raisons.* 61

CHAPITRE X. *L'hiſtorique ou la politique de la Préface lamentable du* MARIAGE DE FIGARO. 66
CHAPITRE XI. *A tout Seigneur, tout honneur.* 73
CHAPITRE XII. *L'amour-propre naquit au Parnaſſe.* 79
CHAPITRE XIII. *Devons-nous ou ne devons-nous pas rougir?* 83
CHAPITRE XIV. *Singuliers raiſonnemens, & qui veut trop prouver ne prouve rien.* 89
CHAPITRE XV. *Néologiſmes, barbariſmes, ou tout ce qu'on voudra.* 95
CHAPITRE XVI. *Diſſection du premier acte de la* FOLE JOURNÉE, *ou le* MARIAGE DE FIGARO. 99
CHAPITRE XVII. *La compagnie dans laquelle ſe trouve le ſecond Acte, a-t-elle contribué à le rendre moins honnête?* 111
CHAPITRE XVIII. *Nous n'en ſommes encore qu'au troiſième Acte.* 131
CHAPITRE XIX. *La filière de la Critique rendra-t-elle le quatrième acte auſſi petit, petit que les autres?* 146
CHAPITRE XX. *La fin doit couronner l'œuvre.* 155

CHAPITRE XXI. *Mes Concluſions.* 167
CHAPITRE XXII & dernier. *Fragment trouvé chez une Pratique du Barbier de Bagdad.* 173

Fin de la Table.

571154